This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Vet. Fr. III A. 747

SAINT-CLAIR

DES ISLES.

DE L'IMPRIMERIE DE J. GRATIOT.

SAINT-CLAIR

DES ISLES,

OU

LES EXILÉS A L'ISLE DE BARRA;

Roman traduit librement de l'anglais,

PAR Mme. DE MONTOLIEU, auteur de *Caroline de Lichtfield*.

. . . . . One who Brings
A mind not to be chang'd by place or time.
The mind is its own place, and in itself
Can make a heav'n of hell, a hell of heaven.
Paradise Lost, Liv. Ier.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez H. NICOLLE à la Librairie Stéréotype,
rue des Petits-Augustins, nº. 15.
1808.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
20 JAN 1971
OF OXFORD
LIBRARY

SAINT-CLAIR DES ISLES.

CHAPITRE PREMIER.

AVANT de se coucher, Ambroisine voulut dire la vérité à la crédule Bridget, qu'elle se reprochait de tromper. Elle commença par lui faire faire le serment de ne parler à personne de ce qu'elle voulait lui confier. Lorsque Brigite eut juré solennellement de se taire, Ambroisine, à sa grande surprise, lui dit que son amoureux William était allé de sa part chercher les prétendus pélerins pour la secourir, mais elle évita de lui dire leurs noms. Elle lui répéta la promesse de lui donner une dot, et lui commanda, que sa fuite réussit ou non,

de demander son congé à lady Roskelin, d'épouser d'abord William, et de partir immédiatement pour le château de Kintail ; elle lui donna un ordre de sa main à son intendant, pour leur assurer une bonne réception, et une bonne somme d'argent pour défrayer leur voyage. Ensuite elle mit à part ses bijoux les plus précieux pour les emporter avec elle ; puis elle se mit au lit, et fit coucher Brigite sur le sopha. La pauvre petite était d'abord un peu désappointée de ne plus se trouver sous la protection immédiate d'un anneau merveilleux et d'un saint révéré ; mais en y réfléchissant elle trouva que celle de l'héritière de Kintail valait bien autant, surtout puisque la dot et le mari lui étaient toujours promis, et bientôt elle s'endormit profondément. Il n'en fut pas de même d'Ambroisine ; le

sommeil n'approcha pas sitôt de ses paupières ; elle s'occupa tour à tour et de sa fuite, et de Monteith, et de l'amour qu'il lui inspirait, et du retour qu'elle espérait, quoiqu'il ne lui eût point fait encore d'aveu formel ; mais elle savait bien le deviner, et ne l'en estimait que davantage pour cette généreuse reticence. C'est à moi, pensait-elle, dans la position extraordinaire où nous nous trouvons, à faire les avances, et je les ferai sans rougir, fier de pouvoir corriger les injustices de la fortune à son égard, et de faire le bonheur du seul homme qui peut me rendre heureuse. Une fois décidée sur le parti qu'elle voulait prendre, elle s'endormit doucement en pensant avec plaisir que c'était la dernière nuit qu'elle passerait au château de Roskelin ; les ennemis de Monteith lui deve-

naient à chaque instant plus odieux.

Dans la matinée suivante, du Bourg feignit d'être malade avec tant d'art, que le concierge le crut absolument; et qu'il lui permit de rester encore tout ce jour-là dans son donjon, soigné par un de ses compagnons; Ross resta avec lui, et Monteith joignit ses camarades dans la chaumière. Il leur donna commission d'acheter un cheval de plus pour Ambroisine, et de les amener tous le soir dans le bois près du château; ensuite il revint au donjon deux fois dans la journée, sous prétexte d'apporter quelque chose au pélerin malade. Ils furent visités par Brigite qui leur annonça que son William était arrivé, et ses yeux disaient tout le plaisir qu'elle en éprouvait. Du Bourg qui la trouvait fort à son gré, remarqua, avec quelque peine, l'intérêt

qu'elle prenait à ce retour; Brigite d'ailleurs avait un peu sur le cœur l'histoire dont elle avait été la dupe, et la manière dont il l'avait trompée; elle était plus froide et plus sérieuse avec lui. Chère Brigite, lui dit-il, ne me regardez pas avec ces yeux sévères; pardonnez à ma tromperie en faveur de ma bonne intention et de l'heureux succès qu'elle aura, j'espère. Je fus autrefois l'adorateur d'une belle Brigite, et je le deviendrais encore si j'avais l'espoir d'être écouté; mais, depuis le retour de William, je n'en ai plus, et je ne veux être que votre ami. Avouez-moi que vous l'aimez cet heureux William.

—Pourquoi le cacherais-je? ma bonne maîtresse veut que je l'épouse, elle me donne une dot, et me permet de vivre et de mourir près d'elle; son amitié me suffit avec l'amour de William.

Eh ! périsse celui qui chercherait à troubler votre bonheur, s'écria le Chevalier, Ambroisine ne m'a rien laissé à faire ; mais accepte, je t'en prie, ce présent de noce comme une preuve que tu me pardonnes ; et il lui mit dans la main quelques pièces d'or. Elle voulait les refuser ; Monteith et Ross insistèrent et triplèrent le présent qu'elle accepta alors avec reconnaissance. Ma maîtresse, dit-elle en partant, vous fait demander si vous vous rappelez le chemin qui conduit à la chapelle.

Fort bien, dit Monteith, je l'ai encore observé en rentrant ; dites-lui qu'elle nous y trouvera, et que mes vœux en hâtent le moment.

Durant le jour, Ambroisine resta dans sa chambre, autant qu'il lui fut possible, sans faire remarquer son absence. Il lui semblait que la douairière et le chevalier devait lire son

projet dans ses yeux, et souvent elle crut qu'ils la regardaient d'un air scrutateur ; le soir elle se retira de bonne heure, se plaignant d'un mal de tête. Une heure après minuit avait sonné avant que tout fût tranquille dans le château. Quand elle n'entendit plus aucun bruit, elle résolut de se hasarder à partir. Brigite qui avait pleuré toute l'après-dînée, souhaitait avec passion de l'accompagner, mais Ambroisine le lui refusa absolument. Quoiqu'elle eût beaucoup désiré une compagne de son sexe, elle sentait que cette jeune fille qui n'était point accoutumée à monter à cheval, retarderait leur marche ; elle ne voulait pas d'ailleurs qu'on pût l'accuser d'avoir aidé sa fuite, ni la séparer de son ami William ; elle lui répéta l'ordre de l'épouser aussitôt qu'elle le pourrait, et d'aller s'établir au château de Kintail. Elle l'em-

brassa tendrement, alluma son flambeau, prit ses diamans, et, n'écoutant plus aucune crainte, elle quitta sa chambre. D'un pas léger, quoique tremblant, elle traversa la galerie où son appartement était situé, et descendit le grand escalier qui conduisait à l'étage au-dessous, et dans la galerie sur laquelle se dégageait les appartemens de la douairière et de sa suite.

Elle se rappela tout à coup les aboiemens du chien qui l'avaient alarmée la nuit précédente et qu'elle redoutait; mais elle ne les entendit point et tout était tranquille autour d'elle. Cependant, quand elle fut au bout de la longue galerie, et prête à descendre l'escalier qui conduisait au rez-de-chaussée elle crut entendre des pas au-dessus d'elle, et le son de quelques voix éloignées qui retentissait sous les voûtes des galeries; très-

alarmée, mais trop avancée pour reculer, elle prit le parti d'éteindre son flambeau, et de traverser dans l'obscurité, le chemin qui conduisait dans la première cour. Elle ouvrit le verrou de la grande porte du château avec précaution et s'avança quelques pas. A peu de distance les derniers rayons de la lune lui fit apercevoir un homme appuyé contre une des arcades du péristyle : l'effroi qu'il lui donna ne fut pas de longue durée; dirigé par son vêtement blanc, il s'avança, c'était Monteith : Chère Ambroisine, lui dit-il, est-ce vous? Je ne puis vous exprimer ce que j'ai souffert depuis plus d'une heure que je vous attends. Encore quelques minutes, et j'allais vous chercher dans l'intérieure du château.--Taisez-vous, lui dit-elle à voix basse, je crois que je suis poursuivie, et je n'ai pu échapper qu'en éteignant ma lumière.

Monteith passa un bras autour d'elle et hâta sa marche, en lui disant : Ils seront hardis ceux qui voudront à présent s'emparer de vous ; dans ce moment je ne craindrais pas une armée. Il l'informa ensuite que Ross et du Bourg étaient allés dans la chapelle avant minuit; que, fatigués d'attendre, ils avaient cherché le passage de la sacristie et ouvert la porte qui donnait sur le rempart, où leurs trois compagnons les avaient joints, après avoir attaché tous les chevaux à des arbres dans le bois. Actuellement, ajouta-t-il, nous n'avons rien à craindre ; nous sommes six, tous bien armés, et nous ne redouterions pas le quadruple de ce nombre.

Il parlait encore lorsqu'ils arrivèrent à la porte de la chapelle ; ils allaient y entrer, quand Ambroisine en se retournant vit une lumière qui traversait le péristyle, et le moment après

elle entendit plusieurs voix qui articulaient son nom : presque sur le point de s'évanouir de terreur, elle se jeta dans les bras de Monteith. O fuis! Saint-Clair, dit-elle, fuis! je t'en conjure. Malheureuse que je suis! je t'ai amené à la mort, moi, qui aurais donné mille vies pour sauver la tienne.

Chère Ambroisine, dit Saint-Clair, oubliant toute prudence et toute précaution, et la serrant contre son cœur, ne craignez rien, vous êtes en sûreté au milieu de vos amis les plus fidèles, les plus dévoués, et dont le courage intrépide est encore élevé par les nobles motifs qui l'animent pour votre défense. En parlant ainsi, il l'entraînait dans la chapelle où il trouva ses compagnons; il n'eût que le tems de les informer du danger et de leur dire de préparer leurs armes, les ennemis étaient trop près pour qu'on

pût les éviter. La lumière de la lampe de la chapelle les dirigea. A peine Monteith était entré avec Ambroisine, que ceux qui les poursuivaient entrèrent après eux au nombre de dix, à la tête desquels étaient le chevalier de Lorn et la douairière de Roskelin. Monteith soutenait encore Ambroisine à demi-évanouie ; il la posa doucement sur les marches de l'autel, et, tirant son épée, ainsi que ses amis, ils se mirent en défense au-devant d'elle. La plupart des domestiques qu'on avait appelés en hâte étaient désarmés et se retirèrent en désordre à la vue de toutes ces épées nues. Mais sir James Lorn au contraire s'avança, et reconnaissant Saint-Clair pour celui qui soutenait Ambroisine au moment de leur entrée, il lui dit avec fierté : « Si tu es digne de l'amour d'Ambroisine, ta seule épée contre la mienne. »

Volontiers, dit Saint-Clair, ce n'est

pas la première fois que je t'ai rencontré et que je t'ai vaincu. Reconnais le chevalier danois, et reçois la mort de la main de Monteith.

Monteith ! s'écria sir James en tressaillant ; et il recula de quelques pas en s'appuyant sur son épée.

Monteith ! s'écria la Douairière en frémissant et se laissant tomber à demi sur un de ses domestiques : ses traits altérés exprimaient à la fois la confusion et la rage.

Oui, Monteith, s'écria-t-il, femme insensible aux plus doux sentimens de la nature ! Oui, c'est ce fils repoussé par ta loi même avant sa naissance, à qui le ciel a donné un autre cœur que le tien, et qui souffre pour toi dans ce moment où ta dureté est dévoilée. Va, laisse-nous décider de notre sort, ce noble chevalier et moi ; s'il succombe tu auras un motif de

plus de me haïr ; si c'est moi, je lui pardonne ma mort : je recommande Ambroisine à son honneur ; et, quand tu verras couler mon sang, rappelle-toi que c'est le tien.

Un tremblement général avait saisi la douairière ; elle ne voulut ou ne put pas répondre, et garda le silence. Du Bourg et Ross soignaient Ambroisine, à peu près dans le même état. Sir James fit encore quelques pas en arrière ; Saint-Clair crut qu'il se retirait : Arrêtez, chevalier, lui dit-il, je suis à vous dans un instant ; et montrant avec son épée le monument élevé au feu lord Roskelin : Là, dit-il, repose en paix l'époux de cette femme, puisse son esprit être témoin du combat et reconnaître son fils aux coups qu'il va porter. Vous tremblez, mère dénaturée, vous pâlissez ! Peut-être en cet instant l'ombre de mon

père vous apparaît et vous reproche votre dissimulation et sa faiblesse.... Mon père n'existe plus ; il ne peut me donner le nom de fils que vous m'avez refusé ; mais il en est tems encore, au pied de sa tombe venez m'avouer pour votre enfant et le sien, et devant l'autel de mon Dieu et de votre Dieu, jurez-lui de vous repentir.

La douairière éprouvait dans cet instant un combat si violent, toutes ses idées étaient si bouleversées, elle savait si peu elle-même ce qu'elle avait à faire, l'orgueil et la honte la dominaient tellement que, malgré la voix de sa conscience déchirée, elle ne put prononcer un mot. Sir James jeta sur elle un regard méprisant, et s'avançant vers Saint-Clair en jetant loin de lui son épée : Brave Monteith, lui dit-il en lui tendant la main,

voulez-vous accepter mon estime et mon amitié. Cent fois j'avais entendu raconter l'histoire de Saint-Clair, mais ce n'est que dans cet instant que j'apprends la vérité.

Généreux Stuart! s'écria Monteith en jetant aussi son arme et s'avançant les bras ouverts vers lui, ma vie vous appartient bien plus que par le sort des combats; commandez, et Saint-Clair accourra au premier appel de l'amitié. Mais que la liberté d'Ambroisine en soit le premier gage; il faut, je veux qu'elle soit libre. Un proscrit n'ose pas l'aimer, mais il saura la protéger.

Vaillant chef, s'écria Stuart, quand j'ajouterai à vos peines, puissent-elles retomber sur ma tête! Ambroisine est libre; elle aura désormais deux amis et deux protecteurs. Madame, dit-il en se tournant vers la douai-

rière, je vous rends la parole que vous m'aviez donnée, que je serais l'époux de l'héritière de Kintail, et je ne suis plus que son ami dévoué et celui de son brave défenseur. Renvoyez vos gens, ils sont inutiles dans une affaire où l'honneur seul doit nous diriger. Saint-Clair, cédez à la nécessité, ne vous donnez pas plus long-tems le seul tort qu'on puisse vous reprocher avec justice, celui d'avoir désobéi au roi en quittant le lieu de votre exil; ce tort est dangereux pour vous. Retournez dans votre île; emmenez Ambroisine, elle ne peut pas non plus rester ici avec sûreté; et si vous avez besoin d'un ami de plus, rappelez-vous James Stuart.

Je vous remercie, noble chevalier, lui répondit Monteith; puisque vous voulez accepter l'amitié d'un proscrit, la mienne est à vous pour la vie. Ils

se serrèrent la main et allèrent ensemble auprès d'Ambroisine, revenue à elle-même par les discours qu'elle venait d'entendre. Le chevalier de Lorn lui prit la main et la remit à Monteith, en lui répétant : Emmenez-la ; il n'y a ici de sûreté ni pour l'un, ni pour l'autre. A cette vue, la vie et la fureur de la douairière se ranimèrent. « Quoi ! dit-elle avec indignation en avançant quelques pas, vous souffrez qu'il emmène ma pupille ; mes droits sur elle sont sacrés ; je lui ordonne de rester avec moi au nom de sa mère. Est-ce donc là, sir James, l'assistance que j'aurais droit d'attendre de vous ? »

Madame, répondit-il, la personne de Saint-Clair Monteith m'était inconnue, quoique j'eusse entendu raconter mille fois l'histoire de ses malheurs et de sa naissance, et qu'elle

m'eût fait une impression profonde ; depuis mes liaisons avec votre famille, j'avais appris de vous tous à la regarder comme une fable, et Saint-Clair comme un imposteur ; cette nuit j'ai découvert la vérité, il vous l'a dite en ma présence, et vous n'avez pas osé la nier. Jamais mon épée ne se levera contre un héros injustement persécuté. Je vous remercie de vos desseins en ma faveur ; mais ils ne me donnent aucun droit sur lady Ambroisine, que celui de la défendre d'une injuste tyrannie. Qu'elle prononce elle - même ses vœux et ses intentions, je jure qu'ils seront remplis.

Ambroisine avait reprit tout son courage. Sir James, dit - elle avec assurance, ou mes pressentimens me trompent, ou l'amour vous réserve un sort plus brillant que vous ne pou-

vez l'attendre de la main d'Ambroisine ; puisse votre générosité pour une malheureuse orpheline être récompensée au-delà de tous vos vœux. Pour moi, dit-elle en élevant la voix et posant sa main sur l'autel, je déclare en présence de Dieu que je ne veux d'autre époux que Saint-Clair Monteith, et si des obstacles insurmontables nous séparaient, ou que ses sentimens ne répondissent pas aux miens, je renoncerais à me marier. Tel est le vœu de mon cœur. Quant à ma conduite actuelle, je veux me réfugier dans un couvent de mon choix ; c'est pour cela seul que je fuyais sous la conduite d'un ami. Je ne puis plus supporter ni la cour, ni la tutelle de lady douairière de Roskelin ; par le testament de mon père je suis libre de m'en affranchir, si elle abuse de son autorité, et de me choisir un

autre tuteur; je choisis l'homme que mon père estimait par-dessus tous les autres, Saint-Clair Monteith. Si je reste au couvent les deux années que doit durer encore ma minorité, la douairière est en droit de toucher mes revenus en payant mon entretien. Si je me marie, je puis les réclamer, le testament de mon père m'en donne le droit du jour de mon mariage. Voilà, sir James, ce que vous m'avez demandé. Si lady Roskelin a quelque chose à alléguer, qu'elle parle à son tour. Non-seulement celle-ci se tut; mais s'élançant de sa place avec un geste de fureur, elle fit signe à ses gens de la suivre et sortit de la chapelle.

Que la fortune, le bonheur et le ciel veillent sur vous, dit James Stuart à ses amis; partez, je vais veiller de mon côté à ce que vous ne soyez pas poursuivis; et il sortit à son tour.

Monteith ayant passé le bras d'Ambroisine sous le sien, prit avec ses compagnons le chemin du bois où leurs chevaux les attendaient. « Venez la meilleure et la plus courageuse des femmes, lui disait-il en la conduisant, n'ayez aucune crainte, et périsse à l'instant l'être assez barbare pour oser vous insulter, et vous faire le moindre tort. Ils ne perdirent pas un instant pour monter à cheval; l'air matinal était froid, Saint-Clair noua son camail de pélerin autour de la tête d'Ambroisine pour l'en préserver; elle ne lui parut que plus charmante sous cette singulière coiffure; il baisa sa main en soupirant, monta sur son cheval, et ils partirent, persuadés que la douairière les feraient poursuivre, même malgré sir James. Ils voyagèrent très-rapidement; Ambroisine mit son cheval au pas de celui de ses amis. Comme ils conjec-

turaient que leurs ennemis les poursuivaient au nord, ils prirent le chemin du midi, et vers les dix heures du matin ils arrivèrent à Selkirk, où après avoir pris quelques rafraîchissemens dans une chaumière et fait reposer un instant leurs chevaux, ils continuèrent leur route jusqu'à Drumalving, où ils se reposèrent quelques heures, de là ils s'embarquèrent sur un vaisseau chargé pour Carrikfergus, et dans cette ville ils se crurent à l'abri de toutes poursuites.

Il était très-vrai que la douairière, malgré les représentations du chevalier de Lorn, avait envoyé à la poursuite des fugitifs; elle ne pouvait se résoudre à consentir que sa pupille et la brillante fortune dont elle jouissait lui échappassent et devinssent la proie de Saint-Clair. Cependant la vue de

ce fils outragé par elle dès sa naissance et tout ce qu'il avait eu l'audace de lui dire, avaient fait un singulier effet sur son cœur, en même-tems que ses reproches bien fondés, mais cruels à entendre, avaient exalté sa fureur au suprême degré. Il est certain que quelque chose de semblable à la voix de la nature s'était aussi réveillé dans ce cœur jusqu'alors si endurci. La noble figure de Saint-Clair, une ressemblance frappante avec son père, tout, jusqu'à la hardiesse de son langage, avaient à la fois révolté et flatté son orgueil; elle ne pouvait s'empêcher de convenir en elle-même que toute autre mère serait fière d'être celle de Saint-Clair. Mais avec ce sentiment si nouveau pour elle, qu'il avait peine à s'insinuer dans son ame, s'élevait plus fortement encore la honte d'avouer

ses torts, de s'humilier devant ce fils si fier, et d'ôter à son second fils, John Roskelin, et à son petit-fils, lord Montrose, leurs droits de naissance et tous les priviléges qui y étaient attachés, et qu'elle avait ôtés à Saint-Clair en le désavouant : l'aveu trop tardif qu'il était réellement son fils aîné, lui parut impossible à faire ; mais du moins en faisant courir après eux plusieurs de ses gens, ils reçurent l'ordre secret de lui ramener seulement l'héritière de Kintail, et de laisser échapper Saint-Clair. Elle savait qu'il paierait de sa vie sa désobéissance s'il quittait encore son exil, et malgré elle, elle frémissait de son danger. Lord Roskelin au contraire ne respirait que vengeance, ne désirait que l'anéantissement de l'imposteur qui avait voulu usurper ses droits et l'héritage de son oncle ;

dont la confiscation l'avait remis en possession. Sa mère ne lui ayant jamais avoué son secret, ayant toujours nié devant lui que Saint-Clair fût son fils, sa haine, quoique trop violente, était plus excusable, d'autant qu'elle était sans cesse attisée par son épouse qui le menait à son gré; et qui ne pardonnait pas à Saint-Clair de s'être consolé de sa perte. A la première nouvelle de l'enlèvement d'Ambroisine ils étaient accourus à Roskelin, et, de leur côté, ils recommandèrent aux messagers envoyés contre les fugitifs, de laisser, s'ils le voulaient, échapper l'héritière, mais de ramener Saint-Clair mort ou vif, bien sûr qu'il ne tarderait pas à périr sur un échafaud.

Brigite qui n'avait pas quitté Ambroisine pendant les derniers jours, fut questionnée avec soin, mais fi-

dèle à son serment, elle avoua seulement qu'elle avait visité les pélerins avec lady Ambroisine, mais nia qu'elle eût su leur déguisement, disant qu'on l'avait trompée elle-même, et laissée au pied de l'escalier; elle fut obligée à ce demi-aveu parce que la douairière lui dit que la veille de la fuite d'Ambroisine, elle avait été réveillée par l'aboiement de son chien, et qu'ayant aperçu de la lumière au travers de la porte, elle s'était levée et l'avait entr'ouverte, et qu'à son grand étonnement elle avait vu l'héritière et Brigite traverser la galerie avec un flambeau; que cependant comme elles rentraient, et qu'Ambroisine allait souvent rêver au clair de la lune sur une galerie en face de la mer, elle crut qu'elle s'y était oubliée.

Mais le trouble d'Ambroisine dans

la journée du lendemain, son air occupé et ses fréquentes absences, réveillèrent ses soupçons ; elle communiqua à sir James ce qu'elle avait vu la veille, et le supplia de veiller cette nuit-là auprès d'elle. A une heure après minuit ils virent Ambroisine passer avec un flambeau, mais seule ; la douairière demanda au chevalier de la suivre ; ce fut alors qu'elle entendit quelque bruit, et éteignit sa lumière. Sir James perdit ses traces, et dans l'obscurité totale s'égara dans les longues galeries, et fut obligé de revenir dans la chambre de lady Roskelin, pour prendre de la lumière. Alarmée de ce qu'Ambroisine avait eu la précaution d'éteindre la sienne, et persuadée alors qu'il s'agissait d'une fuite, elle voulut accompagner elle-même le chevalier dans sa poursuite ;

chemin faisant ils réveillèrent tous les gens qui dormaient dans cette partie du château, et leur ordonnèrent de les suivre. Appelant Ambroisine à haute voix, ils parcoururent les galeries, et arrivèrent au péristyle. Elle les aperçut; et comme elle avait quelques minutes d'avance sur eux, elle leur aurait échappé, si la lumière de la chapelle ne les avait dirigés. On a vu ce qui s'ensuivit, et comment cette femme hautaine reçut une leçon qui aurait sans doute dû l'amener au repentir au moment même; mais les progrès vers le bien sont lens, et son cœur était endurci depuis trop long-tems pour s'amollir aussitôt. Celui du chevalier de Lorn jouissait d'avoir triomphé de sa passion pour la belle héritière, et d'avoir trouvé dans un rival un ami plein de courage et d'honneur. La conduite

de sir James dans cette occasion déplut beaucoup aux Roskelin, ils le lui témoignèrent. Il quitta le château où désormais rien ne pouvait plus le retenir ; et le bon accueil de sa belle souveraine lui fit bientôt oublier son amour momentané pour Ambroisine qui n'avait jamais été partagé.

CHAPITRE II.

Les voyageurs se croyant à l'abri de tout danger à Carrikfergus, résolurent d'y séjourner quelques jours pour se reposer de leur voyage. Ambroisine acheta des vêtemens, et prit une femme pour la servir. Gaie sans étourderie, instruite sans affectation, toujours également aimable et bonne, elle devenait chaque jour plus chère à tous les exilés. Ross et du Bourg surtout avaient besoin de se rappeler quelquefois leur amitié pour Saint-Clair; mais fidèles à cette amitié, ils ne regardaient son amie que comme une sœur bien-aimée. Saint-Clair était animé pour elle des plus vifs sentimens, et à chaque instant lui prouvait davantage,

que, sans Ambroisine, il ne pouvait plus y avoir pour lui aucun bonheur; cependant il combattait encore cette passion par le souvenir de son exil, ou du moins il se refusait à en faire l'aveu; mais ses regards, le son de sa voix, toutes ses actions la trahissaient, et la sensible Ambroisine jouissait de se voir aimée de celui que son cœur avait choisi, autant qu'elle l'aimait elle-même; mais elle aurait voulu que Saint-Clair s'ouvrit à elle avec franchise. Voyant qu'il s'obstinait à se taire et à combattre ses sentimens, elle résolut d'amener l'explication qu'elle désirait.

Saint-Clair, lui dit-elle un jour qu'ils se trouvaient seuls ensemble: Quoique ma conscience ni la vôtre ne nous reprochent rien, dites-moi, vous mon protecteur et mon ami, ce qu'on penserait d'une demoiselle de mon âge, s'associant à d'aimables et

jeunes guerriers, et voyageant avec eux par mer et par terre ; dites-moi si l'on ne doit pas quelques sacrifices aux lois et aux opinions de la société ?

Ambroisine, dit Saint-Clair avec tristesse, votre honneur m'est cent fois plus cher que ma vie, je ne souffrirai jamais qu'on ose attaquer votre réputation, et noircir, par le poison de la calomnie, une conduite aussi pure que celle des anges.

Je ne sais pas, dit-elle en souriant, si votre protection ouverte arrêterait la calomnie et la malignité. Si vous vouliez me défendre contre tous ceux qui me blâmeront sur les apparences, il vous faudrait autant de bras qu'au géant Briarée ; d'ailleurs je ne crois pas qu'il fût possible de me justifier tout à fait, et ce n'est pas devant vous qu'on me blâmera. Non, il faut que j'expie ma fuite par deux années de

couvent. Où pensez-vous que je serai le mieux placée, en Ecosse ou en Angleterre ? Hélas ! dit Monteith en soupirant, je frémis à la seule idée de me séparer de vous ; mais s'il le faut, choisissez votre retraite, je vous y conduirai, et le malheureux Saint-Clair n'aura plus qu'à mourir.

La sombre tristesse avec laquelle il prononça ces mots fit une profonde impression sur le cœur d'Ambroisine. Monteith, dit-elle en se détournant pour cacher sa rougeur, cher Monteith, vous aimez donc Ambroisine ? Si je vous aime, répéta-t-il avec feu, oubliant toutes ses résolutions et tombant à ses pieds ; je ne connais ni termes, ni comparaison qui puissent vous faire comprendre la force de mon attachement ; vous m'êtes mille fois plus chère que la vie, et sans vous je ne pourrais la supporter.

— Mais cependant vous avouerez avec moi qu'il faut que j'aille dans un couvent.

— Hélas! sais-je ce que vous devez faire, ce que je dois faire. Ambroisine, ne me demandez pas conseil, épargnez-moi des combats au-dessus de mes forces; décidez seule où vous voulez aller, ce que vous exigez de moi ; qu'au moins avant de mourir, je vous obéisse encore une fois.

Monteith, lui dit-elle en levant ses beaux yeux bleus sur lui avec un regard doux et timide, n'y a-t-il pas un appartement pour moi à la forteresse de Barra?

— Ambroisine, Ambroisine, je vous le répète encore, au nom du ciel ne m'éprouvez pas au-delà de mes forces. Voilà où vous êtes, où vous serez jusqu'à mon dernier soupir, dit-il en la serrant sur son cœur! mais vous mener à Barra, dans mon

île orageuse et sauvage, impossible ! Plus injuste mille fois que Jacques d'Ecosse ne le fut avec moi, dois-je exiler la plus belle, la plus adorable des femmes au milieu des stériles Hébrides !

Chacun a son goût, dit-elle, et le mien est pour les montagnes. Ne m'appelliez-vous pas au tournoi *la Vierge des montagnes ?*..... Mais je vous ai choisi pour mon tuteur ; je ne veux pas être toujours une pupille indocile et rebelle ; et, puisque vous l'ordonnez, j'irai dans le premier couvent qui se présentera.

— Injuste, cruelle Ambroisine ! Mais, non, vous le savez trop bien ; si j'avais un trône au lieu d'un exil, il n'aurait de prix à mes yeux qu'en le partageant avec vous.

— L'orgueil, dit Ambroisine, l'emporte donc sur l'amour dans votre

cœur ; rappelez-vous que si je n'avais écouté que l'orgueil, vous ne m'auriez pas vue à Barra ; je n'aurais pas fui du château de Roskelin, et je ne dépasserais pas à présent les bornes prescrites à mon sexe. Mais en voilà assez sur ce sujet. Je vous aime, Monteith ; j'en ai donné trop de preuves pour pouvoir ni vouloir le nier ; il m'en coûte de me séparer de vous ; mais peut-être verrons-nous des jours plus heureux, peut-être ne refuserez-vous pas toujours la main de celle dont vous possédez le cœur en entier, et qui se repose sur la fidélité du vôtre. Abrégeons les momens qui précèdent une séparation pénible ! On m'a dit que dans les environs de Belfort, à quelques milles d'ici, il y avait un couvent de Bénédictines ; je veux y entrer demain.

Affreuse pensée ! dit Saint-Clair en

se levant avec vivacité et frappant son front ; Ambroisine, ma sœur, mon amie, quelques jours encore ; pourquoi nous séparer sitôt ?

Les hommes sont bien inconséquens, dit Ambroisine. N'êtes-vous pas convenu que ma position actuelle pouvait nuire à ma réputation ! Ne venez-vous pas de dire que vous ne vouliez pas m'emmener à Barra ? Et vous devez y retourner.

Chère, adorable fille ! mais cruelle même dans votre bonté ! je suis incapable de prononcer sur notre sort ; tous les efforts doivent être de votre côté ; à chaque instant mes résolutions s'affaiblissent ; c'est de vous que j'attendais l'exemple du courage.

Je vous le donnerai, dit-elle d'une voix altérée. Et moi aussi, je suis une faible jeune fille ; mais actuellement

tout est dit, ma détermination est prise, et j'y persisterai avec fermeté.

Ross et du Bourg rentrèrent et interrompirent l'entretien. Monteith parut hors de lui-même pendant tout le reste de la soirée, et Ambroisine se retira de bonne heure.

Le lendemain matin, les exilés étaient rassemblés pour le déjeuner, quand Ambroisine entra dans le salon en habit de voyage. « Bonjour, dit-elle en entrant, bonjour mes bons et chers amis; je vais partir pour Belfort, et j'entre tout de suite chez les Bénédictines, où je suis bien sûre d'être reçue. N'affaiblissez pas mon courage par des adieux que je ne soutiendrais pas comme vous; je ne suis pas un héros, je ne suis qu'une faible femme, et déjà je sens que j'ai eu tort de vous revoir. » En effet, des larmes altérèrent sa voix et coulèrent

sur ses joues, dont la pâleur attestait qu'elle avait passé une mauvaise nuit.

Tous se levèrent et l'entourèrent, à l'exception de Saint-Clair, qui resta à sa place, sa tête penchée sur ses deux mains, absorbé dans sa douleur. L'un demandait à Ambroisine la cause de ce prompt départ; un autre la suppliait de le différer; un troisième voulait au moins l'accompagner; le vaillant Ross sentit ses yeux humides de larmes, et cherchait à les cacher; du Bourg, plus faible encore, les laissa couler sur la main d'Ambroisine qu'il pressait de ses lèvres: il s'éloigna en murmurant sur le faux point d'honneur et la folie de Saint-Clair. Ross l'avait pris à part et lui parlait avec vivacité dans l'embrasure d'une fenêtre. Ambroisine s'approcha d'eux, et s'adressant à James Ross: « Acceptez, sir James, lui dit-elle, mes re-

mercîmens et mes adieux ; souvenez-vous de moi comme d'une sœur qui vous aime et qui pensera souvent à ses amis, à ses frères de la forteresse de Barra. Ross porta la main d'Ambroisine à ses lèvres avec émotion.

Actuellement, dit-elle en s'adressant à Monteith avec une apparente fermeté, adieu, cher Saint-Clair ; laissez-moi vous conjurer de modérer votre impétueuse valeur, et de ne pas affronter inutilement des dangers. Vos ennemis triomphent encore ; mais croyez aux pressentimens du cœur d'Ambroisine, le soleil de la prospérité luira encore sur Saint-Clair. Nous nous retrouverons dans un meilleur monde, si ce n'est pas bientôt dans celui-ci. Elle voulait sourire en prononçant cette dernière phrase qu'elle articulait à peine ; mais ses larmes coulèrent malgré tous ses

efforts ; elle tremblait, et fut obligée de s'asseoir, prête à se trouver mal.

O ! Ambroisine, s'écria Monteith en se précipitant vers elle et la serrant dans ses bras, bien-aimée de mon ame ! non, non, je ne puis me séparer de toi ! non, mes bras te retiendront sur mon cœur, sur ce cœur qui ne peut plus résister à tout ce que tu lui fais éprouver. Jamais jamais je ne veux te quitter, ange du ciel, ne me délaisse pas, ne m'abandonne pas ! Consens-tu à partager le sort d'un proscrit, à devenir sa compagne, ou plutôt sa souveraine.

Ambroisine ne répondit rien, elle se dégagea doucement des bras de Monteith, lui serra la main, et avec un sourire qui disait tout ce que Saint-Clair pouvait désirer, elle sortit.

Monteith la suivit.

Ambroisine, lui dit-il, je n'ose pas

réfléchir moi-même à ce que je viens de prononcer ; je n'ai à vous offrir qu'un cœur que vous possédez déjà entièrement, mais flétri avant l'âge par le malheur, l'injustice et les plus cruelles blessures.

— Je les cicatriserai, dit-elle avec un doux sourire ; et posant sa main sur le cœur de son ami, il bat bien fort, et il ne battra plus, dit-elle, que pour l'heureuse Ambroisine.

Monteith, hors de lui-même, baisa mille fois cette main chérie, il ne pouvait articuler un seul mot. — Présentez votre épouse à vos amis, lui dit-elle : ils rentrèrent au salon. Voici, dit Ambroisine, véritablement votre sœur, l'épouse de Saint-Clair, qui veut vivre et mourir avec vous.

Comme elle ne pouvait se dissimuler que les convenances étaient blessées par la situation où elle se trouvait

elle ne se fit point presser pour hâter la cérémonie qui lui donnait le droit de rester avec Saint-Clair. Il fut convenu qu'on avertirait un prêtre, et que tout serait prêt pour le lendemain matin. Le lendemain ils furent unis solennellement dans la chapelle de Carakfergus, ayant pour témoins la femme de chambre et leurs amis.

Quand la cérémonie fut terminée, Saint-Clair transporté embrassa son Ambroisine adorée : « Que Jacques d'Ecosse me porte envie, s'écria-t-il, il m'a exilé, et je suis bien plus roi que lui, car je règne sur le cœur d'Ambroisine, je possède un ange, et même dans mon triste exil je saurai la rendre heureuse ; les rochers de Barra vont devenir pour moi le plus fortuné séjour.

Ils résolurent de partir à l'instant pour tranquilliser les amis qu'ils y

avaient laissés, et qui devaient être inquiets. Ils se mirent donc en route en revenant de l'église. Ambroisine, heureuse et satisfaite, devint plus aimable encore. A côté de Monteith, chaque objet de la création s'embellissait pour elle : il en vint à croire qu'elle trouverait Barra un lieu de délices, et près d'elle il aurait sans peine consenti d'y être exilé pour la vie.

CHAPITRE III.

PENDANT leur voyage, toutes les fois qu'il était question de l'île de Barra et de leur établissement, Saint-Clair éprouvait l'ardent désir de confier à Ambroisine la capture de l'héritier des Roskelin; mais tous les habitans de la forteresse avaient prêté un serment solennel de ne découvrir ce secret à personne sans le consentement général de tous les exilés. Randolphe, Mac-Grégor l'avait exigé, et Saint-Clair n'osait s'en affranchir; mais il espérait bien obtenir ce consentement pour celle qui allait devenir une partie aussi essentielle de leur société. Cependant, pour prévenir les premiers mouvemens de surprise à la vue d'un enfant qui

l'appelait son père, il lui dit un jour devant ses compagnons: « Pardon, chère Ambroisine, je vous ai, jusqu'à ce moment, caché quelque chose qu'il est tems de vous découvrir; j'ai un enfant avec moi à Barra, un fils pour qui je vous demande votre affection. »

Vous avez un fils! répliqua-t-elle avec surprise; mais elle ajouta tout de suite en souriant: oui sûrement je l'aimerai, c'est mon devoir, et je serai pour lui une bonne mère. Vous connaissez ma franchise, Saint-Clair, et moi je vous connais homme d'honneur qui ne pourrait ni ne voudrait pas me tromper; la mère de cet enfant est-elle aussi à Barra?

— Elle en est très-loin, et je ne désire pas de la revoir jamais.

J'espère qu'elle ne manque de rien, dit Ambroisine. Saint-Clair, nous

sommes riches, la mère de votre enfant doit aussi être dans l'aisance.

Non-seulement dans l'aisance, dit-il, mais riche.

Ambroisine fit encore un léger mouvement de surprise; Saint-Clair s'en aperçut. « Chère amie, lui dit-il, je suis lié à mes compagnons par un serment qui m'empêche de m'expliquer plus clairement; mais à mon arrivée à Barra, j'en serai sûrement dégagé; aucun de nous ne veut avoir de secrets pour la noble Ambroisine, elle n'est femme que par la sensibilité exquise de son cœur et par sa douceur angélique, elle saura garder un secret.

Ils arrivèrent enfin à Barra, et ils y furent reçus avec transport; mais particulièrement Ambroisine qu'ils regardaient tous comme la source du

bonheur, et de la future prospérité de Saint-Clair.

A peine les voyageurs étaient-ils assis, et des rafraîchissemens placés devant eux, que le petit Randolphe arriva en sautant de joie; dès qu'il aperçut Saint-Clair, il courut à lui, grimpa sur ses genoux en l'appelant son cher papa, qu'il était si content de revoir. Monteith l'embrassa tendrement en lui disant, cependant, petit étourdi, pourquoi es-tu entré sans qu'on t'appelât? J'aurais souhaité, ajouta-t-il en s'adressant à ses amis, avoir auparavant quelque explication avec Ambroisine. J'ai gardé notre serment, mais je vous demande d'en être relevé; en finissant de parler, il plaça Randolphe sur les genoux de sa femme; mais il fut bien surpris de la voir pâlir, et pouvant à peine se soutenir sur son siége.

Ambroisine ! s'écria-t-il avec effroi, pourquoi ce trouble ? Ce ne peut être la vue de cet enfant qui le cause, je vous avais dit. . . . . .

Monteith, dit-elle en se hâtant de l'interrompre, êtes-vous un homme d'honneur ?

— Serait-il possible qu'Ambroisine en pût douter.

Comment donc se fait-il que cet enfant soit ici, dit-elle en le fixant? Un des exilés vint alors prendre Randolphe, l'emmena au bout de la salle, et joua avec lui pour l'empêcher d'entendre ce qui se disait. C'est précisément ce que je voulais vous expliquer, reprit Monteith, mais je n'en avais pas la liberté sans le consentement de mes amis.

Monteith, reprit-elle avec dignité, écoutez-moi. Quand je commençais de vous aimer ce n'était pas votre per-

sonne qui m'inspirait ces sentimens, car jamais je ne vous avais vu ; mais quand mon père me parlait des injustices et des persécutions que vous aviez essuyées depuis votre naissance, je pleurais involontairement, et j'ignorais que ces larmes étaient les semences d'un amour qui germait dans mon cœur et qui ne devait plus s'éteindre. Quand il parlait de votre courage, de votre noble témérité, de vos vaillantes actions, je sentais mon ame s'élever, et je désirais avec ardeur le succès de toutes vos entreprises ; quand il déplorait quelquefois l'impétuosité de votre caractère qui vous entraînait dans quelques erreurs de jeunesse, je ne manquais jamais d'excuser votre témérité ou même d'y applaudir. Monteith, ah! vous ignoriez l'existence de la jeune Ambroisine, et déjà vous étiez tout pour elle!

Monteith prit sa main, la serra; il voulut parler, mais Ambroisine pressa ses lèvres avec cette main en lui disant, permettez-moi d'achever, ensuite je vous écouterai avec la déférence que je vous dois. Saint-Clair, ce n'était pas une passion légère que celle qui a pu dicter à Ambroisine de Kintail à tout ce qu'elle a fait pour obtenir votre cœur et votre main; non, Monteith, c'est une affection liée à mon existence, et quand il faudra que je cesse de vous estimer et de vous aimer, je cesserai bientôt de vivre. Ne m'interrompez pas, je vous en prie... Que vos ennemis vous exilent sur les rivages glacés du Groenland, ou sous le ciel brûlant des déserts indiens, partout Ambroisine vous suivra, et trouvera son seul bonheur près de vous; la pauvreté, la maladie, l'injustice, rien ne m'ef-

fraie avec vous. Rien que de vous trouver moins digne de mon estime, si je ne puis plus me fier à l'honneur de Monteith, il faut cesser de vivre, et Monteith sera libre alors de se conduire comme il voudra; il ne craindra plus les regards ni les reproches d'Ambroisine.

Elle dit cela d'un ton si pénétré, si touchant et si noble tout à la fois, que tous l'écoutaient et la regardaient avec admiration, et Monteith avec un sentiment de respect et d'adoration.

Mon aimable amie, lui dit-il avec calme, grace au ciel, j'oserai toujours chercher les regards de mon Ambroisine, y puiser le désir d'être digne de son amour et de l'égaler en vertus. Dites, de quoi me soupçonnez-vous? mon cœur ne me fait aucun reproche.

— Comment se fait-il donc, ré-

pliqua-t-elle, que l'héritier des Roskelin soit dans la forteresse de Barra.

Vous l'avez reconnu, s'écria Monteith !

— Oui, je l'ai reconnu, même sans avoir vu son bras qui était couvert, mais qui doit avoir une tache rouge de naissance. Quand j'habitais le château de Roskelin, cet enfant, qui vous ressemblait, me disait-on sans cesse, était mon petit favori; toujours sur mes genoux, ou dans mes bras, il m'aimait bien plus que celle qui lui avait donné la vie.

Il m'en devient plus cher encore, s'écria Monteith, il avait le pressentiment que vous seriez un jour sa mère. Puisque notre secret est découvert, mes amis vont vous en donner l'explication, et j'espère que vous me rendrez plus de justice.

Robert Mar-Grégor prit la parole,

et raconta le moyen par lequel Montrose était tombé entre leurs mains, et l'importance que son frère Randolphe, approuvé par sir Alexandre, leur frère aîné, avait mis à cette capture; et il parla aussi de la résistance que Saint-Clair avait d'abord opposée à ce projet, et de la prière que son frère Randolphe lui fit en mourant, et du legs considérable qu'il leur avait laissé, et du motif qui leur avait fait approuver cet enlèvement et désirer de conserver cet enfant parmi eux. En cas de danger nous pourrons toujours, dit-il, en faire un ôtage et obtenir par lui de bonnes conditions. Nous l'aimons tous comme s'il était vraiment notre fils, nous lui donnerons l'éducation d'un brave et loyal chevalier; au milieu de nous il ne verra que des exemples de vertu, d'amitié, de fidélité, de véritable

honneur. En eût-il été de même, au château des Roskelin? Il n'y en a pas un de nous qui ne mourût à l'instant plutôt que de souffrir qu'il lui fût fait aucun tort. Il s'attache à nous, à notre vie simple et active; il aime particulièrement Monteith qu'il regarde comme son pere. Quand il sera avancé en âge, si nous trouvons convenable de le rendre à sa famille, il y rentrera avec tous les avantages que nous pourrons lui donner, de l'éducation et de la fortune; il sera notre légataire à tous. Nous ne lui avons donc fait aucun tort, et nous avons donné à Monteith un fils et un ami, sorti du sang de ses ennemis, et qui peut devenir un jour un lien de paix.

Ambroisine ne répondit rien, mais elle regarda Saint-Clair avec satisfaction et lui tendit la main.

Il prit la parole : « Si le chagrin de ses parens, dit-il, pour la perte de cet aimable enfant, avait été ce qu'il devait être, aucune considération personnelle ne m'aurait engagé à le retenir; mais rappelez-vous que lorsque je questionnai Ambroise sur ce sujet, il me dit que sa mère n'avait témoigné aucune sensibilité, et que toute la famille était consolée.

Cela n'est que trop vrai, répondit-elle. Pardonnez-moi, Saint-Clair, pardonnez-moi tous. A présent, quoique j'eusse préféré que cet enlèvement n'eût pas eu lieu, je suis forcée d'avouer qu'il peut en résulter un bien. Viens, mon pauvre enfant, dit-elle en rappelant Randolphe et le serrant contre son sein; il ne te manquera pas de mère : veux-tu m'appeler maman?

Randolphe essaya de répéter ce

mot, qui lui devint bientôt familier. Il le fut en peu d'instans lui-même avec Ambroisine, dont la charmante figure plaisait à ses yeux; et tout en l'appelant du doux nom de maman, il passait ses petits doigts dans les boucles de ses cheveux blonds, et baisait tour à tour ses lèvres couleur de rose, ses grands yeux bleus, et son front d'ivoire.

Le mariage de Monteith fut non-seulement célébré dans l'île de Barra, mais aussi dans les îles environnantes; et si la belle Ambroisine avait été un objet d'attention à Kintail et à la cour d'Ecosse, dans les Hébrides elle fut respectée comme une reine et adorée comme une divinité douce et bienfaisante.

L'économie d'une maison n'est jamais mieux administrée que par une femme; la forteresse prit bientôt un

aspect nouveau; la partie inhabitée fut réparée; Ambroisine fit charger un vaisseau à Kintail de tous les meubles qui pouvaient lui être commodes, et chaque exilé eut un petit appartement arrangé avec goût. Elle envoya aussi des ordres à ses intendans pour que son mariage fût célébré dans ses terres par des fêtes champêtres et des présens à ses vassaux, et pour ne livrer qu'à elle seule désormais ses revenus, comme le testament de son père lui en donnait le droit. Elle demandait encore que, dès que Brigite et William seraient arrivés à Kintail, on les envoyât à Barra par le premier vaisseau.

Les grâces, la douceur et la politesse d'Ambroisine adoucirent par degrés les manières rudes et guerrières de ses compagnons; ils étaient

tous si empressés à lui plaire, qu'elle disait quelquefois : Il n'y a pas au monde, je le crois, une femme plus heureuse que moi; j'ai le meilleur des maris, et un nombre de frères affectionnés.

Quand le tems était beau, elle naviguait avec eux d'une île à l'autre, et partageait et animait tous leurs plaisirs et leurs amusemens ; dans les tems pluvieux, elle leur lisait ou leur chantait des balades accompagnées du luth ou de la harpe. Leur table abondante avec simplicité, devint plus propre, plus élégante et plus délicate ; elle leur fit perdre l'habitude de boire avec excès; et du Bourg disait en plaisantant qu'il voulait employer son loisir à faire un traité sur la tempérance qu'il dédierait à la cour d'Ecosse. Elle se chargea aussi de l'é-

ducation morale du petit Randolphe, qui l'aimait avec passion, et répondait à ses soins.

William et Brigite arrivèrent ; ils auraient ajouté encore à leur bonheur domestique par le spectacle de celui dont ils jouissaient eux-mêmes, et par leur zèle et leur fidélité, s'ils n'avaient pas apporté la mauvaise nouvelle que lord et lady Roskelin avaient enfin persuadé au roi d'envoyer à Barra des forces suffisantes pour se saisir des exilés et les amener à Edimbourg, et qu'on n'attendait pour cette expédition que le retour du printems. On était alors au milieu de l'hiver.

CHAPITRE IV.

MONTEITH et ses compagnons plaisantèrent sur le danger dont on les menaçait : « Par le ciel, dit-il, s'ils viennent nous les recevrons bien, et nous les renverrons à Jacques avec une leçon qui pourra lui être utile pour le reste de sa vie. Le seul point dans lequel je puisse être blessé, c'est mon Ambroisine, qui n'était pas appelée à supporter toutes les incommodités auxquelles elle s'est soumise pour l'amour de moi.

Parlez pour vous, mon cher ami, répliqua-t-elle avec gaîté ; lorsque j'ai pris la résolution courageuse de partager votre exil, j'ai pris en même tems mon parti sur toutes les petites

alarmes où je pourrais être exposée. Quand je vous montrerai des craintes qui pourraient énerver votre courage, je vous permets de me plaindre; mais jusqu'alors laissez-moi jouir de la réputation de fermeté qu'on veut bien m'accorder.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, dit Monteith, que je vous connais supérieure aux faiblesses de votre sexe; mais je connais aussi toute la sensibilité de votre cœur; et, malgré votre courage, ce cœur si tendre souffrira beaucoup, et d'autant plus qu'il s'efforcera de le dissimuler.

Eh bien! dit-elle en riant, supposons que cela soit et que je tremble un peu en secret, la même chose n'est-elle pas arrivée quelquefois à des hommes un jour de bataille, qui au moyen d'une contenance assurée se sont fait la réputation de héros?

Mais pour vous prouver que je suis digne d'être la compagne d'un guerrier, et que j'ai aussi réfléchi sur l'objet qui vous occupe, je vais vous faire part d'un projet que j'ai conçu; c'est à vous qui avez plus de lumières et d'expérience que moi, à voir s'il peut être exécuté. William et Brigite, qui nous ont apporté la nouvelle de l'attaque projetée, m'ont demandé avec instance la permission de rester avec nous; et comme je connais leur fidélité et leur attachement, j'y ai consenti volontiers. Envoyons William à Kintail; il chargera un vaisseau de toutes les armes de l'arsenal qui peuvent nous être nécessaires, et l'ennemi nous trouvera mieux disposés à le recevoir qu'il ne le pense.

Quoique Monteith se fût refusé quelques mois auparavant à tout ce qu'on lui proposait pour fortifier sa

demeure, il revint, ainsi que ses camarades, à l'opinion d'Ambroisine. « Je suis devenu avare, dit-il, et je pense que la cassette qui renferme mon trésor, ne peut pas être trop forte.»

Saint-Clair aimait sa femme avec une passion qui augmentait chaque jour. Dès sa première entrevue avec le feint Ambroise, elle lui inspira de l'estime et de l'intérêt ; les doutes du chevalier du Bourg sur le sexe du gentil messager, avaient à son insu donné à ces sentimens une direction plus tendre. Mais lorsque ornée de tous ses charmes, il la vit et la reconnut au tournoi ; lorsqu'il fut témoin de la dignité et de la modestie de ses réponses à la reine, pour refuser le chevalier de Lorn, son cœur fut décidément captivé, et son amour augmenta des efforts qu'il fit pour le combattre, et pour ne pas envelop-

per dans sa disgrace celle qu'il adorait. Leur entrevue à Kintail en lui faisant découvrir qu'il était aimé, donna à son amour les caractères de la passion. Enfin, la confiance qu'elle lui montra lorsqu'elle lui demanda sa protection, et qu'elle consentit à le suivre; la manière franche et noble dont elle lui avait offert sa main lorsqu'elle se crut sûre d'être aimée, avait porté cette passion au dernier degré; incapable de la combattre plus long-tems, il avait senti qu'il lui était plus facile de mourir que de se séparer d'elle. Le mariage qui, dit-on, calme ordinairement cette effervescence d'amour, avait eu sur Saint-Clair un effet bien différent, et la belle Ambroisine remportant le prix de la beauté à la cour d'Ecosse, l'héritière de Kintail faisant les honneurs de la noble demeure de ses ancêtres,

ne paraissaient pas aussi aimables à ses yeux que l'épouse de l'exilé Monteith, habillée à la manière simple des écossaises, en jupe courte, ses beaux cheveux flottans sur son cou, gravissant la montagne en donnant la main au jeune Randolphe, ou lorsque le sentier devenait plus escarpé, le plaçant sur son épaule, et aussi agile qu'un daim, courant légèrement jusqu'au sommet.

Depuis la mort de Randolphe, Mac-Grégor, Monteith, comme nous l'avons dit, s'était sincèrement attaché à son jeune protégé; mais l'affection particulière qu'Ambroisine témoignait à cet enfant, qui la lui rendait de toute la force de son jeune cœur, doublèrent bientôt l'intérêt qu'il lui inspirait; il disait quelquefois en caressant ce bel enfant : « Tu as reçu de ta mère un peu du pouvoir

de séduction qu'elle employait autrefois sur moi ; car tu te fais aimer en dépit de mes résolutions et de mon éloignement invincible pour ceux qui t'ont donné la vie ».

Cependant le printems approchait, on parlait beaucoup en Ecosse d'attaquer les îles avec des forces considérables ; de leur côté, Monteith et ses compagnons ne négligeaient rien pour se mettre à l'abri du danger. William, aidé de quelques amis des exilés, avait apporté de Kintail tout ce qu'ils avaient cru pouvoir servir à leur défense, tandis que d'autres parcouraient toutes les petites îles environnantes, et avertissaient les habitans de ce qui les menaçait ; tous juraient de mourir plutôt que d'abandonner leurs amis de la forteresse.

Un événement qui dans d'autres

circonstances aurait comblé Monteith de joie, lui donnait dans le moment actuel les plus vives inquiétudes, son aimable et chère Ambroisine devait le rendre père dans quelques semaines; il éprouvait à ce sujet un sentiment de crainte, que toutes les forces de l'Ecosse réunies contre lui n'auraient pu faire naître dans cette ame courageuse. Ambroisine au contraire paraissait se réjouir beaucoup du nouveau bonheur qui l'attendait, et n'avoir aucun sentiment pénible; elle riait, chantait, plaisantait comme à l'ordinaire, et par tous les moyens possibles tâchait de convaincre son mari qu'elle était parfaitement tranquille sur sa propre sûreté.

Un matin, dans le mois de juin, les sentinelles du haut de la tour annoncèrent que quatre gros vais-

seaux avoient été vus à une distance encore assez considérable, et s'avançaient vers l'île.

Ne doutant pas que ce fût l'armement dont ils étaient menacés, les habitans de la forteresse se levèrent en hâte, et firent sonner le tocsin qui rassembla bientôt toute la colonie. Chaque homme demandait qu'on lui assignât le poste qu'il devait occuper pour contribuer à la sûreté commune ; les uns furent désignés pour la garde du fort ; les autres s'embarquèrent dans deux grands bâteaux du côté de l'île opposé aux ennemis, et gagnèrent Kismal Vatersia et les îles adjacentes, d'où ils revinrent vers midi, leurs bâtimens si chargés d'hommes, qu'on craignait de les voir chavirer. Pendant ce tems-là, Monteith et ses compagnons com-

plètement armés, se préparèrent à recevoir l'ennemi du côté de la côte où il paraissait se diriger.

En faisant ces préparatifs, Monteith et ses amis contemplaient avec admiration la conduite d'Ambroisine : sa contenance était calme et noble, et quoique l'incarnat de ses joues n'eût pas son éclat accoutumé, aucune expression ne lui échappa qui annonçât la moindre crainte.

Bien-aimée de mon ame, dit Monteith en l'embrassant, à quel sort mon amour vous condamne !

— C'est un sort que je ne changerais pas contre le plus beau des empires ! Ne crains rien pour moi, je vais me retirer, et demander à Dieu sa protection pour mon époux et ses braves amis. Mon second soin, avec l'aide de Brigite et de nos femmes, sera de préparer pour votre

retour une fête telle qu'elle convient à des guerriers fatigués du combat. —Va donc, ajouta-t-elle avec dignité, vole à la victoire, je sens dans ce moment mon cœur au-dessus des faiblesses de mon sexe; la providence qui m'a donné un époux tel que Monteith, ne veut pas me l'enlever sitôt, ni que le premier né de mes espérances soit orphelin avant que de naître.

Femme héroïque! s'écria Monteith, tes paroles donneraient du courage au plus lâche des hommes. Adieu pour quelques instans; la vie de l'époux d'Ambroisine ne dépend pas d'un aussi faible pouvoir que celui de Jacques, elle dépend de la tienne; il l'embrassa tendrement, ainsi que le petit Randolphe, et quitta la forteresse à la tête de ses frères d'armes. William faisait partie de

cette petite troupe, fils d'un ancien domestique de la maison de Roskelin qui connaissant à fond toute l'histoire des persécutions que Monteith avait éprouvées, avait épousé sa cause avec ardeur. C'était du père de William, nommé Ralph, qu'Ambroisine avait su quels étaient les joyaux appartenans à Monteith, et c'était d'après ces avis qu'elle avait envoyé William à l'île de Barra. Elle n'avait pas eu lieu de regretter sa confiance; quoique tendrement attaché à Brigite, il lui avait caché l'objet de son voyage. Au moment de la fuite d'Ambroisine, Ralph était à Sterling auprès du comte et de la comtesse; mais à son retour il consentit avec plaisir à ce que désirait Ambroisine, à l'union de son fils avec la bonne et jolie Brigite; après les avoir mariés, il les fit partir secrète-

ment pour Kintail. William jaloux de conserver la confiance et l'estime de son chef, voulait combattre près de lui; mais Brigite incapable de suivre l'exemple de fermeté que lui donnait sa maîtresse, faisait ses efforts pour contenir la bravoure de son mari, et l'empêcher de s'exposer à des dangers dont l'idée seul la faisait frémir.

Que signifie cette conduite, Bridget, lui dit Ambroisine avec une sévérité qui ne lui était pas ordinaire, attribuez-vous à un sentiment d'amour pour votre époux, le bruit que vous faites, et vos efforts pour l'empêcher de se rendre à son devoir; non ce n'est pas ce sentiment qui vous inspire, c'est un égoïsme mal entendu; l'amour vous aurait appris à renfermer vos craintes dans votre cœur pour ne pas affaiblir le cou-

rage de votre époux au moment du danger. Viens Bridget, lui dit-elle avec plus de douceur (en lui voyant baisser la tête d'un air confus) donne-moi ta main; nos sentimens et nos craintes sont les mêmes, nous nous fortifierons mutuellement; elle fit monter la désolée Brigite dans le fort avec elle, et les portes en furent fermées avec soin.

Elle avait rassemblé toutes ses forces et tout son courage pour montrer aux guerriers un maintien ferme et assuré; la nature et l'amour reprirent leurs droits lorsqu'elle se vit seule dans la forteresse; elle se retira dans son appartement pour se livrer sans témoins à sa douleur et à ses craintes, et pour prier Dieu. Après y être restée quelques momens, elle en sortit plus calme, donna ses ordres et fit préparer des rafraîchis-

semens pour le retour des guerriers; prenant ensuite le jeune Randolphe par la main, elle monta à la tour du guet, d'où elle découvrit que les vaisseaux ennemis avaient pris terre, pendant que de toutes parts, du côté opposé de l'île on voyait arriver des bâteaux chargés des habitans des îles voisines, qui venaient au secours de leurs amis.

N'ayant d'autre témoin que le jeune Randolphe, dont les petits bras entouraient son cou, Ambroisine se livra sans contrainte aux angoisses qui oppressaient son ame; l'enfant charmé de la vue des armes qui brillaient au soleil, tantôt baisait les larmes qui coulaient sur les joues de sa mère adoptive et pleurait avec elle, tantôt frappait ses mains transporté de joie et lui disait: « Laissez-moi aller, maman, je veux aller avec eux. »

CHAPITRE V.

MONTEITH commença ses opérations militaires; après avoir divisé sa troupe en différens pelotons, dont chacun était commandé par un de ses amis, il se trouva que ces forces montaient à huit cents hommes, dont le nombre augmentait à chaque instant par les nouveaux renforts qui arrivaient; et quoique cette troupe rassemblée à la hâte ne fût pas armée régulièrement, cependant tous avaient une arme offensive et défensive, et le tout ensemble ne laissait pas d'en imposer à un corps d'armée, mieux en équipage de guerre, mieux discipliné, mais inférieur en nombre.

Monteith et sa troupe prirent

leur poste à peu de distance de la côte; il laissa débarquer une partie des ennemis; puis marchant à leur rencontre il leur demanda le motif de cette descente, et leur enjoignit de se rembarquer à l'instant, sinon ils allaient les attaquer et les y forcer.

Sir John Murray qui commandait l'expédition, vit avec surprise que l'ennemi était plus fort qu'il ne l'avait compté; cependant il ne le témoigna pas, et répondant à la sommation qui lui était faite. « Nous venons, dit-il, au nom du roi Jacques d'Ecosse, exécuter l'ordre qu'il nous a donné d'arrêter les exilés Saint-Clair Mouteith, du Bourg, Hamilton, Ross, et Mac-Grégor, ainsi que tous ceux que nous trouverons dans le fort de Barra.

Sur ma parole, s'écria du Bourg avec gaîté, Jacques vous a donné

là une commission fort délicate; mais nous voici, prenez-nous si vous le pouvez : si vous nous menez captifs à Edimbourg je vous le pardonne.

Monteith, sans faire attention à ce que du Bourg venait de dire, répondit avec fierté : « Des ordres semblables à ceux que vous venez d'annoncer ne nous inspirent que du mépris. Jacques connaît son pouvoir à la cour d'Ecosse; mais il apprendra à connaître celui de l'homme qu'il a injustement banni; ses insultes répétées ne nous ont pas encore fait oublier que nous aussi sommes des Ecossais. Mais qu'il prenne garde de nous pousser à bout, ou nous pourrons le convaincre que les Danois et les Norvegiens n'ont pas oublié les anciens droits qu'ils ont sur ces îles..... Voilà pour votre roi. Quant aux guerriers malheureusement engagés dans cette

expédition, j'ai pitié d'eux, ils ne connaissent pas le danger de leur entreprise, et je me verrai à regret dans la nécessité de verser le sang de mes compatriotes. Cependant je ne veux pas prendre avantage de ma position, réfléchissez encore, considérez quelles sont mes forces, et vous ne voyez pas tout encore : ainsi que le vent rassemble en monceaux la seble des déserts et les feuilles des forêts, ainsi la nouvelle de cette invasion va réunir sur les côtes de Barra, tous les habitans des autres îles. »

— Vous refusez donc absolument de vous soumettre aux ordres du roi, reprit sir John.

— Nous le refusons, dit Monteith. De quel crime sommes-nous accusés? On ne peut en imputer aucun à mes compagnons; et moi, quel est le mien? Direz-vous que j'ai été au

tournoi lorsqu'un ordre du roi m'exilait à Barra? Eh bien oui j'y ai été; mais je demande à Jacques, s'il avait été prisonnier aussi longtems que moi, s'il aurait pu résister au désir de changer de lieu quelques instans et d'essayer encore ses armes? On me reproche peut-être aussi ma visite à l'agent Carnegie; mais les voyages sont dispendieux, et à qui pouvais-je mieux m'adresser pour remplir ma caisse qu'à celui qui était chargé par moi-même de retirer les fonds qui m'appartiennent. Mais voici sans doute mon plus grand crime, j'ai aimé une fille aimable, je l'ai délivrée de la tyrannie de ses tuteurs, pour la placer auprès d'un protecteur qu'elle avait daigné choisir, et qui, fier de ce choix, le défendra contre tous ses ennemis, tant qu'il lui restera un souffle de vie.

Voilà tous mes forfaits, oh ! mes compatriotes... Et si c'en est un de plus que de résister à l'injustice, vous me trouverez toujours prêt à la combattre. Je vous ai prévenu des dangers qui vous attendent, vous pouvez encore, si vous le voulez, remonter tranquillement sur vos vaisseaux et retourner en Ecosse; mais si vous persistez à vouloir exécuter les ordres du roi, nous voici prêts à vous recevoir.

Murray balança un instant en voyant la contenance assurée et ferme de Monteith et de ses compagnons; mais les ordres du roi étaient trop précis, il devait obéir. « Vous parlez noblement, chef, répondit-il, je voudrais que nous fussions amis; mais cela est impossible, nos têtes répondent de l'exécution des ordres que nous avons reçus.

Il suffit, dit Monteith, je vous

donne encore une demi-heure, le soleil de midi sera témoin de notre combat; il rompit la conférence et se tournant vers ses amis, il mit en ordre sa troupe. Murray en fit autant de son côté.

L'armée écossaise avait une apparence plus imposante que celle de Monteith, mais l'ardeur et le feu de celui-ci paraissait animer sa troupe entière; et quand la demi-heure qu'il avait fixée fut écoulée, tous demandèrent d'être menés au combat.

Suivez-moi, dit-il, braves insulaires, faisons voir aux esclaves de Jacques ce que peut une troupe d'amis et d'hommes libres. Le soleil est à présent au-dessus de nous, qu'il ne se couche pas sans avoir éclairé notre victoire; si nos ennemis ne remontent pas sur leurs vaisseaux avant qu'il soit descendu à l'horizon,

nous n'aurons pas fait notre devoir. Suivez-moi, mes amis, notre mot de ralliement est *la victoire ou la mort.* Il dit, et suivi des insulaires qui répétaient à haute voix ces dernières paroles, il fondit sur l'ennemi avec une telle impétuosité, que le désordre et la confusion se mirent dès les premiers momens dans l'armée écossaise. L'œil perçant de Monteith avait suivi le commandant lord Murray, dès les premiers instans de l'attaque, il ne l'avait pas perdu de vue, et s'adressant à lui. « Commandant, lui dit-il, si l'un de nous deux tombait, la querelle serait bientôt décidée. » Ainsi défié, Murray ne put pas refuser le combat particulier auquel Saint-Clair l'appelait; mais la force et l'adresse du chef exilé l'eurent bientôt terminé, Murray tomba blessé au bras droit de manière à ne

pouvoir plus tenir son épée. Recevez de moi la vie, lui dit Monteith, faites-vous porter par vos gens dans votre vaisseau; nous ne voulons point de prisonniers : il se jeta ensuite avec ses amis au plus fort de la mêlée, et bientôt les Ecossais privés de leur chef, commencèrent à céder, à fuir devant les insulaires, et à regagner leurs vaisseaux. Ils fuient, dit Saint-Clair, comme un troupeau de daims timides devant l'intrépide chasseur, forcez-les de se rembarquer, mais ne frappez que ceux qui résistent, laissez-leur emporter leurs blessés; nous-mêmes ayons soin des nôtres; allez à leur recherche, et transportez-les doucement à la forteresse; ils y trouveront tous les secours que l'amitié, la reconnaissance et l'humanité pourront leur procurer. Mais je vois du sang répandu sur vos vête-

mens, Saint-Clair, dit Ross; êtes-vous blessé ?

Ce n'est qu'une égratignure à la main dit-il en la secouant; le petit couteau de Randolphe, et sa faible main auraient fait une blessure plus profonde. Je me réjouis de voir tous mes amis en vie; aucun d'eux, je m'en flatte, n'est blessé mortellement.

Les Ecossais profitèrent de la permission qui leur fut accordée, ils emportèrent leurs blessés sur les vaisseaux, et les insulaires de leur côté emportèrent les leurs au nombre de dix à la forteresse, où ils furent reçus par Ambroisine.

Au moment où le combat s'engageait, ne pouvant plus supporter cette vue, elle avait quitté la tour, et renfermée dans son appartement elle y cachait ses mortelles craintes, lorsqu'elle en fut tirée par des cris de

triomphe qui se firent entendre à la porte de la forteresse ; elle descendit dans le vestibule, reçut les blessés, et les remit à ceux qui étaient restés pour la garde de la tour. Pendant qu'on pansait leurs blessures, elle-même faisait la ronde, et leur distribuait du linge, du vin, des cordiaux, ou des alimens propres à les restaurer. Lorsque Saint-Clair et ses amis arrivèrent, elle vola au-devant d'eux et se jeta dans les bras de son époux. Brigite qui la suivait en tremblant eût bientôt reconnu son William derrière Monteith, et sa joie fut aussi bruyante que l'avait été sa douleur ; elle criait, riait, et le serrait à l'étouffer ; tandis qu'Ambroisine qui n'avait pas laissé voir à son époux une seule de ses larmes en se séparant de lui, en inondait son visage en silence, en le pressant doucement contre le

sien. — Mais qu'elles étaient délicieuses ces larmes! c'était comme une pluie du printems qui annonce le retour des beaux jours. « En vérité, lui disait-il en la serrant dans ses bras, si mon cœur n'était pas déjà tout à vous, vous l'auriez gagné dans cette journée. Vous êtes faite pour être la femme d'un guerrier; vous l'encouragez au départ par votre fermeté, vous le récompensez au retour par votre tendresse. »

—Et je remercie la providence d'avoir accompli cette destinée, lui répondit-elle; mais dites-moi comment se portent tous nos amis, et vous-même, cher Monteith, n'êtes-vous point blessé? Dieu, je vois du sang sur votre main!

—Tous nos amis, à l'exception des blessés que vous avez soignés, sont fort bien, grace au ciel, et moi

jamais je n'ai été mieux. Ce qui s'est passé n'était qu'un jeu d'enfant; dès qu'ils ont vu tomber leur chef, sir John-Murray, ils ont fui sur leurs vaisseaux.

Et leur chef est-il tué? dit avec effroi la sensible Ambroisine.

—Non, mon aimable amie, seulement fort blessé au bras. C'est encore un bienfait de la providence dans ce jour de bonheur; je ne voudrais pas avoir à me reprocher la mort d'un brave homme et d'un compatriote. Mais allons, chère Ambroisine, partager avec nos amis, ce qui nous reste de provisions.

Vous trouverez tout préparé, tous nos gens hommes et femmes ont fait aujourd'hui l'office de cuisiniers; tous les fours, toutes les marmites de la forteresse sont occupés, et malgré cela les nombreux amis de

Saint-Clair, nos braves et chers défenseurs seront mal régalés.

— Tout est fort bien, belle Ambroisine, ils se contenteront aujourd'hui de ce que nous pouvons leur offrir; le plaisir d'avoir vaincu leur tiendra lieu de festin. Demain nous tuerons quelques pièces de bétail, et nous tâcherons de les mieux traiter.

A mesure qu'ils arrivaient on les plaçait à de longues tables, et la belle Ambroisine, aidée de Brigite, les servait elle-même. Saint-Clair oubliant ses fatigues, aidait sa compagne dans ses soins, et ne pouvait se lasser de la regarder, de l'admirer, et de bénir la providence. Il fit sortir de son cellier du vin, qui fut bu aux cris répetés de vive Saint-Clair, vive Ambroisine, et périssent leurs ennemis! Une garde nombreuse veilla pendant la nuit, crainte de surprise,

et le matin à la pointe du jour ils eurent la satisfaction de voir leurs ennemis à une distance considérable de l'île.

Pendant toute cette journée on vit arriver à Barra des habitans des îles voisines, qui, à la nouvelle du danger des exilés, accouraient pour les secourir. On les reçut du mieux qu'il fut possible; à peu près toutes les provisions de l'île furent consommées pour nourrir pendant deux jours cette quantité d'amis qui s'augmentait à chaque instant. Le surlendemain tous repartirent en jurant aux exilés de les défendre à la vie et à la mort, s'il était nécessaire.

Le roi Jacques apprit avec un dépit extrême l'échec que ses troupes avaient reçu; et sir John Murray, quoique faible encore et souffrant de sa blessure, fut cité à paraître de-

vant le conseil pour rendre compte de son expédition. Sir Alexandre Livingstone ne vit peut-être pas sans quelque plaisir son opinion justifiée par l'événement.

Sire, dit Murray, à moins d'en avoir été le témoin, on ne peut se former une idée de l'ardeur et du courage de ces gens-là. Forts comme des lions, féroces comme des tigres, ils fondaient sur nous de toutes parts; leurs traits portaient la mort dans le cœur de nos soldats écossais : pour la première fois ceux-ci ont connu la crainte; et pressés de tous côtés par des ennemis indomptables, la confusion s'est mise dans leurs rangs. Les insulaires sont sans discipline, équipés d'une manière bizarre, leurs armes sont aussi variées que les traits de leur visage; les uns portaient des épées, d'autres des arcs, d'autres des

lances ou des piques, d'autres des massues ou des frondes; plusieurs même avaient des barres de fer de différentes longueurs, dont l'aspect est effrayant, avec lesquelles ils renversaient tout ce qui leur résistait. Ils s'approchèrent de nous si rapidement, que nos flèches et nos arcs nous devinrent inutiles, et que nos épées furent notre seule défense. Ils ont pour leur chef Monteith, un respect, un enthousiasme qui va jusqu'à l'adoration; et en effet ce jeune homme formé par la nature et l'éducation pour jouer un rôle distingué dans le monde, se prête avec une extrême facilité à leurs mœurs et à leurs usages; il a avec tous les habitans de ces contrées sauvages, une familiarité, accompagnée de dignité et de graces, qui commande à la fois l'amour et la vénération.

TAYLOR INST. OXFORD

Combien avez-vous perdu de monde? demanda le roi.

— Environ cent blessés, et trente morts, Sire; et la vérité m'oblige de dire que si le vainqueur avait été moins généreux, notre perte aurait été beaucoup plus considérable. Moi-même j'ai été blessé et désarmé par leur chef; il aurait eu ma vie s'il l'avait voulue. Je dois rendre la même justice aux autres exilés : à l'exemple de Monteith ils disaient aux combattans, « Epargnons ceux qui ne résistent pas, renvoyez-les seulement à leurs vaisseaux. »

Les traîtres! dit le roi. Et se tournant vers ses courtisans les plus intimes : qui de vous veut marcher comme volontaire dans cette cause? Je veux forcer ces renards dans leur tanière, dût-il m'en coûter mille hommes. Sir James Stuart, il vous a

enlevé l'héritière de Kintail, voulez-vous commander la première expédition?

— Excusez-moi, Sire, ma vie est à vos ordres dans toute autre cause; mais je ne puis tirer l'épée contre Monteith, et c'est avec un extrême chagrin que je le vois dans la disgrace de Votre Majesté.

— Je ne m'attendais pas à ce refus, dit le roi, mais pour cela les traîtres n'échapperont pas à leur sort. La fortune de Monteith était seule confisquée; que celle de ses compagnons le soit aussi, ainsi que les biens et les terres de l'héritière de Kintail : entendez-vous, Livingstone?

Permettez-moi, Sire, répondit le courtisan aussi fidèle qu'expérimenté, de vous demander si vous avez bien considéré les conséquences qui résulteront d'une telle mesure. Nous avons déjà vu ce

que peut Monteith; si les élans de Ross, d'Hamilton et de Mac-Grégor se réunissent à sa cause, et aux amis qu'il a déjà autour de lui, malheur alors à notre patrie; ravagés par la guerre civile, nous serons obligés de rappeler nos forces vers le nord pour les opposer à cette ligue formidable, et le sud restera ouvert aux Anglais, qui, malgré la paix actuelle, ne laisseront pas passer une aussi favorable occasion de tirer parti de nos dissensions.

Sir James Stuart et plusieurs autres nobles appuyèrent l'opinion de Livingstone, et le conseil se sépara sans avoir pris de résolution. Quelques jours après Livingstone eut un entretien particulier avec le roi, dans lequel il lui fit si bien sentir le danger de confisquer les biens des exilés, que ce plan fut abandonné. Ceux de Saint-Clair restèrent seuls entre les

mains du comte de Roskelin, comme auparavant.

La nouvelle de ce qui s'était passé à Barra aigrit encore davantage le cœur de ce dernier et de son orgueilleuse épouse. Chez Eléonore, la possession du pouvoir et des grandeurs, en avait déjà beaucoup affaibli le prix, et, comme Ambroisine le disait, au sein du faste et de l'opulence, elle enviait le sort de l'épouse du proscrit Saint-Clair. Le récit du bonheur dont ils jouissaient l'un par l'autre, et de leur amour mutuel, était arrivé à ses oreilles, et la jalousie était venue augmenter le nombre des passions haîneuses qui remplissaient son cœur altier. Quoiqu'elle eût rejeté Monteith, l'idée de le voir heureux dans les bras d'une rivale, lui était insupportable.

Quant à la douairière, depuis sa

rencontre avec Saint-Clair dans la chapelle, elle avait vécu fort retirée, soit au château de Roskelin, soit à sa terre d'Emsdale; elle était tourmentée d'un côté par la crainte que sir James Stuart ne révélât ce dont il avait été le témoin, et de l'autre par ses remords qui augmentaient avec l'âge. Ce même orgueil qui lui avait fait fouler aux pieds tous les sentimens de la nature, faisait actuellement son supplice; elle frémissait à l'idée de voir s'écrouler à chaque instant l'édifice élevé par sa vanité; de voir sa honte et sa cruauté révélées à ce monde auquel elle avait tout sacrifié; mais elle frémissait plus encore en songeant à ses torts, au châtiment qu'elle en avait déjà reçu, à ceux qui sans doute l'attendaient encore; elle pensa, pour la première fois, que la perte de son petit-fils, enlevé entre

ses bras, était une punition directe du ciel pour son injustice envers son premier né. L'enfant que les Roskelin avaient eu depuis, ne pouvait la dédommager, il était d'une constitution faible, et si fort gâté par ses parens, qu'elle n'en jouissait point. A ses peines secrètes se joignit encore celle d'une espèce de brouillerie avec ses enfans; le caractère d'Eléonore ne pouvait sympathiser avec le sien, et leurs rapports même produisaient des querelles continuelles; leur orgueil, leurs prétentions se heurtaient sans cesse. Lorsque le comte et son épouse allèrent demander au roi d'envoyer des forces à Barra pour s'emparer de Saint-Clair, la douairière non-seulement refusa positivement de se joindre à eux, mais fit ce qu'elle put pour prévenir cette démarche; elle ne put cacher

son chagrin lorsqu'ils eurent réussi, ni son plaisir lorsqu'elle apprit la victoire des exilés ; il s'ensuivit alors des querelles domestiques si vives, qu'elle se retira à sa terre, et parut ne s'occuper que de devoirs religieux et d'œuvres de charité, espérant appaiser ainsi le cri de sa conscience.

CHAPITRE VI.

La paix étant rétablie dans l'île de Barra, tout y rentra bientôt dans l'ordre. Au bout du terme ordinaire, Ambroisine donna le jour à une fille. Maîtresse d'elle-même, dans la douleur comme dans le danger, elle ne témoigna aucune crainte et ne voulut auprès d'elle que Bridget et la bonne de Randolphe. Elle souffrit sans se plaindre un mal qui devait la conduire au bonheur d'être mère, et le devint plus heureusement que Monteith ne l'espérait. Les alarmes de ce tendre époux avaient été extrêmes pendant ce moment de crise.

Quand il entra dans la chambre de sa femme, Randolphe, qui depuis

long-tems guettait ce moment, se glissa derrière lui; et pour qu'on ne le fît pas sortir, il se cacha sous le rideau du lit. Monteith vola auprès de ce lit où l'enfant qui venait de naître dormait dans les bras de sa mère; il les embrassa toutes deux avec un transport de joie, en remerciant le ciel des couches heureuses de son Ambroisine. L'expression de la tendresse de son époux éteignit dans le cœur de cette tendre mère jusqu'au souvenir de ses souffrances, que la vue de son enfant avait déjà fort affaiblies. Je vous en prie, Saint-Clair, lui dit-elle avec gaîté, modérez votre joie, elle ne durera pas long-tems; vous vouliez sans doute un petit guerrier, et je ne vous ai donné qu'une fille. Quant à moi, je suis si humiliée, ajouta-t-elle en souriant, de n'avoir pas un fils à vous présenter, que je

he veux pas garder ma petite. Emportez-la, je la remets entre vos bras; vous allez je parie en prendre pitié et la soigner vous-même.

Volontiers, dit-il en la pressant contre son cœur; il me semble qu'elle a déjà vos traits; alors elle me sera plus chère que tous les garçons du monde qui ne vous ressembleraient pas.

Ce ne sera pas une recommandation pour moi, dit Ambroisine, moi qui m'étais flattée de doubler mon bonheur, d'avoir un petit Saint-Clair qui vous ressemblerait, et je n'ai qu'une petite Ambroisine. Je n'en veux point, vous dis-je, emmenez-la....

Et moi je la veux, s'écria Randolphe en sortant sa jolie tête brune de dessous le rideau qui le cachait; donnez-la moi, je la garderai, je la soignerai, je l'aimerai tendrement, elle

sera toute à moi..... Donne-la moi, papa, je te prie. Monteith sourit, remit la petite dans les bras de sa mère; et, faisant sortir Randolphe de sa cachette, il le plaça aussi sur le lit d'Ambroisine, pour qu'il pût voir et caresser à son aise sa nouvelle petite sœur. Oh! comme elle est jolie, disait-il en baisant ses petites mains; ne veux-tu pas me la donner?

Puissent tes paroles être prophétiques, cher Randolphe, dit Ambroisine; les vues du ciel ne sont pas à la portée des hommes; mais qui sait si ces deux êtres innocens ne sont pas destinés à rétablir un jour la paix et l'harmonie dans la maison Roskelin.

—Vous êtes un peu romanesque dans vos chimères, lui dit Monteith; votre affection pour Randolphe vous fait oublier de quel sang il sort.

Cher Monteith, répondit-elle, ne

suis-je pas la plus heureuse des femmes avec un époux issu du même sang ? Vous n'avez pas hérité des vices de vos parens, il en sera de même de lui.

Bridget et la bonne vinrent gronder de ce qu'on faisait parler l'accouchée; la bonne emmena Randolphe, qu'il fallut arracher de force; il voulait absolument emporter sa petite sœur, qui était à lui, disait-il, et ses cris retentirent dans toute la forteresse.

On fit venir un prêtre de Kismul, qui baptisa la nouvelle née; le chevalier du Bourg fut son parrain et lui donna le nom de Philippa; mais Saint-Clair désira qu'elle portât le nom chéri d'Ambroisine. Seulement pour la distinguer de la mère, tout le monde s'habitua à la nommer, par abréviation, Zina.

La santé d'Ambroisine se rétablit avec ses charmes; bientôt elle put à son tour soigner Bridget qui devint mère aussi, et fut bien fière de donner un fils à son William. Sa bonne maîtresse lui permit de le garder près d'elle et de le nourrir. Ces deux jeunes mères et leurs enfans ajoutèrent à l'intérêt et au bonheur des habitans de la forteresse. Monteith, toujours plus enchanté, ne pouvait se lasser d'admirer sa charmante épouse lorsqu'elle nourrissait le premier gage de leur amour. Pendant le reste de l'année, tout fut paisible à Barra, et le printems suivant ils reçurent la visite de sir Alexandre Mac-Grégor; il venait être témoin de leur bonheur et les en féliciter. Il supplia Saint-Clair d'en jouir paisiblement, et d'attendre avec patience un changement à son sort; il fondait ses espérances sur le jeune

Roskelin, et s'applaudissait chaque jour davantage de leur avoir donné le conseil de le garder et de l'élever au milieu d'eux, s'en promettant les plus salutaires effets. Après trois mois passés au sein de l'amitié, il les quitta à regret et leur promit de revenir souvent les visiter.

Les deux enfans Randolphe et Zina croissaient chaque jour, suivant leur âge, en beauté, en force et surtout en amitié; le bouillant petit garçon se calmait des heures entières en jouant avec la petite Zina, inventant mille moyens de l'amuser; et Zina, long-tems avant de savoir parler, souriait toujours quand il entrait, lui tendait ses petites mains, et même sur les genoux de sa maman pleurait pour aller vers lui. Il commençait à entrer dans l'âge où une éducation plus suivie devient nécessaire; ce fut

le savant Hamilton qui se chargea de l'instruire, et sous un tel maître les progrès furent rapides. Non-seulement ses traits ressemblaient à ceux de Monteith, mais à plusieurs égards il avait le même caractère ; fier, et téméraire il ne redoutait aucun danger, et souvent même il les recherchait ; généreux et sensible, malgré la violence de son tempérament il cédait à la voix de la raison, et surtout à celle de l'amitié ; un seul mot, un seul regard d'Ambroisine le ramenait à l'instant. Tout devint plus facile encore depuis la naissance de Zina ; n'ayant jamais eu de compagnons de ses jeux, il se passionna pour cet enfant, tellement qu'on obtenait tout de lui en lui promettant pour récompense de s'amuser avec elle en l'amusant ; plus âgé qu'elle de quatre ans, et

très-fort pour son âge, il put bientôt sans aucun risque, la traîner dans son petit chariot, la porter sur son dos, et soutenir ses pas tremblans lorsqu'elle essaya de marcher. Ambroisine qui, malgré les représentations de Saint-Clair, ne pouvait abandonner son projet favori, d'unir un jour ces deux chers enfans, voyait avec délices cette douce intimité s'établir entr'eux; ses plus agréables momens étaient ceux où assise elle-même sur le gazon, Randolphe d'un côté et Zina de l'autre, elle s'associait à leurs jeux enfantins, et les réunissait dans ses bras. Son bonheur maternel ne tarda pas à s'augmenter, Zina n'avait pas accompli sa seconde année qu'Ambroisine lui donna un frère, dont James Ross fut le parrain. Quoiqu'il comblât tous ses vœux, et par son sexe, et par sa ressemblance avec

Saint-Clair, il n'ôta rien de l'affection de ses parens à Randolphe et à Zina, et ne fit que la partager avec eux. Zina reçut d'abord ce petit étranger avec un peu de jalousie, et dit beaucoup qu'elle aimait mieux Randolphe, mais elle s'y accoutuma bientôt, montrant néanmoins toujours une sorte de prédilection pour celui-ci ; l'un était son *cher frère Randolphe*, et l'autre *son petit frère James.*

Depuis la naissance de cet enfant, quatre années se passèrent sans qu'aucun événement vînt troubler la tranquillité dont on jouissait à Barra ; les habitans de la forteresse avaient presque oublié qu'ils y étaient exilés ; ils étaient si heureux qu'il leur paraissait que ce séjour était de leur choix ; l'abondance régnait autour d'eux, et ils la faisaient partager à tous leurs

voisins. Si quelque pauvre insulaire venait à perdre une vâche, une chèvre, un mouton, il n'avait qu'à le faire savoir à la forteresse, et bientôt sa perte était réparée. L'intendant de Kintail faisait régulièrement passer à Ambroisine ses immenses revenus. Ross, Hamilton, et Robert Mac-Grégor touchaient aussi les leurs, que sir Alexandre leur envoyait, et ils contribuaient de leur côté à l'aisance générale. Si Monteith éprouvait quelquefois un sentiment pénible de n'y entrer pour rien, il le cachait avec soin à sa femme et à ses amis, et le plaisir de tout devoir à leur amitié consolait sa délicatesse blessée.

La paix dont ils jouissaient à Barra était due plutôt aux troubles intérieurs qui agitaient le royaume et occupaient les esprits, qu'à la bonne

volonté de la cour ; les mécontentemens entre le roi et la noblesse augmentaient chaque jour, et Jacques craignant d'allumer un incendie qu'il ne pourait plus éteindre, céda enfin aux avis de son conseil, et laissa pour le moment les îles et les exilés jouir de leur sécurité.

CHAPITRE VII.

ENVIRON six semaines après les fêtes de Noël, dans l'année mil quatre cent trente-sept, et sept ans après l'attaque contre les exilés, ils étaient réunis un soir autour de la cheminée, et causaient amicalement, quand le son du cor leur annonça l'arrivée d'un étranger. Dans cette saison froide et pluvieuse, aucune visite n'était attendue à Barra; ils en conclurent que quelque événement extraordinaire, relatif aux affaires du tems, pouvait seul amener quelqu'un dans la saison des orages. Ils allèrent s'informer qui ce pouvait être, et furent surpris agréablement en voyant leur vieux ami sir Alexandre Mac-Grégor; il fut reçu avec l'ami-

tié qu'il méritait. Il s'assit auprès d'un bon feu, et se versant un verre de vin. « A ta prospérité, Saint-Clair, dit-il, ton oppresseur n'est plus sur le trône ; Jacques d'Ecosse est tombé, et n'est plus qu'une froide poussière ».

Tous les exilés furent frappés d'étonnement ! Jacques est mort, dit Monteith, quelle étonnante nouvelle ! Il était dans la force de l'âge et de la santé, et devait encore espérer une longue vie.

Ni la santé, ni la force, dit sir Alexandre, ne peuvent préserver un homme de la trahison et du meurtre. Sir Robert Granham qu'il avait banni, ourdissait secrètement cette trame. Le roi l'avait privé de son héritage, et il l'a privé de la vie.

Malheureux Jacques! dit Monteith avec sensibilité, tu fus mon ennemi,

mais je n'ai pas désiré ta mort, et je ne puis m'empêcher de déplorer ta fin cruelle, et de te plaindre du fond de l'ame. Mais je vous prie, sir Alexandre, donnez-nous quelques détails sur cet affreux événement.

Sir Alexandre leur raconta, que Walter, comte d'Athol, sir Robert Granham et plusieurs autres, avaient conspiré ensemble contre la vie du roi; qu'ils avaient choisi pour l'exécution de leur plan, les fêtes de Noël qu'il devait passer à Perth; qu'ils l'avaient tous assailli dans sa chambre, et qu'après s'être défendu quelque tems avec courage, accablé par le nombre, il avait succombé, ayant reçu dans différentes parties de son corps vingt-huit blessures.

Malheureux homme! dit Ambroisine en essuyant une larme, il n'a que trop expié ses fautes; elles

seront oubliées, on ne se souviendra que de ses vertus, et de ses malheurs.

—Que n'étais-je près de lui pour le défendre, s'écria Monteith; la personne d'un monarque doit être sacrée, et la vengeance céleste poursuivra les auteurs de ce crime. La reine était-elle avec lui? — Oui, elle y était; elle n'aurait pas échappé à la mort sans un des fils de sir Robert qui écarta le bras de l'assassin qui allait la frapper, et s'écria : « Honte sur celui qui la touchera. » Elle a reçu deux blessures en tâchant de défendre le roi. Le frère du comte de March a été tué, et la belle Catherine Douglas, une des dames d'honneur de la reine, a eu le bras cassé.

Tous les habitans de la forteresse exprimèrent l'horreur que leur inspirait cette action. S'il était mort pai-

siblement dans son lit, s'écria du Bourg, je l'avoue, la fin naturelle d'un injuste oppresseur ne m'eût point affligé ; mais la nature se révolte contre une telle barbarie.

— Les meurtriers sont-ils saisis ?

— Ils le sont, et la plus cruelle mort les attend. La reine mère a convoqué tout de suite un parlement, le jeune roi Jacques ayant à peine atteint sa septième année.

— A qui donnera-t-on la régence ? demanda Saint-Clair.

— Au comte Archibald Douglas ; au moins on le croit, car il n'a pas encore le gouvernement des affaires.

Au milieu de toute cette confusion, dit Ambroisine, j'ai un grand motif de reconnaissance envers l'Etre-Suprême, de ce que Monteith et nos amis ont été si long-tems paisibles, et sur-

tout de ce que les tems orageux les ont confinés depuis plusieurs mois à Barra, sans autre occupation que d'amuser nos enfans, et sans voir personne.

— Pourquoi en êtes-vous si contente, chère Ambroisine ?

— Vos ennemis sont méchans ; et, quoiqu'ils n'eussent pu rejeter sur vous un crime commis aussi ouvertement, ils auraient pu vous noircir et vous accuser au moins d'en avoir eu connaissance.

L'observation de lady Ambroisine est juste, dit sir Alexandre. Il vaut mieux, Monteith, que vous soyez oublié dans ce moment ; laissez faire au tems et à la justice de votre cause ; les mauvais jours sont passés, et le bonheur va luire sur vous.

Le bonheur ! s'écria Monteith en

passant un bras autour d'Ambroisine, il n'existe pas un mortel plus heureux que moi. Le voilà mon bonheur. Puisse durer toute ma vie ce que vous appelez mes mauvais jours !

Oui, dit Ambroisine, c'est à Barra que nous avons trouvé le vrai bonheur ; mais il sera partout avec Saint-Clair. Pauvre reine, ajouta-t-elle, c'est elle qui est malheureuse ! Notre exil ne vaut-il pas mieux qu'un trône ensanglanté ? Où trouvera-t-elle de la consolation ? Perdre son époux, le perdre de cette manière. Ah ! dieu, quelle est à plaindre !

Vous oubliez, dit du Bourg en souriant, qu'il existe un chevalier de Lorn ? Que la reine vous sait bon gré sans doute à présent de l'avoir refusé ; elle ne sera pas aussi difficile que vous.

— Il est vrai, j'avais oublié notre

ami Stuart, dit Ambroisine. Mais, comment savez-vous cela?

—En fait d'amour j'ai des yeux de lynx, répondit du Bourg, une espèce d'esprit de devination qui ne m'a jamais manqué. Vous rappelez-vous, lady, comme j'ai d'abord deviné que le joli petit Ambroise épouserait notre ami Saint-Clair; me suis-je trompé? Je crois dans cette occasion avoir donné des preuves de mon habileté?

— Puissiez-vous deviner aussi juste sur la reine et sur le chevalier de Lorn, dit Ambroisine! Puisse le noble Stuart recevoir de l'amour, la récompense de sa générosité, et la reine trouver dans son cœur plus de bonheur que sur le trône. Allons souper, dit-elle en se levant et présentant la main à sir Alexandre. Quoique Jacques fût notre ennemi, sa mort a répandu une profonde impression de

tristesse au milieu de nous, que le plaisir de vous voir peut à peine dissiper.

Sir Alexandre ne resta que peu de jours à la forteresse ; il était curieux d'apprendre comment tout s'arrangeait à la cour pour le nouveau gouvernement. Il leur promit de les revoir bientôt, ou du moins de leur faire passer les nouvelles s'il arrivait quelque chose d'important.

CHAPITRE VIII.

Aucun événement intéressant n'eut lieu à la cour d'Ecosse pendant le reste de l'année; le comte de Douglas mourut, et sir Alexandre Livingstone fut nommé pour lui succéder dans le gouvernement du royaume; William Chricton obtint la place de chancelier, et par conséquent eût la direction des affaires civiles. Cette division de pouvoir eût les plus mauvais effets; le gouverneur et le chancelier étaient en dispute continuelle; l'un défendait à l'instant ce que l'autre avait ordonné, en sorte que pour un tems il n'y eut aucune police ni aucun frein pour le crime; les actions les plus atroces se commettaient impunément, et le royaume entier n'é-

tait plus qu'une scène de confusion et de désordre.

Monteith et ses amis se trouvaient trop heureux d'être séquestrés dans leur île; ils n'éprouvaient pas la moindre envie d'en sortir et de prendre parti dans l'une ou l'autre des factions qui se disputaient le pouvoir; et, comme leur avait conseillé sir Alexandre, ils résolurent de se laisser oublier, au moins jusqu'à ce que la lutte fût décidée. D'après cette résolution, ils s'occupèrent uniquement, loin du bruit et des orages de la cour, de l'éducation de leurs enfans; ce fut l'amusement et l'affaire essentielle de leur société. Randolphe faisait de rapides progrès, non-seulement dans les sciences, mais aussi dans tous les arts d'agrémens et les exercices qui convenaient à sa naissance. Zina, de quatre ans plus

jeune, était sous les soins immédiats de sa mère, à qui elle ressemblait parfaitement et pour la figure, et pour le caractère; aussi était-elle tendrement aimée de son père. James Monteith commençait aussi ses études, il ressemblait à Randolphe, et à son père; Ambroisine nourrissait depuis un an un second fils nommé Saint-Clair, petit favori de tout le monde. Ils passèrent ainsi encore six années douces et tranquilles, pendant lesquelles ils apprirent que la reine avait épousé sir James Stuart, chevalier de Lorn, et que le premier usage du pouvoir qu'il acquit par ce mariage, fut d'obtenir de sir Alexandre Livingstone la levée du décret qui confisquait les propriétés de Monteith au profit des Roskelin; mais le bannissement et l'exil à Barra subsistèrent encore, malgré les instantes prières

de sir James Stuart. Livingstone craignit que dans un tems de sédition et de tumulte, un homme tel que Saint-Clair ne donnât trop de poids au parti pour lequel il se déclarerait.

Saint-Clair parut si content d'avoir retrouvé ses biens, et de pouvoir à son tour être généreux, qu'Ambroisine partagea sa satisfaction; mais ce qui l'enchantait surtout dans ce nouveau décret, c'était que la prolongation de leur exil, leur offrait une raison suffisante pour rester dans leur île à l'abri de tout danger; elle le dit à Saint-Clair.

Ma bien-aimée, lui répondit-il, vous êtes je crois la première femme qui s'est réjouie d'être confinée dans un désert aussi sauvage; vous si bien faite pour briller dans le monde et recevoir tous les hommages; et ce qui doit paraître encore plus merveilleux c'est

la constance de ce sentiment après tant d'années de retraite.

—Est-ce vous qui vous en étonnez, cher Monteith ? n'êtes-vous point fatigué vous-même de votre retraite et de votre Ambroisine ?

— Quel blasphême, Ambroisine ! Ah ! vous le savez, depuis quatorze ans que vous m'avez rendu le plus heureux des hommes par le don de votre main, et que je la reçus comme une faveur du ciel, vous m'avez paru chaque jour plus aimable, plus digne d'être adorée, et le lieu où je vous vois le plus souvent, où je ne vois que vous seule, est pour moi un lieu de délices. Mais plus je sens vos perfections, plus j'éprouve une espèce de remords de vous avoir arrachée à la société, où vous auriez été à la fois un exemple et un objet d'admiration uni-

verselle. Est-il possible que vous n'ayez jamais éprouvé un seul regret?

—Non, assurément, cher Monteith, au contraire je n'ai cessé de bénir le ciel de mon partage. Donnez-moi mon luth; vous ne connaissez pas encore tous mes talens, dit-elle en souriant, je veux vous chanter quelques couplets que j'ai rimés sur ce sujet.

Elle accorda son luth, et avec la plus douce expression de tendresse, elle chanta ces couplets.

J'ai respiré l'air pur de la montagne,
J'ai dédaigné la cour et la grandeur;
Et d'un héros devenant la compagne,
J'ai réuni la gloire et le bonheur.

Sur mes rochers, dans mon île orageuse,
J'ai retrouvé la douce paix du cœur;
Là, seulement, je pouvais être heureuse,
Et de Saint-Clair assurer le bonheur.

C'est de la cour que j'ai craint les orages,
Les faux plaisirs et leur éclat trompeur;
J'ai su les fuir, et libre d'esclavage,
Près de Saint-Clair j'ai trouvé le bonheur.

Hélas ! Ambroisine chantait son bonheur, et touchait aux plus cruelles peines qui puissent déchirer le cœur d'une femme. Depuis que Monteith était rentré dans ses biens, il avait eu souvent envie d'aller les visiter, et s'assurer par lui-même du bonheur de ses vassaux ; mais ses terres étaient situées trop près de la capitale pour qu'il pût entreprendre ce voyage sans danger. Ambroisine l'avait conjuré de renoncer à ce projet, et il avait cédé sans peine à ses inquiétudes ; mais elle ne put pas aussi facilement le détourner d'un voyage de bienfaisance. Un orage affreux avait causé les plus grands dommages dans les îles environnantes, particulièrement dans celle de Benbécula. A présent que Saint-Clair pouvait venir aussi au secours des infortunés, il résolut d'aller voir lui-même comment il

pourrait être utile aux habitans de cette île malheureuse, et, suivi seulement de Ross, il prit congé pour quelques jours de sa famille, et s'embarqua pour aller à Benbécula.

Lorsque les jours destinés à cette course charitable furent écoulés, Ambroisine attendait les deux voyageurs d'heure en heure, et les heures, et les jours, et une semaine entière, et une autre se passèrent encore sans qu'elle les vît arriver, sans qu'elle en eût de nouvelles. La plus vive inquiétude s'empara de son esprit, et fut bientôt partagée par tous les amis restés auprès d'elle. Un vaisseau fut dépêché avec William à Benbécula, avec ordre de toucher à toutes les îles voisines, si on n'apprenait rien de Monteith et de Ross dans celle de Benbécula.

Cette précaution même en prou-

vant à Ambroisine les craintes des amis de Saint-Clair, augmenta les siennes; elles devinrent trop fortes pour qu'il lui fût possible de les cacher. Sans cesse baignée de larmes, le cœur oppressé et presque suffoquée par ses pressentimens et ses larmes, elle ne sortait plus de sa chambre, et n'y recevait que Bridget, Randolphe et ses enfans. Devant eux elle s'abandonnait sans contrainte à ses mortelles angoisses. ¡Hélas ! mes enfans, leur disait-elle, combien vous me coûtez cher, sans vous j'aurais accompagné Monteith; s'il a couru des dangers, je les aurais partagés; s'il y a succombé, je serais morte avec lui. Malheùreuse femme! il faut que je sois condamnée à lui survivre, il le faut pour nos enfans; pour toi, Zina, la bien-aimée de ton père; pour toi, James, sa vivante image; pour toi

pauvre petit innocent Saint - Clair, qui me le retraces plus encore, et qui souris à ma douleur; c'est pour toi surtout que je suis restée à Barra.

Ma mère, dit Randolphe en essuyant les larmes qui coulaient de ses yeux, que vous ai-je fait, pourquoi ne me nommez-vous pas?

— Cher enfant, bon Randolphe, s'écria-t-elle en jetant ses deux bras autour du cou du jeune homme, je t'aime autant que ceux-ci; mais tu n'as pas besoin comme eux des soins de ta pauvre mère; et si malgré moi une mortelle inquiétude me fait rejoindre ton père, c'est toi qui nous remplaceras pour eux.

Randolphe lui rendit ses caresses: « Ne dites pas ces déchirantes paroles, ma mère, ne vous abandonnez pas ainsi à la douleur; mon père reviendra, mon cœur me le dit; quel-

que accident a seulement retardé son retour. Si William ne nous en rapporte aucune nouvelle, vous me permettrez d'aller en chercher. Je ferai, s'il le faut, le tour du monde pour le trouver et vous le ramener. »

— Hélas ! mon enfant, dit-elle avec le regard du désespoir, Saint-Clair n'est plus dans ce monde, c'est dans le sein de la vaste mer qu'il faudrait pouvoir le chercher ; elle l'a sans doute englouti sans retour. Le bâtiment qui me le ramenait aura péri, et avec lui le bonheur d'Ambroisine et de ses malheureux enfans. Nous l'avons perdu pour jamais.

—Oh ma mère ! ne vous abandonnez pas à cette cruelle idée : les pêcheurs qui conduisent ces petits bâtimens, sont si accoutumés à naviguer entre les îles, ils connaissent si bien tous les écueils, qu'il est presque im-

possible qu'aucun accident puisse arriver dans la bonne saison.

Le retour de William confirma en quelque sorte les craintes d'Ambroisine, il n'apportait aucune nouvelle, excepté, qu'après être resté deux jours à Benbécula, Monteith et sir James Ross avaient quitté l'île dans le même vaisseau et avec les deux mêmes matelots pêcheurs qui les avaient conduits ; ils n'étaient débarqués dans aucune des îles, et les insulaires n'avaient vu aucun vaisseau pendant ce tems-là, excepté un vaisseau danois qui avait été à l'ancre pendant quelques jours sur la côte opposée.

Dans une consultation entre Hamilton, Mac-Grégor, du Bourg et leurs compagnons, les opinions varièrent ; cependant ils finirent par en revenir tous à l'idée que Monteith et Ross

avaient péri par quelque accident. Le long intervalle de tranquillité dont Saint-Clair avait joui sans aucune persécution de ses ennemis, ne leur laissait pas supposer qu'ils eussent tramé quelque chose contre lui. Randolphe qui, par sa raison, son courage et sa tendresse pour son père, était au-dessus de son âge, fut admis dans cette conférence et montra une fermeté qui les étonna tous ; il leur répéta ce qu'il avait dit à Ambroisine ; c'est qu'il était convaincu que Monteith n'avait pas péri sur mer. « J'ai souvent, leur dit-il, entendu mon père, et vous-même, parler de ses ennemis ; n'existent-ils donc plus ? Et le décret qui a rendu à mon père la propriété de ses biens en les ôtant aux Roskelin, ne peut-il pas avoir réveillé leur haine et excité leur vengeance ? O dieu ! s'écria-t-il avec

véhémence, peut-être l'ont-ils entraîné dans quelque piége, et lui ont-ils ôté la vie. Si cela est, je suis bien jeune encore, mais j'en fais le serment, je dévouerai ma vie à le venger, et lord Roskelin ne périra que de ma main ».

Tous se regardèrent en frémissant de cette menace contre son véritable père; mais ils tâchèrent de se remettre pour que le jeune homme ne s'aperçût pas de ce qu'il venait de leur faire éprouver.

Bon et brave jeune homme, lui dit Mac-Grégor en lui frappant sur l'épaule, j'approuve ce noble mouvement; malédiction sur les meurtriers de Monteith ! Tu viens de parler comme l'aurait fait ton parrain Randolphe; mais sois tranquille, si ton père a succombé sous les coups de ses ennemis, il ne manquera pas de ven-

geurs, c'est à ses anciens frères d'armes à remplir ce devoir; le tien, Randolphe, est de consoler ton infortunée mère, de prendre soin de ta sœur, et de tes jeunes frères; laisse aux camarades de Saint-Clair le soin de le venger.

— Je le vois bien, dit le jeune homme avec le ton du reproche, vous méprisez ma jeunesse, vous me jugez incapable de cette vengeance dont vous voulez vous charger, et cependant qui de vous y a plus de droits que moi? Ne suis-je donc pas le fils de Monteith, son premier né? Sans doute je chéris Ambroisine comme une mère, elle m'a toujours traité comme son fils; mais je ne le suis pas, et je dois à mon père, ou à sa mémoire, mes premiers soins et ma vie entière.

Les exilés se regardèrent encore.

Jusqu'à ce moment Randolphe n'avait jamais témoigné le moindre doute sur sa naissance.

— Que voulez-vous dire, jeune homme? dit Mac-Grégor.

— Je veux dire que je n'ai pas le bonheur d'être fils de lady Monteith.

— Qui donc est entré dans ces détails avec toi, dit Hamilton?

— Personne. Mais dès mon enfance j'ai entendu dire à ma bonne, que ma mère était morte : paix soit à son ame! Je crains qu'elle ne fût bien différente de lady Ambroisine. Si elle lui avait ressemblé, mon père ne se serait pas consolé sitôt de l'avoir perdue; il la nommerait au moins quelquefois.

— Peu de femmes ressemblent à Ambroisine, dit Hamilton, mais sois assuré qu'il n'y a nulle tâche dans ta naissance; cela doit te suf-

fire, et nous t'en donnons tous notre parole d'honneur.

— Je vous remercie, je suis satisfait; vous avez dissipé un soupçon cruel qui s'est souvent élevé dans ma pensée.

—Et toi tu m'en as donné un, s'écria du Bourg qui avait rêvé profondément pendant ce discours. Quoiqu'il ne soit pas probable que Monteith soit tombé entre les mains de ses ennemis (cependant cela n'est pas impossible), ils peuvent l'avoir privé de la liberté et non pas de la vie. Par le ciel, je saurai ce qui en est; je suis décidé à me rendre en Ecosse.

— Si vous pensez ainsi, dit Mac-Grégor, nous irons tous.

— Non, non, reprit du Bourg, trop de monde éveillerait les soupçons, et ferait manquer le but. Ha-

milton et vous, demeurez ici auprès de lady Ambroisine; vous serez peut-être obligés de rassembler des forces et de me les envoyer pour délivrer nos amis, si j'ai le bonheur de les découvrir. Je ne veux qu'un seul volontaire pour m'accompagner.

Avant que personne pût répondre, Randolphe était à ses pieds: que ce soit moi, disait-il en joignant les mains, si vous m'aimez, laissez-moi aller avec vous; quels droits sont aussi sacrés que les miens?

— Mon bon ami, lui dit du Bourg, cela est impossible.

— Lorsque nous te refusons une demande aussi juste, lui dit Hamilton, tu dois être sûr que nous avons de bonnes raisons.

Vous n'en pouvez avoir aucune, dit tristement Randolphe, que la défiance de ma jeunesse; mais dans ce cas-ci je

me sens aussi fort, aussi courageux qu'aucun de vous.

— Nous n'en doutons pas, dit du Bourg, mais un motif important exige que tu restes à Barra.

— Peut-il y avoir un motif plus fort que le devoir filial, répliqua Randolphe?

— Non, j'en conviens, mais ce même devoir doit te retenir près de ta mère.

Un coup à la porte de la chambre interrompit cette discussion; on l'ouvrit, et lady Monteith parut appuyée sur sa fille. Depuis quelques jours aucun des habitans de la forteresse ne l'avait vue; ils furent tous consternés de l'altération de ses traits; son visage était pâle, ses yeux ternes, ses lèvres décolorées; maigre, abattue, à peine pouvait-elle se soutenir; tout en elle annonçait que malgré ses

efforts pour supporter son malheur; si Saint-Clair n'existait plus, elle ne tarderait pas à le suivre au tombeau.

—Mes amis, dit-elle avec un son de voix brisé par la douleur, nous avons passé ensemble quatorze années de bonheur; il est fini sans retour, la perte de mon cher Monteith a rompu la douce chaîne qui me retenait à Barra. Pardonnez ma faiblesse, je ne puis vivre sans lui dans les lieux où j'ai vécu avec lui; je veux aller à Kintail avec mes enfans, et dévouer les tristes restes de ma vie à les rendre dignes du père qu'ils ont perdu, et que je rejoindrais bientôt si les gages de son amour n'exigeaient pas de moi de supporter la vie. Cependant, comme elle est incertaine, et que mon chagrin peut être plus fort que ma raison, et même que ma tendresse

maternelle, j'ai fait mon testament, et je vous le confie, dit-elle en le posant sur la table. A vous, mes amis Hamilton, du Bourg, Mac-Grégor, et son frère Alexandre, je laisse la tutelle de mes fils. Pour ma Zina, j'en suis bien plus inquiète, aucun de vous n'a de femme à qui je pusse confier ma fille chérie; et cependant telle est ma parfaite confiance en votre honneur, que c'est à vous encore, mes amis, que je remets la fille de Saint-Clair Monteith. Vous aurez sûrement les uns ou les autres quelque parente qui consentirait à recevoir ma pauvre orpheline, si le ciel l'a condamne à l'être; pour elle sur tout je tâcherai de vivre, mais.....

Les sanglots de Zina interrompirent sa mère, et les exilés tâchèrent en vain de cacher leur émotion. Ran-

dolphe serra la fille de Monteith dans ses bras, et mêla ses larmes à celles que sa chère Zina répandait en abondance.

—Mes enfans, leur dit Ambroisine, calmez votre douleur, je n'en mourrai pas plutôt pour avoir exprimé mon vœu; et je vous le répète encore, pour vous je tâcherai de vivre. Ecoute-moi bien, Randolphe, écoute-moi bien, et quand tu répondras à Dieu des actions de ta vie, rappelle-toi ce que je vais te demander.

Randolphe se jeta à ses pieds: « O la plus chérie et la plus respectée des mères, lui dit-il, ordonnez, je vous obéirai. Si le ciel écoute nos prières ardentes, s'il vous conserve à nos vœux vous trouverez toujours en Randolphe, un fils docile à vos volontés. Si dans un meilleur monde vous devenez notre ange tutélaire, votre es-

prit sera le témoin de la fidélité avec laquelle vos ordres seront exécutés, comme si vous en étiez le témoin visible. »

— Je le crois, mon cher Randolphe. Les vicissitudes de la vie sont cruelles, ma fille ainsi que moi peut en être atteinte ; comme sa mère, orpheline, peut-être dans sa première jeunesse, trouvera-t-elle un autre Saint-Clair pour l'aimer, la protéger, et faire son bonheur au moins quelques années. A toi, Randolphe, à toi qui me retraces ces traits adorés, à toi qui chéris ma Zina, plus encore que tes frères, je te la recommande spécialement ; sois l'ami, le guide, le soutien de sa jeunesse ; promets-moi de la défendre, de la protéger, de l'aimer dans tout le cours de ta vie, et puisse le ciel..... puissiez-vous, dis-je, être toujours

unis.... par le lien de l'amitié fraternelle, Zina pencha sa tête sur l'épaule *de son frère*. Toujours, dit-elle en sanglotant. Oui toujours, répéta Randolphe en la pressant contre lui.

James et Saint-Clair, continua Ambroisine, auront aussi besoin de ton amitié; promets-moi que, quoiqu'il arrive, tu seras toujours pour eux un bon frère. Et puissiez-vous, mes chers enfans, vivre dans une parfaite union de sentimens et d'honneur, et marcher ainsi sur les traces de Monteith!

—Mère chérie, dit Randolphe en élevant la main au ciel, puisse le Dieu tout-puissant n'exaucer jamais un seul de mes vœux, si les vôtres ne sont pas remplis! Il m'est aisé de le tenir ce serment, dicté d'avance par la nature et par mon cœur. J'aime tendrement mes jeunes frères, soyez-

en sûre, mais Zina est ma seule sœur; je l'aimais déjà avant leur naissance, et si fortement qu'il restait à peine une place dans ce cœur pour d'autres affections. Et puisse-t-il cesser de battre à l'instant où je pourrai jouir d'un bonheur que ma chère Zina ne partagerait pas! Ambroisine les serra tous deux dans ses bras, un triste sourire ranima un instant son visage abattu; tous ses amis l'entourèrent.

—Chère milady, lui dit du Bourg, combien vous nous affligez tous; laissez l'espoir pénétrer dans votre ame; vous pouvez encore avoir des années de bonheur.

—Ambroisine leva vers le ciel ses yeux humides. Là seulement, dit-elle, là où mon Saint-Clair m'attend; mais plus sur cette terre. Je veux partir pour Kintail par le premier bon vent. Adieu, mes bons amis, pensez à Am-

broisine quand vous penserez à Monteith ; dans votre souvenir au moins nous ne serons jamais séparés. Je vous laisse mon cher Randolphe, qu'il soit votre fils adoptif, comme il fut le mien ; il saura j'espère se rendre digne de votre amitié et de vos soins.

—Dieu ! s'écria le jeune homme, qu'ai-je fait ? pourquoi me bannir de votre présence ? est-ce ma faute si je ne suis pas votre enfant ? je n'ai jamais connu d'autre mère ; Zina ne peut pas vous aimer plus que moi.

—N'ajoute pas à mon émotion, cher Randolphe, lui dit Ambroisine, assez d'angoisses déchirent mon cœur. La nécessité m'oblige à me séparer de toi pour quelque tems ; mais tant que je vivrai, tu trouveras mes bras ouverts pour t'y recevoir, et mon cœur maternel pour t'aimer.

Après quelques autres propos, Zina se retira sur l'ordre de sa mère, et Randolphe la suivit. Ambroisine voulait parler aux exilés du sort de ce jeune homme, et de leurs intentions à son égard. Elle croyait que si Saint-Clair n'existait plus, les motifs de le retenir à Barra ayant cessé, il était de leur devoir de le rendre à sa famille. Tous en convinrent, mais ils demandèrent seulement que la mort de Monteith fût prouvée positivement avant que de prendre aucune résolution sur Randolphe, ou de découvrir à qui que ce fût le secret de sa naissance. Du Bourg pensait que si les ennemis de Monteith l'avaient en leur pouvoir, le jeune Montrose pourrait servir d'échange, ou de moyen de le retrouver ; mais de peur d'entretenir un faux espoir, il se garda bien de parler à Ambroisine

de son projet de voyage en Ecosse.

Deux jours après lady Monteith et ses trois enfans, suivis de William et de Bridget, quittèrent l'île, où ils avaient été si heureux. La séparation fut très-pénible, particulièrement à Randolphe, qui s'efforçait en vain de cacher son émotion et sa douleur. Il les accompagna jusqu'au vaisseau ; et après les avoir quittés, il gravit sur une éminence et les regarda voguer, jusqu'à ce qu'il les eût perdus de vue.

CHAPITRE IX.

Le départ d'Ambroisine et de ses enfans redoubla la douleur de la perte de Monteith pour les habitans de la forteresse ; un poids accablant de tristesse, dont ils n'avaient plus l'habitude, pesait sur leur cœur. Ils ne rompaient le silence que pour parler des malheureux amis qu'ils avaient perdus. Le projet de voyage du chevalier du Bourg remplit la conversation de la soirée ; il détailla son plan, et reçut l'avis de ses camarades. Celui qu'il choisit pour l'accompagner se nommait Frazer, il avait des obligations particulières à Monteith, et lui était dévoué ; d'ailleurs il n'était point connu en Ecosse. Comme du Bourg n'avait pas le même avan-

tage, il chercha à se déguiser; il noircit ses cheveux et ses sourcils, qui étaient blonds, et tous deux prirent l'habit des montagnards écossais. Randolphe vit ces préparatifs en soupirant; mais sans rien dire, convaincu que ses supplications pour partir avec eux étaient inutiles, il les cessa; mais il s'informa avec soin de leurs intentions et de leur marche.

Après le départ du chevalier, Randolphe, dont le caractère était naturellement ouvert, devint très-réservé et très-silencieux; il cherchait à être seul, et quoiqu'il ne se plaignît d'aucun mal, il perdit les belles couleurs de la jeunesse et de la santé. Hamilton et Mac-Grégor virent avec peine le changement de leur élève, mais l'attribuant au tourment de l'incertitude sur le sort de son père, et à l'absence d'Ambroisine et de ses en-

fans, ils lui surent gré de la sensibilité qu'il montrait dans cette occasion, ne contrarièrent point ses nouvelles habitudes, et se flattèrent que le tems lui rendrait sa gaîté naturelle.

Sans doute la perte d'objets si chers causait sa tristesse et déchirait son cœur; mais à ce sujet continuel de peine se joignait encore une inquiétude vague sur sa destinée et sur les motifs qu'on avait de le retenir à Barra : son imagination en était sans cesse occupée, il errait de conjecture en conjecture, sans pouvoir arriver à la vérité. Il y avait un mystère qui le regardait, il en était sûr; quelques mots, quelques regards échappés à ses protecteurs ne lui laissaient pas là-dessus le moindre doute; mais il ne pouvait le pénétrer. Il y avait long-tems qu'il savait

qu'Ambroisine n'était pas sa mère, et il ne l'en aimait pas moins : depuis qu'il était en état de réfléchir, il avait souvent désiré de savoir qui était sa véritable mère ; le silence de tout le monde là-dessus, lui avait donné l'idée qu'il était le fruit illégitime de quelque liaison subalterne, que Saint-Clair avait eu sans doute avant son mariage ; et cette pensée l'avait souvent tourmenté. A présent la parole d'honneur qu'il avait reçue de ses amis que sa naissance était sans tache, l'avait rassuré ; mais s'il en est ainsi, pensait-il, pourquoi ma malheureuse mère n'est-elle jamais nommée ? Pourquoi ne pas parler d'elle à son fils ? Peut-être était-elle d'une basse naissance ; mais si elle était vertueuse, et l'épouse légitime de Monteith, ce nom ne suffit-il pas pour la relever, et ne dois-je pas respecter celle que

Monteith a voulu me donner pour mère, et qu'il a sans doute aimée ? Mon père n'est ni capricieux, ni injuste, ni cruel, et sûrement ma mère a mérité par sa conduite d'être oubliée de lui. Quoiqu'il m'en coûte d'avoir cette opinion de celle à qui je dois la vie, je ne puis justifier autrement l'étonnant silence de mon père sur cet objet. « Un motif important me retient à Barra, disent-ils tous : il faut en effet qu'il soit bien fort ce motif, pour empêcher un fils de remplir ses devoirs. Est-il relatif à ma mère, à ma naissance ? Peut-être que si on eût eu la condescendance de me le révéler, j'y aurais cédé, j'en aurais senti la force ; mais tout ce qui m'empêche de chercher mon père me paraît contre la nature. La vieille cour d'Ecosse et les Roskelin sont ses

ennemis déclarés, je le sais, mais j'ignore la cause de cette inimitié. Hélas! j'ignore tout, jusqu'à moi-même; mais les ennemis de mon père sont les miens; je suis sûr que c'est eux qui ont tort, et que mon père a toujours suivi les sentiers de l'honneur. »

Telles étaient les réflexions que Randolphe tournait et retournait sans cesse dans sa pensée. Enfin exalté par l'imagination et le feu de son âge, ne pouvant plus supporter cet état d'incertitude et d'inaction, il prit la résolution de s'échapper de l'île, et de chercher Monteith jusque dans la demeure de ses ennemis. Il avait souvent entendu raconter les déguisemens de Saint-Clair et de ses compagnons, quand ils avaient eu intérêt à se cacher, il se proposa d'avoir recours au même expédient, et de

parvenir ainsi à savoir quelque chose de son père.

Comme personne ne le surveillait, et qu'on ne se doutait pas de ses projets, il trouva bientôt l'occasion de les exécuter. Un petit bâtiment partait de la côte de Barra pour le port d'Ardnamurchan; il se leva de grand matin, fit son marché avec les matelots pêcheurs qui le conduisaient, monta à bord, et fut bientôt avec eux au lieu de leur destination.

Pendant quelques heures, la fuite de Randolphe fut ignorée, mais quand on l'eut découverte, la confusion fut générale. Les amis consternés se rassemblèrent pour consulter sur ce qu'il y avait à faire; il n'avait emporté que les habits dont il était revêtu, et quoiqu'ils soupçonnassent qu'il avait quelques pièces d'or, ses protecteurs ne le laissant pas man-

quer de moyens de bienfaisance, ce ne pouvait être qu'une très-petite somme qui serait bientôt dépensée, surtout d'après son peu d'expérience. Ils étaient convaincus qu'il avait pris le chemin du château de Roskelin, pour joindre du Bourg, mais ils savaient aussi l'impossibilité de faire ce voyage avec si peu d'argent. D'un autre côté sa fuite détruisait tous les plans qu'ils avaient formés; il pouvait être découvert par sa famille, et au lieu des avantages qu'ils espéraient tirer de cette reconnaissance, elle pouvait leur attirer d'affreuses disgraces. Après une mûre délibération, un des habitans de la forteresse, non exilé, fut envoyé à la poursuite du fugitif, avec l'ordre de passer par Inverneskire, et de consulter là-dessus sir Alexandre Mac-Grégor.

Le vaisseau sur lequel Randolphe était parti, revint d'Ardnamurchan à Barra très-promptement, il apportait une lettre aux exilés ; ils se hâtèrent de l'ouvrir, elle contenait ce qui suit:

« Mes chers et toujours respectés » amis.

» Pardonnez-moi la première ac- » tion de ma vie contraire à vos ordres; » je vous dois sans doute obéissance » et respect, et mon père seul doit » l'emporter sur vous dans mon » cœur : ce cœur a le pressentiment » qu'il vit encore, et je ne puis résis- » ter à la forte impulsion qui me » porte à le chercher. Je sais que » vous vous défiez de ma jeunesse et » de mon inexpérience ; mais sûre- » ment le fils de Monteith, à dix- » sept ans, élevé par des hommas tels » que vous, doit être capable de plus

» de choses qu'un autre jeune homme
» qui n'aurait pas ces avantages. Ne
» craignez rien pour moi, quoique
» jeté dans un nouveau monde, je
» saurai m'en tirer, et je n'éprouve
» aucune crainte. Si mon voyage
» réussit, si je vous ramène mon
» père, avec quel plaisir je revien-
» drai à Barra! Si notre malheur est
» confirmé, si nous avons perdu pour
» jamais celui que je regretterai toute
» ma vie, vers qui retournerai-je, sinon
» vers ceux qui peuvent seuls le rem-
» placer, et dont je me regarde aussi
» comme le fils; alors je tâcherai, par
» ma future obéissance, de vous faire
» oublier que j'ai pu y manquer une
» fois ».

RANDOLPHE MONTEITH.

Sur mon honneur! s'écria Mac-Grégor, je l'en aime et l'en estime davan-

tage. Hélas ! bientôt il nous reviendra, car je n'ai aucun espoir sur le but de son voyage.

— Non-seulement, dit Hamilton, je n'ai pas d'espoir, mais beaucoup de craintes ; si l'on voit son bras, il sera reconnu à l'instant de sa famille.

—Il n'y a pas de chance, répondit Mac-Grégor, pour qu'on voie son bras nu ; et quand on le découvrirait pour l'héritier des Roskelin, qu'en pourrait-il arriver de fâcheux pour lui ? Il serait plus facile à lord Roskelin d'élever dix fils semblables à lui, que d'effacer du cœur de celui-ci les sentimens d'honneur et de vertu qu'il a puisés au milieu de nous, de lui faire oublier qu'il a passé pendant dix-sept ans pour le fils de Monteith, et qu'il se faisait gloire d'être le fils d'un tel père. Donner à lord John un héritier avec de tels

sentimens, serait, n'en doutez pas, la plus forte et la plus noble des vengeances; que Monteith n'en peut-il être témoin ! Mon avis est de laisser les événemens au hasard, et ce brave et bon jeune homme suivre sa destinée. Hamilton y consentit.

Pendant qu'on s'affligeait à Barra de la fuite de Randolphe, du Bourg et Frazer étaient arrivés à Edimbourg. L'esprit de parti était plus animé que jamais à la cour d'Ecosse; une espèce de guerre intestine, favorisée par la minorité du roi, entretenue sourdement par les ennemis du dehors, troublait ce malheureux pays. Du Bourg et Frazer allèrent à Roskelin, et prirent leur asile dans une chaumière voisine du château; de là ils cherchèrent et trouvèrent l'occasion de parler au vieux Ralph, le père de William.

Cet ancien serviteur des Roskelin savait par son fils tout le bonheur dont lui et sa Bridget jouissaient chez les exilés, et l'amitié et la protection particulière que Monteith et sa famille leur témoignait; il avait auprès de lui son petit-fils William, que ses enfans lui avaient envoyé, et qui reconnut d'abord les exilés qui lui firent amitié. Ralph entra dans tous leurs sentimens; du Bourg lui raconta la disparution de Monteith, ses soupçons qu'il était tombé au pouvoir de ses ennemis; il supplia Ralph, par tout ce qu'il y a de plus sacré, de lui dire si aucune parole ou aucune action n'était échappée dans la famille Roskelin, qui pût faire juger que ses soupçons étaient fondés.

Ralph l'écouta avec beaucoup d'émotion; mais il lui déclara qu'il se

croyait sûr, dans ce cas-ci, de l'innocence de ses maîtres. Lord Roskelin, dit-il, est ici avec ses deux enfans, lord John, qui est faible et languissant, et lady Mathilde, belle jeune fille de treize à quatorze ans : sa grand-mère la douairière y est aussi ; elle a profité de l'absence de la comtesse Eléonore, avec qui elle est tout à fait brouillée, pour venir voir ses enfans ; elle voudrait qu'on lui donnât lady Mathilde pour vivre avec elle à sa terre d'Eusdale ; mais sa mère l'a défendu en partant, et Mylord n'est pas fâché de la garder pour distraire son frère qui est presque toujours malade.

— Et où est allée la comtesse, dit le Chevalier ? Il est singulier qu'elle ait quitté son fils malade, et sa fille.

— Elle est allée à son vieux château d'Upperlorn, que lui a laissé

son père — Pour dire la vérité, Monsieur, je comprends bien qu'on quitte ce château-ci quand on peut aller ailleurs. — J'y ai passé toute ma vie, et je suis trop vieux à présent pour le quitter, mais il est devenu un enfer par toutes les disputes qu'on y entend sans cesse.

— Quelles disputes, demanda du Bourg, la politique sans doute; mais je croyais lord Roskelin étranger à tout esprit de parti.

— Sans doute, reprit Ralph, il ne s'en mêle point, il a assez de troubles chez lui sans s'embarrasser de ceux du dehors, et depuis un an ils ont tellement augmentés, qu'il n'y a plus moyen de vivre ici quand la comtesse y est. Le noble Monteith l'a échappé belle, et le comte John est sévèrement puni de la part qu'il a eue dans l'infidélité et la perfidie de la comtesse;

il a trouvé dans cette femme une furie sous l'enveloppe d'un ange.

— Est-elle belle encore, demanda le Chevalier ?

— Aussi belle que le jour de son mariage ; elle a trente-six ans, et elle est encore la plus belle femme d'Ecosse ; mais qu'est-ce que la beauté toute seule, quand on n'y joint aucune vertu. Pour moi j'aimais bien mieux lady Ambroisine, elle était moins belle peut-être, mais bien plus jolie, et si douce, si affable, nous parlant à tous avec tant de bonté ! La comtesse la méprisait pour cela, elle lui disait qu'elle avait le cœur bas. A présent elle ne l'appelle que *la femme de l'exilé*, et voudrait la tuer tant elle la déteste.

— Sa fille lui ressemblera-t-elle ?

— Un peu pour la figure, quoique moins belle, et dieu merci point

du tout pour le caractère. Lady Mathilde est une bonne et douce fille, que nous aimons tous, et qui a bien à souffrir avec sa mère ; mais nous respirons un peu depuis que celle-ci est partie ; puisse-t-elle ne pas revenir de long-tems.

— C'est donc des querelles de famille qui l'ont éloignée ?

— Oui, sans doute ; elle ne sait ce que c'est que les devoirs d'épouse ni de mère. Il y a quelques mois, lorsque lord Monteith rentra dans ses biens, elle se mit en de grandes fureurs, elle reprocha, dit-on, à lord John de l'avoir épousé, et lui dit qu'elle regretterait toute sa vie de n'être pas lady Monteith. C'est à la suite de cette querelle qu'elle partit, laissant ses deux enfans avec leur père : depuis son départ nous sommes au moins tranquilles.

—Et la douairière, reprit du Bourg, ne vous fait-elle pas aussi enrager ? Il me semble que l'une vaut bien l'autre.

— Autrefois, Monsieur, cela eût été bien vrai ; *mais quand le diable fut vieux*, dit le proverbe, *il se fit hermite*. La douairière devient meilleure en vieillissant, elle pleure à présent les pêchés de sa jeunesse, et fait beaucoup d'œuvres de piété ; elle a fondé deux chapelles, l'une à la Sainte-Vierge, l'autre à Sainte-Claire.

Elle fait bien, dit gaîment le Chevalier, de se procurer des amis dans l'autre monde, car elle n'en a guère dans celui-ci ; pas même ses enfans, qui devraient être ses premiers amis.

Ralph secoua la tête.

— Regrette-elle toujours lord

Montrose, qui lui fut enlevé dans son enfance, continua du Bourg ?

— Oui, tous ses regrets se sont réveillés depuis quelques années. Dieu me pardonne si je ne pense pas qu'elle croit à présent que la perte de cet enfant fut une punition de sa dureté pour lord Monteith ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle s'est brouillée avec sa belle-fille, parce qu'elle ne voulut pas se joindre à elle pour demander au feu roi d'envoyer saisir lord Monteith ; j'entendis alors qu'elle lui dit un jour : « Dieu vous enlevera encore le fils qui vous reste, si vous persécutez ainsi Saint-Clair. La comtesse ne fit qu'en rire, mais l'enfant a toujours été languissant depuis : je crains bien que la douairière n'ait eu raison. Il assura ensuite au chevalier qu'il y avait au moins huit mois que le comte n'avait pas quitté Roskelin,

même pour un jour, ajoutant que si un événement aussi intéressant que l'enlèvement de Monteith avait eu lieu, quelque mot, ou quelque action leur aurait échappé et les aurait trahis, et que lui et sa mère avaient l'air fort tranquilles.

Du Bourg convint de la justesse de cette observation, et poussant un profond soupir, il serra la main du vieillard, et prit congé de lui, en lui disant qu'il allait retourner dans son île en passant par Kintail, mais qu'il craignait fort que la veuve de Monteith ne survécut pas long-tems à sa perte. Le bon homme le chargea de ses amitiés pour ses enfans William et Bridget, leur fit dire de se dévouer entièrement à la malheureuse famille de Monteith, s'ils voulaient recevoir un jour sa bénédiction paternelle.

CHAPITRE X.

Lorsque Randolphe quitta Barra, il était décidé à suivre les pas du chevalier du Bourg; il connaissait trop son amitié et sa douceur naturelle pour craindre sa colère. Etant débarqué à Ardnamurchan, il résolut de s'informer de la route qui conduisait à la capitale et de la suivre sans s'arrêter; il savait que Roskelin en était à peu de distance. Il quitta le port dans l'après-dînée, marcha pendant quelques milles, s'arrêta devant une chaumière isolée; il pensa qu'il ferait bien d'y demander un asile pour la nuit; car aussi loin que pouvait porter sa vue, il n'apercevait aucune autre demeure; il frappa

à la porte ; une voix très-rude lui demanda ce qu'il voulait.

C'est un jeune voyageur étranger, répondit Randolphe, qui demande, en payant, à souper et à coucher pour cette nuit.

La porte fut ouverte par un homme entre deux âges, de grande et forte taille, ayant l'apparence très-rude, et de larges épaules couvertes d'un habillement grossier ; il fit entrer Randolphe, l'examina attentivement en silence, puis il lui dit qu'il était le bien-venu. Dans l'âtre de la cheminée brillait un bon feu, sur lequel était suspendue une marmite, d'où s'exhalait une odeur suave qui prouvait qu'elle contenait de quoi satisfaire l'appétit d'un voyageur fatigué. A côté du feu était assise une vieille femme chétivement habillée, et dont la figure maigre, les yeux éraillés, et les

joues ridées à l'excès, firent éprouver à Randolphe la première impression pénible qu'il eût reçu de la vieillesse que jusqu'alors il avait toujours vue avec un sentiment de respect. Elle préparait le souper, et quand Randolphe entra, elle alla chercher un tabouret qu'elle plaça près de la cheminée. La figure de Randolphe était faite pour attirer l'attention de ses hôtes; sa physionomie ouverte et noble, sa taille élevée, élégante, mais parfaitement formée lui donnaient l'apparence d'être de deux ans plus âgé qu'il n'était réellement. Son vêtement taillé avec simplicité, était de l'étoffe la plus fine : ses manières avaient une telle dignité, et son langage quelque chose de si distingué qu'aucun déguisement ne pouvait faire supposer qu'il fût d'une classe inférieure et sans éducation.

Vous voyagez bien jeune, lui dit enfin son hôte; vous ne venez pas de bien loin je suppose.

Randolphe ne répondit rien, et rougit; il n'avait pas encore senti la nécessité du mensonge, et le premier qu'il allait se permettre, lui coûtait à prononcer. Je viens d'Inverness, dit-il enfin, et je vais à Edimbourg.

— C'est un long voyage, jeune homme, vous auriez besoin d'un cheval.

— Non, je suis jeune, je suis fort, et très-accoutumé à marcher sans éprouver de fatigue.

— A la bonne heure, dit l'homme, on arrive toujours avec de la persévérance et de l'argent.

— Je possède la première, j'espère; quant à l'argent j'en suis médiocrement pourvu.

— Pauvre enfant ! dit la vieille femme avec un geste de pitié, comment vos parens vous laissent-ils aller ainsi par le monde; ils ont dû être bien fâchés de se séparer de vous.

Randolphe n'aimait pas trop ces questions, mais craignant d'être soupçonné s'il hésitait à répondre, il dit à cette vieille si compatissante, que le chagrin de sa famille était égal au sien.

Le souper étant placé sur la table arrêta les discours, on s'assit autour; quoique servi de mauvaise grace, Randolphe y fit honneur et le trouva excellent, comme on trouve tout à son âge lorsqu'on a faim.

Le souper fini, Mac-Lellan, c'était le nom de l'hôte, ouvrit une armoire, et en sortit une petite bouteille d'eau-de-vie, qu'il invita Randolphe à boire avec eux. Je vous remercie, répondit-il, je n'aime pas

les liqueurs aussi fortes ; votre bon souper a déjà passé mon attente ; permettez-moi de vous offrir la reconnaissance qui est en mon pouvoir ; en disant cela il sortit de sa poche une petite bourse, et présenta un demi-marc d'or à son hôtesse.

Sainte-Vierge, dit-elle, je n'ai pas de quoi changer une telle pièce.

— Il n'en est pas besoin, dit Randolphe, je vous prie de la garder en entier, et de me donner un lit cette nuit et un déjeuner demain matin.

Rien n'est plus juste, dit Mac-Lellan ; et savez-vous bien votre chemin d'ici à la capitale ?

— Non pas du tout ; vous serez assez bon pour me l'indiquer.

— Je vous accompagnerai pendant quelques milles, pour vous mettre sur la bonne route.

— Je vous remercie, et vous sou-

haite le bon soir ; je serai bien aise de me coucher, si vous voulez me montrer ma chambre.

—Vous avez raison, jeune homme, il faudra se lever matin. Mère, dit-il, en s'adressant à la vieille femme, menez notre hôte dans sa chambre. Elle obéit, prit une lumière, et Randolphe la suivit.

Le lendemain il se leva de bonne heure, et trouva sa vieille hôtesse qui préparait le déjeuner ; elle lui dit que son fils avait quelques affaires au dehors, et qu'il était sorti. Il ne tarda pas à rentrer, et le déjeuner fini, ils partirent ensemble. Mac-Lellan conduisit Randolphe l'espace de trois milles au travers de la montagne, sans route marquée ; enfin lui montrant un sentier tournant, il lui dit : voilà votre chemin, adieu, bon voyage ; et il le quitta.

Randolphe continua de marcher; plus il avançait, plus la route devenait difficile et même effrayante; le sentier en quelques endroits bordait d'affreux précipices, la contrée autour de lui était montagneuse et sauvage, on n'apercevait nulle trace d'habitation; cependant Randolphe n'ayant aucune idée de trahison, n'éprouvait aucune crainte, et se consolait de la fatigue et du danger de cette mauvaise route, en pensant qu'elle était sûrement plus courte. Il avait marché environ deux milles quand du haut d'une des collines, il vit deux hommes s'approcher de lui; ils l'arrêtèrent, et l'un d'eux lui dit : « Jeune maître, nous sommes » deux pauvres diables qui n'avons » pas le sou; donnez-nous quelque ar- » gent pour continuer notre route. »

Quoiqu'ils eussent très-mauvaise

mine, et le ton très-arrogant, Randolphe avait trop peu d'expérience pour s'imaginer que c'étaient des voleurs ; il leur dit avec douceur : « J'ai très-peu d'argent, je suis » voyageur aussi, cependant je » consens à partager avec vous le » peu que j'ai. » En disant cela il sortit sa bourse, y prit une pièce d'or, et la présenta à celui qui lui avait parlé. Il la prit en ricanant ; rien que cela, dit-il ; nous voulons davantage, ceci ne nous suffit pas.

Le ton insolent de cette demande donna à Randolphe quelque soupçon de la vérité ; il se rappela qu'il n'avait point d'armes, et les deux coquins avaient des épées sous le bras, des poignards à la ceinture, et ils paraissaient très-forts et très-robustes. Il ne donna cependant aucun signe de frayeur, et répondit avec fermeté

« Vous demandez trop, je vous ai » donné volontiers ce que j'ai pu ; » vous n'aurez rien de plus. »

C'est ce que nous verrons, dit le coquin en saisissant Randolphe par le bras, et lui mettant son poignard sur la poitrine, donne-nous ta bourse, lui dit-il, et sur l'heure. Nous voyons bien que tu n'es qu'un petit vagabond, qui peut-être a volé ton père, ce sera pour nous ; tu n'as qu'à retourner chez lui, et le voler encore. Donne-nous ce que tu as de bonne grace, sans quoi tu ne feras plus un seul pas, je t'en réponds et mon poignard aussi. Le second voleur tira son épée du fourreau, et menaça Randolphe de le tuer à l'instant s'il ne leur donnait pas sa bourse.

Sans doute un voyageur, plus âgé que lui, l'aurait donnée, sans croire manquer de courage ; mais c'était là

première occasion qui se présentait à lui d'en montrer ; il aurait cru être un lâche en écoutant la prudence et cédant à la force. Rassemblant donc toutes les siennes et toute sa présence d'esprit, du bras qui lui restait libre, il saisit le manche du poignard que l'assassin lui présentait, et il fit ce mouvement avec tant d'adresse qu'il put l'arracher, et lui en porter un coup dans le bras droit, avec lequel il le retenait ; mais au même instant, l'autre voleur lui donna sur la tête un tel coup de son épée, que le malheureux jeune homme tomba sur la terre sans aucun sentiment, et fut bientôt couvert de sang. Pendant que le voleur blessé attachait un mouchoir autour de son bras, l'autre vidait les poches de Randolphe, et suivant toutes les apparences, il allait le déshabiller et l'achever, lorsqu'un

bruit de chevaux se fit entendre ; plusieurs cavaliers s'approchaient ; la crainte d'être découverts fit fuir les voleurs en se contentant de la bourse et laissant leur victime à demi-morte.

Les voyageurs à cheval étaient d'honnêtes marchands qui allaient d'une ville à l'autre pour leur commerce ; s'étant égarés dans les montagnes, ils cherchaient quelqu'un qui pût les remettre dans la bonne route : de loin ils avaient aperçu les deux assassins, ils s'avancèrent et ne trouvèrent plus que le pauvre Randolphe gissant sur la terre ensanglantée.

Quoiqu'ils n'eussent pas été témoins du meurtre, ils en comprirent la cause, et, conduits par l'humanité, ils descendirent de cheval, relevèrent le blessé, s'attendrirent en voyant sa jeunesse et la pâleur de son beau vi-

sagé ; cependant comme ils lui trouvèrent encore de la chaleur et des apparences de vie, ils pansèrent la blessure de sa tête, le posèrent doucement sur un de leurs chevaux, où l'un d'eux le soutenait, et regardèrent de tous côtés s'ils n'apercevaient aucune demeure, où on pût le transporter et trouver quelques secours; mais cette contrée montagneuse était absolument déserte. Ils prirent le parti de descendre la montagne du côté le plus facile, et ils parvinrent enfin dans une étroite vallée, au bout de laquelle s'élevait un vieux château fort, mais pas très-grand ; ils y arrivèrent, et sonnant du cor suspendu à la porte de la cour, ils demandèrent assistance pour un voyageur blessé.

Ceci n'est pas un hôpital, s'écria le portier ; dix milles plus loin vous

trouverez un monastère où les moines n'ont rien à faire qu'à prier Dieu, et soigner les malades.

Ayez pitié d'un malheureux qui va expirer, s'il ne reçoit un prompt secours ! s'écria un des marchands; ouvrez la porte, et vous verrez que notre pauvre blessé ne peut aller plus loin. Nous l'avons trouvé ici près dans la montagne, où sans doute il a rencontré des voleurs, que nous avons vus de loin, et qui se sont sauvés en le laissant dans cet état; ce poignard était près de lui, mais la blessure de sa tête est faite avec une épée. Ses habits annoncent un homme au-dessus du commun.

Prenez-en donc soin vous-même, répliqua le portier; il nous est défendu de recevoir personne ici. Qui êtes-vous? Vous qui amenez ainsi des blessés, conduisez-les chez vous.

La vue de gens à cheval à la grande porte, et ce qu'on disait d'un jeune homme mourant, avait attiré tous les domestiques, qui furent tous unanimes pour refuser d'admettre un étranger ; lorsqu'une jeune demoiselle s'avança et jeta un regard sur le pauvre Randolphe, couché contre la porte et soutenu par l'un de ces charitables étrangers : Attendez un moment, dit-elle, je vais tâcher d'obtenir la permission de le faire entrer; notre maîtresse ne peut pas renvoyer ainsi ce malheureux blessé. Elle se hâta de rentrer au château, et revint promptement avec une dame de la plus belle figure qui s'appuyait sur elle..., c'était la belle Eléonore, comtesse de Roskelin, celle qui avait donné la vie au jeune infortuné, mourant à sa porte, rebuté par ses gens ; ce château était celui d'Up-

perlorn qu'elle avait hérité de son père et qu'elle habitait depuis que dans un accès de colère elle avait quitté sa famille.

Elle s'approcha du jeune blessé, qui commençait à reprendre ses sens, mais ne pouvait parler ; elle le regarda avec une froide curiosité, questionna les marchands avec hauteur, et sans dire un seul mot de sensibilité sur cet événement, elle ordonna qu'on reçût le jeune blessé, mais lui seulement sans ses conducteurs, et qu'on le plaçât dans une des chambres destinées aux domestiques ; elle chargea la jeune et bonne Mary, sa demoiselle de compagnie, d'en avoir soin, puisqu'elle s'était déclarée sa protectrice, et elle se retira avec l'orgueilleuse dignité qu'elle avait en arrivant, et ne se doutant guère que c'était à son fils, à son héritier

qu'elle accordait à peine un asile.

Les marchands satisfaits d'avoir procuré secours et protection au jeune malheureux à qui ils avaient sauvé la vie, le remirent aux gens de la comtesse en le recommandant à leurs soins, et partirent. Randolphe avait repris connaissance depuis quelques momens, il avait entendu avec peine toutes les difficultés qu'on avait faites pour le recevoir; il aurait préféré, au risque de sa vie, de repartir avec ses protecteurs plutôt que d'avoir quelque obligation à des gens aussi inhumains; mais il était trop faible pour exprimer ce vœu et son ressentiment; il avait d'ailleurs entendu la douce voix de la jolie Mary plaider en sa faveur. Elle vint lui offrir son bras pour l'aider à marcher, et bientôt il n'éprouva plus que le désir de pouvoir

lui témoigner sa reconnaissance. Un domestique vint aider à Mary à le soutenir ; ils le conduisirent dans une chambre, et le placèrent sur un lit. Pendant que le valet de chambre coupait ses cheveux collés par son sang et pansait sa blessure, Mary courut chercher un verre de vin, et le lui fit avaler ; cette liqueur ranima les forces du malade ; il put presser contre ses lèvres la main qui lui tendait la coupe, et répondre à sa question, s'il n'avait pas d'autre blessure ? Non, répondit-il d'une voix affaiblie, et en jetant sur elle un regard de reconnaissance, je n'ai besoin que de repos ; ils l'arrangèrent sur sa couche et le laissèrent.

Pendant quelques jours il lui fut impossible de se lever, et il fut soigné par la bonne et sensible Mary, avec toute l'attention de la plus délicate

bonté. Dès qu'il s'en sentit la force, il quitta son lit, avec l'ardent désir d'être assez bien rétabli pour poursuivre sa route, il craignait qu'un plus long retard ne lui fît manquer le chevalier; mais les voleurs lui ayant pris sa bourse, il ne lui restait rien du tout, et il était fort embarrassé de savoir comment il s'y prendrait pour voyager sans argent. En examinant ses habits pour voir s'il n'aurait rien dont il pût à la rigueur se passer et qu'il pût vendre, il fut surpris de trouver sous ses vêtemens le poignard qu'il avait arraché au brigand; il se rappela que les marchands avaient dit que ce poignard s'était trouvé près de lui. Au premier moment il fut charmé d'avoir une arme, mais une seconde pensée la lui fit repousser avec horreur. « Non, se dit-il à lui-même, le fer d'un assassin

ne souillera jamais les mains du fils de Monteith! En le rejetant loin de lui, il le retourna, et fut si frappé de ce qu'il remarqua, qu'il fut saisi d'un tremblement général; il venait de reconnaître ce poignard pour être celui que Monteith portait toujours avec lui, et qu'il avait dans sa ceinture lorsqu'il quitta l'île de Barra. A cette vue une émotion vive suspendit presque toutes ses facultés; il reprit le poignard, l'examina de nouveau, et tomba sur un siége dans l'agonie du désespoir.

Bon dieu! s'écriait-il en pressant le poignard contre ses lèvres, est-il bien vrai? Puis-je en croire mes yeux? Quoi mon tendre père, le noble et vaillant Monteith serait tombé sous la main d'un vil assassin! Je suis trop sûr qu'il n'a abandonné cette arme qu'en cessant de vivre; c'était le legs

de mon parrain, de son ami Randolphe. Dieu tout puissant, tu as permis cet horrible forfait! tu as souffert que l'honneur, la probité, la vaillance succombassent sous les coups d'indignes meurtriers. Oh! pourquoi n'ai-je pu venir plutôt dans ces montagnes, peut-être aurais-je sauvé mon père; on n'a pu le tuer que par trahison, ou sans doute accablés par le nombre, Monteith et Ross ont vendu chèrement leur vie. Malheureux Randolphe! perdre un tel père et un tel ami par des mains aussi exécrables! Pourquoi ne suis-je pas aussi tombé sous leurs coups, moi faible jeune homme? Oh! justice suprême, puisque tu as voulu que je vive, que ce soit pour les venger, donne-m'en les moyens, donne-m'en la force, et que ce même poignard, avec lequel mon père dé-

fendit en vain sa vie, se plonge dans le sein de ses meurtiers ! En parlant ainsi il le tournait le retournait, et mille doux souvenirs de son enfance faisaient couler ses larmes. Plus de cent fois il avait joué avec cette arme ; le nom de *Randolphe Mac-Grégor* était gravé sur la poignée d'argent doré ; c'étaient les premiers mots qu'il avait épelés, il croyait voir son bon parrain lui nommer ces lettres, qu'il répétait après lui. Depuis sa mort, Saint-Clair l'avait toujours porté, et le lui montrait souvent, en lui rappelant l'ami qui le lui avait légué et jurant de ne jamais s'en séparer.

Le chagrin, la confusion de ses pensées le rendirent pour quelque tems incapable de prendre un parti décisif après cette triste découverte. Il résolut enfin de n'en point parler, et au

lieu de chercher à joindre le chevalier du Bourg, de retourner à Barra. Tous les désirs de son cœur auraient été de passer à Kintail, qui renfermait ce qu'il aimait le mieux au monde; mais porter cette affreuse nouvelle à *sa mère*, comme il appelait toujours Ambroisine, ou lui cacher quelque chose, était également au-dessus de ses forces. Non, dit-il, non je n'irai pas à Kintail dans ce moment, je veux qu'elle n'apprenne cet affreux événement et l'horrible fin de mon père, qu'en apprenant que je l'ai vengé. Puissé-je seulement rencontrer encore ses vils meurtriers.

Abîmé dans ses pensées, il ne s'aperçut point de l'entrée de Mary qui venait lui apporter son déjeuner: Sainte-Vierge! s'écria-t-elle, êtes-vous plus mal? Votre pâleur m'effraie;

tenez je vous apporte un bon déjeuner ; prenez quelque chose, cela vous ranimera.

—Je vous remercie, ma chère Mary, répondit Randolphe, je ne puis manger ; c'est mon cœur qui est en souffrance.

— Pauvre jeune homme ! reprit-elle avec compassion, et prenant sa main dans les siennes, votre fièvre est sûrement revenue, vous brûlez ; ce n'est pas seulement votre cœur qui est malade. Milady est bien cruelle de ne pas faire venir quelque habile chirurgien pour vous soigner ; je veux aller la supplier d'en envoyer chercher un.

— Non, je vous prie, bonne Mary ; je vous jure que je suis mieux, mais un souvenir malheureux a subitement frappé mon esprit, et je ne suis

pas le maître de l'impression qu'il me fait éprouver.

Les gens ici croient, dit-elle avec un doux sourire, que vous vous êtes échappé de chez votre père pour courir le monde ; si cela est vrai, dès que vous serez rétabli il faut retourner chez vous, vos parens vous pardonneront tout quand ils vous verront sauvé du grand danger que vous avez couru ; vous le leur raconterez, alors il faudra bien parler de Mary et vous penserez à elle.... Une larme coula sur sa joue ; elle cherchait à la cacher à Randolphe, qui laissait couler les siennes en abondance. Hélas! s'écria-t-il, je n'ai plus de père, et ses sanglots redoublèrent.

Mary ne se défendit plus alors de pleurer avec lui:—Bon jeune homme, lui dit-elle, ne vous affligez pas ainsi, votre chagrin est un surcroît à mes

propres peines. Ni moi non plus je n'ai plus de père, et ma mère est bien loin de moi, j'ai bien aussi mes raisons pour pleurer ; je me désolais de l'avoir quittée pour suivre cette comtesse hautaine et insensible, auprès de laquelle j'ai beaucoup à souffrir ; mais à présent j'en suis bien aise : ils voulaient tous vous renvoyer, et si je n'avais pas été là, vous seriez mort peut-être à ce moment.

— Bonne, excellente fille ! peut-être serais-je plus heureux. Mais vous, pourquoi n'êtes-vous pas heureuse ? une aussi belle femme que votre maîtresse devrait être bonne aussi ; je l'ai aperçue en entrant au château, elle m'a paru d'une beauté extraordinaire.

— Oui, elle est encore la plus belle des femmes, quoiqu'elle ne soit plus dans la fleur de la jeunesse, mais

avec toute sa beauté, et toutes ses richesses, j'aime mieux être la simple Mary Grand, que la comtesse de Roskelin, si j'étais obligée de changer avec elle de caractère et de condition.

Randolphe tressaillit d'étonnement : la comtesse de Roskelin, répéta-t-il ! est-ce que la comtesse de Roskelin est maîtresse de ce château ? est-ce elle que j'ai vue ?

— Elle - même, répliqua Mary ; pourquoi êtes-vous si surpris ?

— Ce qui m'étonne, répondit Randolphe en se remettant, c'est que j'ai entendu parler du comte, et je croyais que sa terre était plus près d'Edimbourg.

— Vous ne vous trompez pas, le comte demeure au château de Roskelin, à quelques milles de la capitale ; mais de violens démêlés de famille en ont fait partir la comtesse ; elle

est venue habiter ce château-ci, qui est à elle en propre.

—Et elle est ici toute seule, reprit Randolphe, sans amis, sans parens; je suppose qu'elle n'y restera pas long-tems.

— Elle ne paraît pas pressée de rejoindre son mari; le monde prétend qu'elle ne l'a jamais aimé, mais que séduite par son titre et ses richesses, elle lui a donné sa main sans son cœur.

—A-t-elle des enfans? demanda Randolphe.

— Elle n'en a plus que deux, lord John et lady Matilde. Son fils aîné que ma mère avait nourri, lord Montrose a été pris et tué par des brigands, quand il était tout petit.

—Pauvre enfant! dit Randolphe, il n'a pas trouvé comme moi un cœur compatissant pour lui sauver la vie,

une bonne amie comme ma chère Mary, dont je n'oublierai jamais les bons offices.

— Ne parlez pas de cela ; vous m'avez touché le cœur tout d'abord ; à présent je ne sais pas ce que je ferai pour vous guérir. Pour l'amour de moi mangez un peu de ce que je vous ai apporté ; il faut que je vous quitte, mais je reviendrai bientôt : elle lui tendit la main, et sortit.

Randolphe n'était pas fâché d'être un peu laissé à lui-même, la découverte qu'il venait de faire fournissait matière à beaucoup de réflexions ; il frémissait à l'idée d'habiter une demeure qui appartenait aux plus implacables ennemis de Monteith, d'être sous le même toit que cette femme dont son père ne parlait jamais qu'avec horreur et mépris. De-

puisqu'il avait reconnu le poignard, il avait perdu toute idée que Monteith fût tombé au pouvoir des Roskelin; mais d'après ce qu'il venait d'apprendre, il fut au contraire très-frappé de ce que cette arme s'était trouvée si près de la demeure de la comtesse, tandis que depuis son court séjour à Benbécula, on ne savait ce qu'il était devenu. Son premier projet avait été de retourner immédiatement aux îles; mais après une mûre délibération, il résolut de profiter de sa situation et de rester encore quelques jours dans ce château pour observer, s'il lui était possible, ce qui s'y passait, et pourquoi la comtesse préférait ce séjour triste et solitaire.

Pendant qu'il se livrait à ses pensées, son amie Mary secondait son dernier projet en usant de toute son influence sur la comtesse pour obte-

nir qu'on le gardât plus long-tems : c'est un si jeune homme si bon et si doux, lui disait-elle, sa figure et toutes ses manières annoncent qu'il a été bien élevé; il a quelque chose de si fier, et pourtant si sensible. Pauvre jeune homme, que deviendra-t-il si vous le renvoyez ; les voleurs lui ont tout pris ; il est encore trop faible pour voyager à pied, et il n'a aucun moyen de se rendre à Edimbourg. Si vous vouliez le voir et lui parler, madame, je suis sûre que sa présence vous intéresserait plus que tout ce que je puis vous dire en sa faveur.

— Que veux-tu que je fasse de lui ? dit la dédaigneuse comtesse, j'ai assez de domestiques, et je n'en veux pas prendre un de plus parce qu'il te plaît.... Est-il prêt à partir ?

— Mon dieu non, milady ; aujour-

d'hui il est malade, et semble plutôt prêt à partir pour l'autre monde.

— D'où vient-il? il vous l'a conté sans doute.

— D'Inverness. C'est un orphelin, milady; un si bon cœur de fils! ce matin il pleurait son père comme s'il était mort hier.

— Que va-t-il faire à Edimbourg?

— Il ne me l'a pas dit; mais je suppose qu'il y va chercher une place, et il ne sera pas long-tems, je crois, sans en trouver, avec ces manières et cet air si nobles.

— Il me paraît qu'il en a trouvé une fort grande dans votre cœur, et que sa beauté lui sert de passeport auprès de vous.

— Est-ce la beauté seulement qui gagne les cœurs? demanda Mary.

La comtesse rougit, et fixa Mary pour découvrir si ce mot était dit avec intention; Mary baissait les yeux avec modestie, et sa maîtresse ne put rien y lire. Elle avait demandé cette jeune fille à sa mère, fermière du village de Roskelin, parce que son extrême simplicité ne lui donnait aucune crainte d'être pénétrée par elle. Le caractère distinctif de la physionomie de Mary, était une parfaite innocence, et beaucoup de douceur; mais elle avait réellement plus de finesse et de pénétration qu'on ne pouvait s'en douter; elle devait beaucoup à la nature, et rien du tout à l'éducation; n'ayant jamais quitté sa mère que pour suivre la comtesse à Upperlorn, à chaque minute elle se repentait d'y avoir consenti. Il est sûr qu'avec sa charmante figure et son excellent cœur,

elle méritait une meilleure maîtresse que la comtesse de Roskelin, et dans le mot qui venait de lui échapper, il est très-possible qu'elle eût pensé que l'orgueilleuse et belle comtesse était la preuve du contraire.

— Vous devenez un peu trop familière, Mary, lui dit-elle avec aigreur, je ne suis pas faite pour écouter vos confidences et consulter votre goût. Ne me parlez plus de ce jeune homme, lorsqu'il pourra sortir de sa chambre, je le verrai.

— Vous permettez donc qu'il reste ?

— Jusqu'à ce qu'il soit en état de partir ; et qu'il ne parte pas sans que je lui aie parlé.

Le cœur de Mary battit de joie ; elle ne doutait pas que la vue de Randolphe n'eût le même effet sur la comtesse que sur elle ; il lui pa-

raissait impossible de le voir sans s'attacher à lui. Elle quitta donc sa maîtresse, sûre que son jeune protégé obtiendrait bientôt une protection dont elle pensait qu'il avait grand besoin.

CHAPITRE XI.

MARY se hâta de retourner auprès de Randolphe pour lui apprendre la permission qu'elle avait obtenue ; mais loin de paraître sentir cette faveur, il resta plongé dans la tristesse et dans une sombre rêverie; plus il réfléchissait, plus il était convaincu de la mort de Monteith; et ses réponses vagues qui n'allaient point à ce que Mary lui disait, montraient qu'il n'y faisait nulle attention.

Elle vit le déjeuner qu'elle avait apporté encore tout entier sur la table ; à force de le presser, elle obtint de lui de boire un peu de vin, et de manger quelque chose. Un peu ranimé par ce léger repas, ils causèrent ensemble avec une

douce confiance, jusqu'à ce que le service de Mary l'appela près de sa maîtresse. L'esprit de Randolphe avait été si fort occupé de tristes réflexions, qu'il ne savait comment ce jour s'était passé; la nuit vint, et il était encore assis à la même place près de la table où il avait posé le poignard. Abîmé dans ses pensées, il se jeta tout habillé sur son lit; ne pouvant y trouver de sommeil il se releva, se promena dans sa chambre, faiblement éclairée par la lune cachée sous des nuages: elle s'obscurcit davantage encore, bientôt la pluie tomba par torrens; il s'approcha de la fenêtre, tout était sombre et silencieux autour de lui, il n'entendait que le bruit de l'eau sur le pavé, et tous les habitans du château, plus heureux que lui, étaient sans doute plongés dans le sommeil.

Sa petite chambre donnait sur une cour extérieure; il resta machinalement près de la croisée, écoutant si l'orage augmentait, lorsqu'il aperçut un rayon de lumière sur le mur opposé, et un instant après trois hommes traversèrent cette cour en silence; l'un d'eux portait un flambeau dont la flamme éclairait le visage de ses compagnons, au point de pouvoir distinguer leurs traits, et à sa grande surprise Randolphe reconnut dans l'un d'eux son hôte de la chaumière, le rude Mac-Lellan.

Leur air mystérieux et le silence qu'ils observaient élevèrent quelques pensées peu favorables dans l'esprit de Randolphe, il les suivit des yeux et les vit passer au travers d'une voûte dans le côté opposé à ses fenêtres; bientôt l'éclat du flambeau disparut tout à fait, et il se retrouva

dans les ténèbres. Pendant le reste de la nuit il ne vit plus rien, et attendit avec impatience le matin et la visite de Mary, qui ce jour-là ne vint qu'à midi : l'effet de cette mauvaise nuit, la pâleur, l'abattement de Randolphe ne purent échapper à l'intérêt avec lequel elle l'observait; elle s'en inquiéta, et lui dit que la comtesse l'avait retenue auprès d'elle jusqu'à ce moment, et qu'il lui avait été impossible de le voir plutôt.

Randolphe répondit à ses questions sur sa santé, et fort adroitement amena le discours sur sa rencontre avec les voleurs et sur la nuit qu'il avait passée dans la chaumière de Mac-Lellan.

— Vous avez passé une nuit chez Mac-Lellan, répéta-t-elle avec une surprise visible ! Etes-vous sûr

d'avoir été chez lui la veille de votre rencontre avec les assassins ?

Très-sûr; sa mère l'appela plusieurs fois par ce nom. Il est fort, robuste, grand, les épaules larges; la physionomie dure, des cheveux rouges; le connaissez-vous ?

Mary regarda autour d'elle avec précaution, et s'approchant de Randolphe; je ne sais pas pourquoi, dit-elle, je ne puis m'empêcher de vous regarder comme un frère; je suis sûre que vous ne trahirez jamais la confiance que je veux avoir en vous.

— Jamais, chère Mary, plutôt mourir que de vous trahir. Que voulez-vous me dire ?

— Que si je suis encore assez heureuse pour me retrouver près de ma mère dans notre humble demeure à Roskelin, on m'offrirait tous les tré-

sors de l'Ecosse que je ne serais pas tentée de retourner avec la comtesse; c'est une méchante femme je vous assure, et Mac-Lellan est connu pour un scélérat; tous les gens de la maison l'assurent; et cependant vous serez bien surpris quand je vous dirai qu'il est souvent admis au château, et qu'il a de longues conférences avec la comtesse.

— Mais est-il sûr que c'est un malhonnête homme, dit Randolphe; sur quoi ces gens le jugent-ils tel?

— Je ne sais ... reprit-elle en hésitant, mais je ne serais pas surprise s'il était d'accord avec les voleurs qui vous ont blessé.

L'observation de Mary frappa Randolphe, il se rappela plusieurs circonstances qui justifiaient ses soupçons, les questions répétées qu'on lui avait faites, quelques regards qu'il avait

surpris entre Mac-Lellan et sa mère quand il leur donna une pièce d'or, et par dessus tout son offre de l'accompagner, et le soin qu'il prit de le conduire par le chemin désert de la montagne : le domestique qui l'avait pansé lui avait dit que c'était un long détour presque impraticable. Sans doute Mac-Lellan avait des ménagemens à garder, et ne voulait pas voler et tuer lui-même les passagers; mais il les livrait à ses agens secrets, et partageait avec eux le fruit de leurs crimes. Sans aucun doute, c'était dans ses mains perfides que Monteith était tombé; Mac-Lellan était vraisemblablement l'assassin de son père. Cette pensée agit sur son imagination avec tant de force qu'il crut voir Saint-Clair succombant sous les coups de ses assassins, et qu'il fondit en larmes. Celles de Mary étaient toujours prêtes

à se mêler aux siennes; après avoir pleuré avec lui elle chercha à le consoler. Eh bien, lui dit-elle, supposé que Mac-Lellan fût d'accord avec ces bandits, et je l'en crois bien capable, il n'a pas réussi dans ses vilains projets, vous êtes ici à l'abri de tout danger; je resterai plutôt à votre porte toute la nuit, que de laisser Mac-Lellan pénétrer près de vous, et le jour vous n'avez rien à craindre, Mary veillera sur vous, et vous sauvera de tout mal.

— Chère Mary, lui dit-il, hélas! je ne pense pas à moi, un objet bien plus cher, bien plus précieux occupe toutes mes pensées. Vous avez dit, ma chère Mary, que vous vouliez me regarder comme un frère, et moi je vais me confier à vous comme à une sœur; j'en ai une que je chéris par dessus tout, mais vous aurez la

seconde place dans mon cœur. Alors il lui raconta que quelques semaines auparavant il avait perdu son père d'une manière si cruelle et si obscure à la fois, qu'il avait résolu de le chercher partout, et que c'était le but de son voyage; mais que dans le poignard de l'assassin qui l'avait blessé, il avait reconnu l'arme que ce père chéri portait sur lui et n'abandonnait jamais. C'est une preuve trop certaine, ajouta-t-il, que les mêmes assassins lui ont ôté la vie. Il ne lui dit ni son nom, ni d'où il venait, et conclut en la conjurant de lui dire ce qu'elle savait de Mac-Lellan qui put justifier, ou détruire ses soupçons.

— Promettez-moi donc, dit-elle, que vous ne découvrirez jamais ce que je vais vous confier, ou du moins qu'on ne saura pas de qui vous le tenez.

— Jamais, je le jure sur ma vie,

sur mon honneur ; ainsi, chère Mary, parlez sans crainte.

Ce que j'ai à vous raconter, dit-elle alors, ne peut vous intéresser personnellement, mais cela servira à vous faire comprendre pourquoi j'ai si mauvaise opinion de Mac-Lellan. Il y a environ six semaines qu'ayant manqué sans le vouloir à quelque bagatelle de mon service, la comtesse s'emporta contre moi au point de me maltraiter. J'ai toujours été l'enfant gâté de ma mère ; jamais elle ne m'a ni grondée, ni battue, et l'être par cette méchante comtesse !..... Je n'eus d'autre ressource que mes larmes, et je pleurai un jour entier ; le soir même au lieu d'aller me coucher, je restai sur une chaise à côté de la croisée, pensant à Roskelin, à ma mère, à la comtesse. Ma petite chambre n'est pas éloignée de la grande porte, et

souvent j'entendais le soir avant de m'endormir le vieux Sandy, le portier, causer avec quelques-uns des gens, et souvent tout seul, comme c'est son usage. Ce soir-là, environ une heure après minuit, j'entendis un grand bruit à la porte du château, on sonna du cor avec violence; le vieux portier se leva en jurant contre ceux qui arrivaient à ces heures; il ouvrit les verroux, et un homme entra. A la clarté du flambeau que Sandy tenait, je le reconnus pour Mac-Lellan, qui avait déjà eu plusieurs conférences avec la comtesse. Malgré l'heure avancée de la nuit, i insista pour lui parler à l'instant même. Le vieux portier vint frapper à ma porte, pour que j'allasse annoncer Mac-Lellan à ma maîtresse; je jetai un schall sur mes épaules, et je fus en tremblant éveiller lady

Roskelin. Elle se leva tout de suite, me donna à peine le tems de l'habiller, et se hâta de venir dans la salle où Mac-Lellan l'attendait; je la précédais avec une lumière, elle m'ordonna de la poser sur la table et de me retirer. J'obéis; mais elle était si impatiente d'entrer en matière, qu'avant que j'eusse fermé la porte, elle demanda: « Eh bien, Mac-Lellan, est-ce fait? Il répondit: Oui, Milady, vos ordres sont exécutés..... » et je n'entendis rien de plus.

— Hélas! hélas! s'écria Randolphe dans le dernier désespoir, c'était du meurtre de mon père dont on parlait ainsi.

— Non, non, répliqua Mary, pensant que le chagrin troublait ses sens; qu'est-ce que vous voulez que la comtesse eût à démêler avec votre père? Vous ne savez ce que vous

dites; remettez-vous, ou je ne dirai plus rien. Tâchez d'oublier un instant votre père.

Quoique Randolphe fût dans une inquiétude mortelle, il prit sur lui de le cacher, et pria Mary de continuer.

Je confesse, reprit-elle, que ma curiosité était complétement éveillée; je montai doucement par un escalier intérieur dans une galerie haute qui entoure la grande salle; je pouvais de là voir ce qui s'y passait; mais non pas entendre. La comtesse présenta une bourse à Mac-Lellan, et bientôt après ouvrant un coffre-fort qui était dans un recoin, elle en sortit plusieurs grosses clefs liées ensemble qu'elle mit aussi entre ses mains; elle lui fit un geste de commandement et de promptitude, et il la quitta. Quelque tems après son départ elle resta abîmée dans ses pen-

sées, puis elle se leva, et se promena dans la salle avec une extrême agitation; elle parlait seule, et paraissait pendant certains momens en fureur, et cependant elle versait abondamment des larmes, et semblait prête à se trouver mal. Craignant qu'elle ne me demandât subitement, je descendis pour attendre ses ordres, mais j'aurais pu m'épargner cette crainte; elle ne songea pas à moi, et ne se retira pas de la nuit.

Le poids du sang versé torturait son ame, dit Randolphe, c'est le remords qui l'agitait.

Bon dieu! vous m'effrayez, dit Mary; non, non, vous vous trompez, il n'y a point eu de sang de versé, bien sûrement. Ma curiosité me fit passer la nuit suivante à ma fenêtre; à la même heure Mac-Lellan revint

avec cinq hommes armés, qui en gardaient un sixième, grand, et d'une noble tournure; je n'ai pas pu discerner ses traits..... elle s'arrêta.

Randolphe pouvait à peine retenir son impatience; il prit sa main et la supplia de continuer.

— Il me reste peu de chose à dire. Tous les domestiques avaient reçu l'ordre de se retirer de bonne heure, mais peut-être n'étais-je pas la seule que la curiosité tint éveillée; le jour suivant un air de mystère régnait parmi tous les gens de la maison.

Nuit horrible! s'écria Randolphe en se levant et frappant son front. Les barbares! ils auront versé le sang de ce malheureux, d'après les ordres de ce monstre, sous la figure d'une femme.

— Mais non, vous dis-je; ils firent traverser cette cour au prisonnier, et le firent entrer sous cette voûte qui mène à la grande tour; et sûrement c'était les clefs de cette tour que Mac-Lellan avait reçues de la comtesse.

O Dieu ! serait-il possible qu'il vécût encore, s'écria Randolphe en serrant Mary entre ses bras dans le transport de sa joie.

Elle recula, et le regarda avec surprise : Je crois qu'il vit, lui dit-elle, car il y a une garde établie dans la tour, et ce serait bien inutile de garder un mort. Mais d'où vient que ce récit vous agite si vivement? cet étranger ne peut vous intéresser.

— Non, non, sans doute, dit Randolphe en reprenant sa prudence, c'est simple humanité; j'ai été si près

de la mort que j'ai pitié des malheureux qui y touchent. Mais êtes-vous sûre qu'il soit encore là ?

— Je n'en doute point ; personne n'y est admis que Mac-Lellan et ses suppôts, mais ils y sont toujours, et pourquoi donc, si ce n'est pour garder leur prisonnier ? Le vieux sommelier David dit que ce Mac-Lellan est le chef d'une troupe de bandits, reste des rebelles qui ont assassiné le feu roi, et qu'il est capable de tout ; le prisonnier n'est pas mort encore, mais on peut le massacrer d'un moment à l'autre. Dieu soit béni que vous ne soyez pas entre les mains de Mac-Lellan.

En ce moment ils entendirent répéter plusieurs fois le nom de Mary ; sa maîtresse la demandait ; Randolphe n'eut que le temps de la supplier

d'être discrète sur ce qu'ils s'étaient confié l'un à l'autre.

Combien après son départ le cœur de Randolphe se trouva soulagé; il lui semblait qu'on lui avait ôté un poids énorme, l'espérance venait d'y rentrer; il était possible que son père vécût encore, qu'il fût le prisonnier que Mary avait entrevu; cela était même probable. Cependant plusieurs circonstances lui semblaient contraires à cette idée; comment ces bandits auraient-ils pu le saisir en pleine mer? Qu'était devenu sir James Ross? Pourquoi toute la famille Roskelin étant ennemie de Saint-Clair serait-il prisonnier seulement de la comtesse? Quoiqu'il ne pût résoudre aucune de ses difficultés et qu'elles diminuassent un peu ses espérances, une grande partie de son

malheur était allégé, et pour la première fois depuis qu'il était dans ce château, il mangea avec appétit les mets que la bonne Mary lui avait apportés.

CHAPITRE XII.

PENDANT ce tems-là, son amie Mary était en but aux invectives et aux mauvais traitemens de son altière maîtresse ; elle l'avait appelée trois fois, on l'avait enfin trouvée dans la chambre du jeune blessé ; c'était plus qu'il n'en fallait pour exciter les reproches et la colère d'une femme dont l'humeur aigrie ne cherchait qu'un prétexte pour s'exhaler en injures et en mauvais traitemens. Mary ne se défendit que par ses larmes. La comtesse fatiguée, cessa enfin de gronder, lui commanda de rester auprès d'elle, et chargea un des laquais de lui amener le jeune étranger. Randolphe frémit en entendant cet ordre ; mais il fal-

lait obéir, et il suivit le domestique; sa tête était encore enveloppée et son visage extrêmement pâle, et par la perte du sang et par les commotions qu'il avait éprouvées; malgré cela sa bonne mine et la noblesse de ses traits étaient encore remarquables; et la comtesse, après l'avoir examiné d'un œil scrutateur, se trouva mieux disposée en sa faveur qu'elle ne s'y attendait elle-même.

Randolphe éprouvait de son côté à peu près la même chose; il était entré dans la salle avec la haine la plus décidée pour cette femme, et le plus profond désir de vengeance; mais soit sa beauté qui était éblouissante, soit la secrète impulsion de la nature, en la voyant il sentit son ressentiment s'affaiblir, et plus il la regardait, plus il pensait qu'il était

impossible qu'elle fût aussi coupable qu'il l'avait imaginé.

Jeune homme, lui dit-elle avec le ton d'un doux reproche, quand je vous ai admis dans ma demeure par compassion et par humanité, je ne m'attendais pas que vous prendriez tous les momens de la personne qui me sert, et que vous la détourneriez de ses devoirs.

Randolphe rougit, mais se remettant bientôt il répondit avec dignité : si je vous ai offensée, Milady, en abusant des momens que Mary vous devait, et qu'elle eût sans doute mieux employés à votre service, je vous en demande pardon. Souffrant de ma blessure, il m'était doux de trouver un cœur bon et compatissant ; je sens que j'ai eu tort de la retenir pour écouter mes plaintes, et je suis seul à blâmer.

— Il suffit. Quel âge avez-vous ?

— A peu près dix-sept ans.

— Impossible, dit-elle en le mesurant des yeux, vous en avez vingt au moins.

— Je voudrais, Milady, que mes connaissances et mon expérience fussent au-dessus de mon âge, et de ma taille.

— Quel est votre nom ? de quelle famille êtes-vous ?

Randolphe avait prévu que cette question lui serait faite, et préparé d'avance sa réponse. Cependant il était si peu habitué à la fausseté qu'il rougit en disant, mon nom est Randolphe, et ma famille une branche cadette de celle des Mac-Grégor.

— Pourquoi avez-vous quitté le toit paternel ?

— Pour chercher à me placer ; la perte que j'ai faite de mon père rendait mon éloignement nécessaire.

— Si on vous donnait une place telle que vous la cherchez, seriez-vous reconnaissant et fidèle ?

— Oui, Milady, pourvu que j'aimasse ceux chez qui je serais placé.

La comtesse sourit avec bonté, et cette expression si rare sur son beau visage l'embellit encore. Eh bien, lui dit-elle, croyez-vous que vous pourriez m'aimer?

Sans comprendre pourquoi, le cœur de Randolphe était attiré vers elle : Ah, Milady, répondit-il avec vivacité, si, comme on n'en saurait douter, vos traits sont l'image de votre ame, qui pourrait ne pas vous adorer?

La vanité était la passion dominante de la comtesse ; elle fut flattée de l'admiration qu'elle inspirait à ce jeune homme ; il lui importait si fort dans ce moment de sa vie d'être sûre de l'effet de ses charmes, qu'elle sut gré à celui qui lui en donnait la

preuve. Eh bien donc, dit-elle avec affection, tâchez, Randolphe, de vous guérir bientôt, et vous ferez partie de ma suite; vous l'acceptez sans doute?

Randolphe s'inclina, et remercia la comtesse.

Mary éprouva la joie la plus vive, d'avoir procuré à son jeune ami la protection de la comtesse, et de ce qu'il restait au château; il ne fallait pas moins que la crainte d'être grondée pour l'empêcher de l'exprimer; mais ses yeux attachés sur Randolphe parlaient un langage bien éloquent, s'il avait voulu les regarder et l'entendre. Les siens étaient baissés, il rougissait intérieurement et de l'offre qui lui était faite, et d'être obligé de feindre de l'accepter; mais c'était un moyen de rester dans ce château, de découvrir si réellement Monteith était le pri-

sonnier de la tour, de le sauver, peut-être, et tout ce qu'il faisait dans ce but s'ennoblissait à ses yeux. La comtesse lui commanda de se retirer; il rentra dans sa chambre, et continua de réfléchir à tout ce qui lui était arrivé depuis qu'il avait quitté Barra. Quand il était confiné dans cette île sauvage, combien n'avait-il pas ardemment désiré d'en sortir et de voir le monde! Et combien d'amertumes il y avait déjà rencontré! Trahi par le premier homme à qui il demande l'hospitalité; volé, et presque assassiné par les premiers êtres qu'il rencontre sur la grande route; renvoyé durement du premier asile où il demande du secours; admis par la protection d'une jeune fille exposée pour lui aux reproches de sa maîtresse; obligé de recourir au mensonge et de cacher un nom

qui faisait sa gloire ; et pour comble de peine, forcé de paraître attaché à une femme ennemie déclarée de son père, qui peut-être était la cause de sa mort, ou du moins de ses plus cruelles peines, et qui rendait si malheureuse la noble Ambroisine et sa chère Zina ! Heureux dans son malheur d'ignorer encore qu'il doit le jour à cette femme odieuse, qu'il se reprochait d'avoir vue avec des yeux trop favorables ! Est-ce le fils de Monteith, est-ce l'élève des nobles exilés, est-ce enfin le jeune homme habitué à confondre ensemble et la vertu et la beauté dans les nobles traits d'Ambroisine, dans la touchante physionomie de Zina, qui a pu se laisser entraîner par la beauté sans la vertu ? Celle de lady Roskelin est éblouissante, mais ce n'est qu'un masque trompeur ; combien je me trouve

plus heureux, disait-il, d'être le fils de l'infortuné Monteith et d'une mère inconnue, plutôt que d'être celui des Roskelin.

Une pensée agita l'esprit de Randolphe, c'était de s'échapper à l'instant même, de se hâter d'aller à Barra, et d'en ramener des forces suffisantes pour délivrer Monteith; mais il était encore incertain que ce fût lui; et puis, disait-il en lui-même, si c'est lui, on peut pendant mon absence l'emmener dans quelque lieu où je ne pourrai le découvrir; peut-être aussi le tuer. ... Hélas! si je ne puis réussir seul à le sauver ici, du moins je pourrai mourir avec lui.

Il résolut donc de rester, et de veiller avec un soin extrême à tout ce qui se passerait du côté de la tour. Dans la nuit toujours à la même heure, il vit des hommes traverser

la cour et passer sous la voûte ; il supposa qu'ils allaient relever la garde du prisonnier. Pour en être plus certain, la troisième nuit il prit son poignard, sortit doucement de sa chambre, et les suivit sous la voûte au travers de plusieurs détours, se cachant de tems en tems derrière un des piliers qui la soutenaient. A la fin ses conjectures furent confirmées, trois hommes entrèrent dans la tour ; peu après le même nombre en sortit avec un flambeau, à la lumière duquel il reconnut encore Mac-Lellan.

Randolphe était par caractère très-prompt et très-passionné ; et son éducation chevaleresque chez les exilés de Barra, d'accord avec ses dispositions, l'avaient persuadé que l'honneur et la valeur étaient ce qui pouvait distinguer un homme et devaient être comptés parmi ses

premières obligations ; d'après cette opinion il souffrait doublement dans sa situation actuelle, d'être obligé de se cacher, de ne pas oser se montrer ouvertement comme le fils et le défenseur de Monteith. Il fut sur le point d'attaquer ces trois hommes et de les forcer de lui rendre leur prisonnier ; il lui semblait que le poignard de son parrain et de son père, devait être une arme enchantée, comme celle des anciens paladins, et qu'il viendrait facilement à bout de cette entreprise. Mais la réflexion que s'il succombait, son père en serait la victime, arrêta son bouillant courage, et il laissa passer la garde. Lorsqu'il n'entendit plus leurs pas sous la voûte, il avança, et fit le tour de la prison, regardant à toutes les ouvertures ; il ne vit nulle part de la lumière, excepté dans le bas,

et il conjectura que c'était le lieu où la garde était placée. Pour s'en assurer il grimpa avec assez de peine jusqu'à la petite fenêtre où il avait vu de la lumière, et aperçut en effet devant un grand feu, les trois hommes qu'il avait vu entrer : leurs épées étaient nues sur la table, et à côté, un grand vase plein de vin ; ils buvaient en se chauffant, et tournaient le dos à la fenêtre ; mais de peur d'être aperçu, il redescendit promptement. Lorsqu'il fut à terre, il s'éloigna quelques pas en fixant ses yeux sur la chambre au-dessus des gardes, présumant que c'était-là où devait être le prisonnier ; il hasarda de siffler assez fort, mais il ne vit rien qu'une des sentinelles qui s'approcha de la fenêtre : craignant alors d'exciter une alarme qui ne serait d'aucune utilité, il regagna sa chambre, et dormit pendant quelques heures.

Le jour suivant il en sortit de bonne heure, et d'après son nouvel office, il se mêla parmi les gens, espérant apprendre quelque chose de relatif au prisonnier; il n'en fut pas question du tout; mais en traversant une galerie qui conduisait à l'appartement de la comtesse, il rencontra en face de lui Mac-Lellan, qui venait d'avoir une conférence avec elle; le scélérat le reconnut à l'instant et tressaillit. Employé seulement au service de la tour, il n'entrait dans le château que pour prendre des provisions, ou parler à la comtesse; tous les domestiques le redoutaient et ne conversaient point avec lui; il avait donc ignoré l'entrée de Randolphe au château.

Randolphe aussi frémit d'horreur à la vue de cet homme, mais il sentit la nécessité de la dissimuler

tion, et répondit à ses questions d'un air simple et ouvert. Mac-Lellan exprima son chagrin de sa blessure, et s'informa particulièrement d'un ton d'intérêt s'il pourrait reconnaître les scélérats qui l'avaient attaqué. Le cœur de Randolphe battait bien fort, mais sa contenance était tranquille : comment les pourrais-je reconnaître? dit-il; j'avoue que j'étais trop troublé dans ce moment pour les remarquer : c'était sans doute de ces voleurs de grand chemin qui n'ont point d'asile ni de demeure fixe, et qu'il serait bien inutile de chercher.

Et bien impossible, puisque vous ne les reconnaîtriez pas, dit Mac-Lellan, reprenant courage; et lui souhaitant une prompte guérison, il le quitta.

A peine fut-il parti que Mary ac-

courut toute effrayée ; elle suivait de près ou de loin tous les pas de Randolphe, et elle avait frémi de voir Mac-Lellan l'aborder et lui parler ; elle croyait voir la trahison et la mort dans chacun de ses regards. Après qu'elle fut rassurée, Randolphe touché de l'intérêt que lui témoignait cette jeune personne, l'assura qu'elle s'était acquise un ami pour la vie ; cela naïve et tendre Mary donna plus d'étendue à cette assurance qu'il n'avait l'intention d'y en mettre. Le cœur du jeune homme était plein de reconnaissance et d'intérêt pour elle ; il gémissait de la savoir si mal placée, il aurait voulu pouvoir la mettre sous la protection d'Ambroisine et la savoir plus heureuse ; à cela près son cœur était resté fort tranquille. Celui de Mary au contraire était agité d'un sentiment nouveau pour elle, auquel elle don-

nait encore le nom d'amitié, mais qui commençait à l'occuper uniquement, et méritait déjà d'être appelé de l'amour. Mary ne croyant pas Randolphe au-dessus d'elle, se livrait sans défiance à ses douces chimères, et pensait quelquefois qu'ils habiteraient ensemble la cabane de sa mère à Rosholin, et qu'ils y seraient plus heureux qu'au château de la comtesse. Elle quitta son jeune ami en répétant dans son cœur l'aimable assurance que lui avait donnée Randolphe, et celui-ci regagna sa chambre uniquement occupé du prisonnier de la tour.

L'agitation de son esprit l'empêcha de dormir; il se leva de grand matin et résolut d'examiner avec soin les environs du château, et les fortifications; elles avaient été jadis très-redoutables; mais on les avait négli-

gées depuis quelques années ; plusieurs endroits s'en ressentaient et commençaient à tomber en ruines. Randolphe vit avec plaisir que si le prisonnier pouvait une fois sortir de la tour, il ne serait pas difficile de lui faire passer les remparts. Sa curiosité satisfaite de ce côté-là, il résolut d'examiner aussi les différentes avenues et les routes qui y conduisaient. Il sortit hors du château, et se promena d'abord autour des murs ; il descendit ensuite la montagne, au sommet de laquelle il avait été attaqué, et trouvant un quartier de roc commode pour se reposer. Il s'y assit, et s'abandonna au cours de ses pensées et à ses projets. Sa tête douloureuse encore était appuyée sur sa main, et il était resté long-tems ainsi plongé dans la rêverie, quand il en fut tiré soudainement par le bruit de

deux chevaux qui passaient dans un sentier fort au-dessous de l'endroit où il était assis; il avança la tête, et vit qu'ils étaient montés par deux cavaliers qui s'avançaient avec précaution. L'un d'eux l'ayant aperçu, s'arrêta et lui cria, s'il ne pourrait pas leur indiquer dans les environs quelque maison où ils pussent se procurer des rafraîchissemens pour eux et pour leurs chevaux. A ce son de voix bien connu, Randolphe tressaille, jette les yeux sur les voyageurs, et sans faire aucune attention à l'espace qui le séparait d'eux; il s'élance avec la rapidité d'un chevreuil des montagnes, saute de rochers en rochers, se laisse glisser dans les endroits trop escarpés, et avec une émotion qui ne lui laissait pas le pouvoir de prononcer un mot;

il arrive dans les bras du chevalier du Bourg et de Frazer.

Grand dieu ! serait-il possible, puis-je en croire mes yeux ? Randolphe, est-ce bien toi qui tombe ici comme des nues ? Comment es-tu venu ici ? quel miracle t'amène à nous ? d'où viens-tu ?

Heureuse, mille fois heureuse rencontre ! s'écria Randolphe dans un vif transport de joie, pressant la main du chevalier contre ses lèvres et secouant celle de Frazer : cher du Bourg, bon Frazer, mes amis, c'est le ciel qui vous envoie ici. Je crois à présent que tout va réussir, que je serai encore l'être le plus heureux qu'il y ait au monde.

Sur mon honneur, je ne puis revenir de mon étonnement, dit le Chevalier, je crois rêver. Où as-

tu été? d'où sors-tu? comment es-tu venu ici? Mon dieu que tu es pâle et changé! As-tu été malade? Et nos amis de Barra sont-ils avec toi? Où diable est-ce que tu demeures? Réponds, jeune homme, si tu ne veux pas que j'en perde l'esprit. Ils descendirent de leurs chevaux, les laissèrent paître, et s'asseyant près de Randolphe, ils répétèrent leurs pressantes questions.

Chevalier, dit le jeune homme en rougissant, peu après votre départ de Barra, j'en suis parti aussi, mais en secret; j'ai fui dans l'espoir de vous joindre et de chercher mon père; mais non loin de ce lieu je fus attaqué et blessé par des voleurs. Actuellement je demeure dans le château qui domine cette vallée, appartenant à la comtesse de Roskelin.

Toi, chez la comtesse de Ros-

kelin, interrompit du Bourg! Je vais de surprise en surprise, tu sais donc.... est-ce que tu l'as vue?

— Oui, je l'ai vue : quelques honnêtes marchands qui m'avaient secouru, me menèrent à son château, m'y firent entrer avec quelques difficultés; mais à présent j'ai eu le bonheur de lui plaire, et je suis au nombre de ses gens.

Du Bourg se leva avec fureur : Quoi! s'écrie-t-il, l'élève des nobles exilés de Barra a pu dégénérer ainsi et se soumettre à une telle bassesse! Oses-tu me l'avouer? Toi, toi au nombre des gens de cette femme, toi, le fils..... le fils de Monteith? Si cela est, suis ta destinée; du Bourg et toi vous serez désormais étrangers l'un à l'autre.

— Mon nom et ma famille sont inconnus, répondit Randolphe. Tout

fier et vaillant que soit le chevalier du Bourg, dans cette occasion-ci il se serait conduit comme le jeune Randolphe.... Et puis, ajouta-t-il, en jetant ses bras au cou du chevalier, et lui parlant avec une extrême émotion, je me flatte que mon père vit encore, j'ai de grandes raisons de supposer qu'il est prisonnier dans le château que j'habite; cette seule circonstance pouvait m'obliger à faire partie de la maison des Roskelin. Mais je veux absolument savoir si mes soupçons sont fondés, et, dans ce cas, à tout prix délivrer mon père. Dites, chevalier, pour ce but-là, ne consentiriez-vous pas à servir la comtesse ?

— Je consentirais à servir le diable, ce qui est à peu près la même chose, et du moins ce diable femelle

est fort bon à regarder, m'assure-t-on. Mais, cher Randolphe, aie pitié de mon impatience, donne-moi tous les détails de ta découverte; si elle est fondée, dès ce moment je baisse pavillon devant toi, et te reconnais pour mon supérieur. Toutes mes recherches ont été vaines; la fatigue et le chagrin m'ont rendu malade; j'ai été pendant trois semaines retenu par la fièvre dans un hameau près de Stirling; dès que j'ai pu sortir j'ai voulu recommencer mes recherches, et les commencer par ce château. L'absence de la comtesse de Roskelin, son séjour dans ce lieu solitaire m'avaient donné quelques soupçons; mais je n'avais aucun moyen de les vérifier. C'est Dieu, cher Randolphe, qui t'a amené ici, comme l'ange qui doit nous guider.

— Et c'est le premier jour, dit Randolphe, que je me sois avisé de sortir des murs du château. Qui pourrait méconnaître ici la providence? Je vais à présent vous raconter tout ce qui m'est arrivé depuis que j'ai quitté l'île de Barra.

Il commença son récit. Du Bourg frémit de l'entrevue du jeune Randolphe avec la comtesse; il lui fit répéter tout ce qu'il avait appris du prisonnier de la tour, et sans avoir autant d'espoir que le jeune homme, que ce prisonnier fût Monteith, la seule possibilité qu'il vécût encore fit palpiter de joie son cœur.

Ce qu'il y a de sûr, dit-il, quand le jeune homme eut fini son récit, c'est qu'il y a un prisonnier dans cette tour; d'après le caractère bien connu de la comtesse, il n'y a pas de doute

qu'il est renfermé injustement ; quel qu'il soit nous lui rendrons la liberté ; si c'est Saint-Clair nous serons heureux à jamais ; si ce n'est pas lui, nous aurons, dans le prisonnier, un ami de plus, qui nous aidera à le retrouver. Mais, cher Randolphe, agissons avec prudence ; votre longue absence pourrait donner des soupçons ; retournez au château, observez soigneusement tout ce qui s'y passe ; de notre côté nous examinerons l'extérieur, et nous chercherons les moyens d'y entrer. Nous ne sommes pas assez nombreux pour user de violence, il faut donc avoir recours à la ruse.

Quand pourrai-je vous revoir, dit Randolphe?

—Demain matin à la même heure ; j'espère que d'ici là il ne se passera

aucun événement ; à tout hasard vous veillerez au-dedans, et nous au-dehors, pendant toute cette nuit.

Avant que de se séparer, du Bourg sortit une bourse pleine d'or, et la remit à Randolphe : Prends ceci, jeune homme, il est possible que l'or te soit utile, il ne faut négliger aucun moyen. Adieu, notre ami, notre camarade ; car ta conduite dans toute cette affaire te met à présent sur la même ligne que nous ; et lors même que tu te serais trompé sur le prisonnier, ton mérite n'en serait pas moindre. Si nous ne retrouvons pas Saint-Clair, tu le remplaceras pour nous ; ainsi, de manière ou d'autre, tu nous rendras notre ami.

O dieu ! s'écria Randolphe, faites que je le rende en personne à ses amis, et que long-tems encore il serve d'exemple à son fils !

Ils se séparèrent. Randolphe le cœur plein d'espoir, reprit d'un pas léger le chemin du château, et du Bourg et Frazer concertèrent ensemble leur plan d'opérations.

CHAPITRE XIII.

RANDOLPHE était dans le château un objet trop peu important pour qu'on fît attention à son absence, elle ne fut remarquée que de Mary, qui commençait à la trouver bien longue; elle l'attendait hors de la porte, et courut à sa rencontre. Je croyais, lui dit-elle, que vous ne reviendriez plus; et la rougeur de ses yeux montrait combien cette crainte l'avait affectée.

Chère Mary, lui dit-il avec amitié, je ne partirai pas sans vous le dire, soyez en sûre; j'avais besoin d'exercice, et j'ai essayé mes forces; cette promenade m'a fait grand bien. En effet l'émotion du plaisir d'avoir retrouvé ses amis, colorait ses joues; ses beaux yeux noirs étaient animés.

Mary ne pouvait se lasser de le regarder, et l'aurait aimé dès ce moment-là, si son cœur avait encore été libre.

Dans la matinée il fut encore admis en présence de la comtesse; enchantée de sa bonne mine, elle le reçut avec affabilité, et commanda pour lui un riche habit de livrée aux couleurs des Roskelin. Randolphe rougit en entendant cet ordre; s'il n'avait pas pensé que son sort et celui du prisonnier serait décidé avant que l'habit pût être fait, il aurait trahi l'indignation qui s'éleva dans son ame; mais il se retint. La comtesse crut qu'il rougissait de plaisir, et pour l'augmenter elle lui dit : Vous n'attendrez pas, Randolphe, que vous ayez votre habit pour me servir; trouvez-vous-là à l'heure de mon dîner; dès aujourd'hui c'est

vous qui me servirez pendant mes repas. Il fut obligé d'obéir, d'abord avec une extrême répugnance ; mais Eléonore était si belle qu'elle entraînait involontairement les regards et l'admiration ; Randolphe ne pouvait en détacher ses yeux, et rencontrait toujours les siens attachés sur lui. Elle était frappée de sa ressemblance avec Saint-Clair ; ne l'ayant vu que couvert de sang, ou la tête enveloppée, elle ne l'avait point encore remarqué ; mais sûre que Monteith ne pouvait avoir un fils de cet âge, elle crut que c'était ou l'effet du hasard, ou peut-être de son imagination qui lui montrait partout cette image.

Rentré chez lui, Randolphe attendit la nuit avec impatience ; mais elle s'écoula sans qu'il aperçut rien, et après avoir passé plusieurs

heures à veiller auprès de la fenêtre, il sortit dès que les portes furent ouvertes, pour aller à son rendez-vous. Du Bourg et son compagnon avaient de leur côté passé la nuit dans les environs du château; ils l'informèrent qu'ayant fait le tour des fortifications et des murs extérieurs, ils avaient trouvé un passage assez près de la tour qui tombait en ruine, et par où ils pourraient facilement entrer; ils lui promirent de s'y rendre après minuit. Ayant tout arrangé ils se séparèrent. Randolphe rentra sans avoir été vu de personne, pas même de la bonne Mary, qui était occupée auprès de sa maîtresse. Dans le cours de la journée il reprit aussi son office d'échanson, et fut le témoin d'une scène qui navra son cœur. Depuis son arrivée l'innocente Mary était, il faut l'avouer,

très-distraite et plus occupée de lui que de ses devoirs : à l'occasion de quelque négligence dans son service, son arrogante maîtresse se mit dans une fureur dont Randolphe n'avait aucune idée ; heureusement elle ne la maltraita qu'en paroles, Randolphe n'aurait pu s'empêcher de la secourir ; mais son indignation fut à son comble : Bon dieu ! s'écria-t-il, lorsqu'il fut seul, est-il possible qu'une femme dont la beauté a quelque chose d'angélique, puisse se transformer elle-même en furie ? Heureux ! heureux Barra ! tes rivages, tes rochers ne retentissent jamais des affreux accens de la colère ; la voix céleste d'Ambroisine, frappe agréablement l'oreille, pénètre jusqu'au fond du cœur, y réveille tous les bons sentimens de vertu, d'amour et d'harmonie ; et toi

ma Zina, mon aimable sœur, toi sa parfaite image, ta douce voix aussi ne peut exprimer que l'amitié, que la bienveillance ; peut-être en ce moment tu parles à ta mère de votre Randolphe, tu t'inquiètes de sa destinée, tu pleures de son absence. Ah ! puissé-je bientôt loin de cette demeure et de son altière maîtresse, vous ramener un père chéri !

Une réflexion vint alors frapper son esprit, c'est que s'il réussissait à délivrer le prisonnier, lorsque leur fuite serait découverte, la fureur de la violente comtesse retomberait en entier sur Mary, comme étant la première cause de ce qu'il avait été admis dans le château. Cette réflexion occupa long-tems sa pensée ; la rendre la compagne de leur fuite était impossible, Saint-Clair et du Bourg n'y voudraient pas consentir, et lui-

même ne pouvait se résoudre à leur laisser soupçonner qu'il eût un autre motif que l'amour filial; mais laisser cette pauvre jeune fille, à qui il avait tant d'obligations, exposée à la méchanceté de son tyran, était pour lui un vrai tourment. A la fin à force d'y penser il crut avoir trouvé un milieu entre ces deux partis; il compta l'argent de la bourse que du Bourg lui avait donnée, elle contenait cinquante marcs d'or; il en sépara la moitié, et s'étant procuré de l'encre et du papier, il les enferma dans la lettre suivante.

CHÈRE ET BONNE MARY.

« Vous m'avez dit que vous me » regardiez comme un frère, c'est en » cette qualité que je vous prie d'ac- » cepter la petite somme que je join-

» ici ; elle pourra vous servir à re-
» joindre votre mère en sûreté. Mon
» destin m'entraîne dans ce moment
» loin de vous ; mais je ne vous ou-
» blierai jamais, et je ne puis sup-
» porter en vous quittant de vous
» laisser avec cette fière comtesse :
» Quittez-la le plutôt que vous le
» pourrez, allez vivre en paix chez
» vous à Roskelin ; pensez souvent à
» votre ami Randolphe, et soyez
» assurée que s'il vit, vous aurez en-
» core de ses nouvelles. Adieu, je
» suis et serai toujours votre tendre
» et reconnaissant ami.

Il ferma son paquet, et dans la soirée prenant Mary à part, il lui dit : Chère amie, j'ai une requête à vous présenter, voulez-vous bien vous charger de ce petit paquet jusqu'à demain ? vous me le rendrez si je vous le demande : si je ne le ré-

clame pas demain dans la journée, alors vous romprez le cachet, et si vous avez la moindre amitié pour moi, vous garderez pour vous seule ce qu'il contient. Mary prit le paquet. J'aimerais mieux mourir que d'en parler, dit-elle, et je ferai ce que vous désirez; mais pourquoi ne pas me dire à présent ce qu'il contient, pourquoi faut-il attendre jusqu'à demain?

— Pour une raison que vous comprendrez, et que je ne puis pas vous expliquer aujourd'hui.

— Demain donc.... Mais, reprit-elle avec inquiétude, vous ne pensez sûrement pas à nous quitter.

— Ne me questionnez pas, chère Mary, mais soyez assurée que votre bonheur sera toujours un de mes premiers vœux, et que si nous nous séparons ce ne sera pas pour tou-

jours, il pressa sa main avec affection, et se retira promptement avant qu'elle pût lui répondre.

Mary laissée à elle-même était bien tentée d'ouvrir le paquet, et le retournait en tous sens, mais sa promesse à Randolphe l'empêcha sur sa curiosité. Pas avant demain, dit-elle en le cachant dans son sein avec un profond soupir, et elle retourna à ses occupations.

Randolphe veilla comme à l'ordinaire devant sa fenêtre; il entendit sonner minuit, c'était l'heure convenue avec ses amis : peu après il vit les hommes de la garde traverser la cour, Mac-Lellan à leur tête; il les suivit en silence et à la faveur de l'obscurité dès qu'ils furent entrés sous la voûte.

La tour était à une distance assez considérable de la partie habitée du

château ; Randolphe était à peu près à la moitié du chemin, lorsqu'en tournant un angle de mur, il rencontra face à face un des gardes qu'on venait de relever, qui se retirait pour le reste de la nuit ; cet homme portait un flambeau, à la lumière duquel Randolphe, à son grand étonnement, reconnut les traits de l'assassin qui l'avait blessé sur la montagne. La rage entra dans son cœur et en bannit tout autre sentiment ; il se rappela seulement qu'un de ses oppresseurs et peut-être le meurtrier de son père, était devant lui, et qu'il fallait dans cet instant décisif que l'un des deux périt. Le scélérat l'avait également reconnu : Que fais-tu ici à une pareille heure ? lui dit-il avec arrogance ; la comtesse apprendra tes promenades nocturnes.

La fureur de Randolphe était à

son comble. La comtesse, dit-il, saura aussi demain qu'elle a un assassin à son service.

— Ah, ah, jeune maître, vous m'appelez assassin; eh bien, je le serai, dit-il en jetant son flambeau, qui continua de brûler sur la terre, et tirant son épée, il la leva sur Randolphe; qui par un mouvement rapide de côté, évita le coup, et avant qu'il pût en recevoir un second, il saisit l'homme, et lui enfonça son poignard dans le sein, en lui disant: Reçois ta punition, monstre, le poignard de Monteith conduit par la main de son fils, doit terminer ta criminelle vie.

La justice divine dirigea sans doute le bras du jeune homme, et lui donna une force au-dessus de son âge. L'assassin, sans pouvoir prononcer un seul mot, tomba immé-

diatement sur la terre : la prudence aurait demandé qu'il reçût un second coup pour l'achever ; mais le cœur de Randolphe frémit à cette pensée ; un moment de fureur et sa propre défense avaient seuls pu lui faire commettre une action qui lui faisait horreur à lui-même. Il n'avait pas de tems à perdre, il marcha sur le flambeau pour l'éteindre, prit l'arme de son ennemi, et courut à l'ouverture où du Bourg et Frazer devaient l'attendre ; ils y étaient déjà, l'émotion de Randolphe les frappa ; en peu de mots il leur en apprit la cause, et ils sentirent tout le danger du moindre délai. Randolphe, comme ils en étaient convenus, s'approcha de la tour, et frappa fortement à la porte d'entrée ; du Bourg et Frazer restèrent en silence derrière le portail. La voix de Mac-Lellan se fit

entendre, il demanda, sans ouvrir, qui venait à cette heure, et ce qu'on voulait?

Ne reconnaissez-vous pas ma voix? répondit Randolphe; ce que j'ai à vous dire, concerne le prisonnier; je viens de la part de la comtesse; vous savez que je suis à son service: ouvrez la porte.

Notre dame choisit ses confidens un peu jeune, murmura Mac-Lellan à ses compagnons à demi-voix; mais du Bourg collé contre la porte n'en perdit pas un mot. — Elle a sans doute ses raisons pour cela, répondit-on; le jeune homme est bien tourné, et la comtesse à de bons yeux.

Je ne l'ai pas vu établi au château avec plaisir, reprit Mac-Lellan, et je suis fâché que Barnaby ait manqué son coup.

— Qu'est-ce que cela te fait, nous avons eu la bourse, et il est encore en notre pouvoir ; quel mal veux-tu que nous fasse cet enfant? Que la comtesse se fie à lui tant qu'elle voudra, pourvu qu'elle nous paie bien; quand elle n'en voudra plus, elle n'aura qu'à le dire.

Voulez-vous donc ouvrir, s'écria Randolphe, ou dois-je retourner dire à la comtesse que vous ne voulez pas lui obéir?

Monsieur fait le maître à ce qu'il paraît, mais il ne l'est pas encore, dit Mac-Lellan tout en ouvrant la porte. Allons, dépêche-toi de parler ; que veut ta belle maîtresse? A peine avait-il achevé cette phrase que Randolphe, du Bourg et Frazer tombèrent sur lui, le repoussèrent en-dédans de la tour, y entrèrent aussi, et se hâtèrent de refermer la porte

et de s'emparer de la clef. Les bandits se voyant surpris, furent un peu interdits, mais se remettant bientôt, ils se défendirent avec un courage digne d'une meilleure cause; néanmoins, dans un aussi petit espace que l'entrée de la tour, qui n'avait pas huit pieds en carré, le combat fut bientôt décidé; Mac-Lellan tomba, un de ses compagnons fut désarmé et blessé au bras, le troisième se rendit et cria merci. Du Bourg lui demanda les clefs de la prison, il les prit dans la poche de Mac-Lellan; alors laissant Frazer pour la garde des deux blessés, il ordonna à celui qui ne l'était pas de les conduire à la chambre du prisonnier.

Il obéit, et les précéda en silence; mais lorsqu'ils furent au second étage où Randolphe conjecturait que le prisonnier devait être, il perdit toute

patience, et, arrachant les clefs que l'homme tenait, il ouvrit la porte, en tremblant à la fois de crainte et de plaisir, frémissant de trouver un autre que Saint-Clair, et jouissant d'avance du bonheur de se jeter dans les bras de son père.

Tous les verrous étant tirés, et, après trois tours de la grosse clef, la porte s'ouvrit et ils entrèrent. Le prisonnier avait entendu le débat, et loin d'en soupçonner la véritable cause, il avait conjecturé qu'on préparait son supplice, et il se disposait à subir son sort avec courage. La précipitation avec laquelle on montait les escaliers et on ouvrait sa porte confirma cette opinion. Avant quelle fût tout à fait ouverte, il leur dit avec une voix altérée par son impuissante colère : « Hâtez-vous, » agens de l'enfer; je préfère la mort

» à vos indignes chaînes, et je suis » prêt ; mais je laisse après moi des » vengeurs, et le sang de Monteith » rejaillira sur ses meurtriers. »

Monteith ! mon père ! s'écria Randolphe en se précipitant dans la prison, et dans le délire de la joie se jetant au cou de Saint-Clair, est-il vrai que vous nous soyez rendu ? Ma mère, Zina, que n'êtes-vous avec nous ? mais vous serez heureuses aussi, il vous rera rendu.

Saint-Clair entre les bras de Randolphe, hors de lui-même, et vivement ému de surprise et de bonheur, pouvait à peine prononcer une parole ; il ne savait si ce n'était point un prestige de son imagination. Dieu de bonté ! s'écria-t-il enfin, mes yeux me trompent-ils ? Randolphe, mon fils ! et toi aussi cher du Bourg ; est-ce une

réalité, ou suis-je déjà dans le pays des ombres?

Cher Saint-Clair, lui dit du Bourg, remercions tous le ciel, nous sommes encore réunis sur cette terre: tu es là, c'est bien toi, tu vas être libre. J'aurais donné ma vie il y a une heure d'en avoir la certitude; plus le moment approchait, plus je frémissais d'être déçu dans mes espérances. Embrasse ton Randolphe, c'est à lui que nous devons tout. Mais, allons mes amis, quittons cet infâme séjour, nous n'avons pas de tems à perdre. Prends cette épée, dit-il en présentant à Saint-Clair celle qu'il avait ôtée à Mac-Lellan, nous sommes encore en danger tant que nous respirons le même air que tes ennemis.

Saint-Clair affaibli par le chagrin et par sa longue détention, s'ap-

puya un instant sur son épée. Avant que je fasse un seul pas pour sortir, leur dit-il, répondez-moi, Ambroisine vit-elle encore? Si vous m'en répondez, vous retrouverez bientôt votre chef tel qu'il était dans ses tems de bonheur; si elle n'est plus, je puis mourir ici, il est inutile d'aller plus loin.

Ambroisine vit encore, s'écria du Bourg avec force: mais quoi! n'as-tu pas encore d'autres devoirs à remplir qui doivent t'attacher à la vie; ne dois-tu pas payer la dette de l'amitié à tes amis, à ceux qui t'ont délivré, au péril de leur vie? N'as-tu pas des enfans?.. Je te le répète, Ambroisine vit encore, elle te pleure, mais elle s'efforce de vivre pour tes enfans, elle qui n'est qu'une femme.

Elle vit encore! elle s'efforce de vivre, répéta Monteith; Dieu! quelles

paroles à la fois consolantes et accablantes. Mais venez, mes amis, dit-il en se relevant avec force, allons la rendre à une vie moins douloureuse et moins pénible ; en disant cela il s'avançait le premier ; du Bourg et Randolphe le suivirent : arrivés en bas il y eut encore une touchante scène de bonheur entre lui et Frazer. Ils trouvèrent Mac-Lellan mort, et son camarade, quoique affaibli par la perte de son sang, assis sur un banc et pansant sa blessure avec l'aide de son compagnon non blessé. Malgré le trouble inséparable d'un pareil moment, Randolphe se souvint de Barnaby qu'il avait laissé mourant à l'entrée de la voûte ; il voulait aller voir s'il vivait encore et lui donner du secours ; mais du Bourg n'y voulut pas consentir. Non, en vérité, tu n'iras pas, lui

dit-il; j'aime ton bon cœur, mais dans ce moment-ci il t'égare; pour sauver la vie d'un scélérat, tu exposes la tienne, la nôtre; sans parler de tous ceux à qui il l'ôtera si tu la lui rends.

Randolphe ne répliqua rien, et les suivit. Ils refermèrent soigneusement la porte de la tour, emportèrent les clefs, et se hâtèrent de sortir par la brèche du mur extérieur. De l'autre côté, ils trouvèrent quatre chevaux que du Bourg s'était procurés et qu'il avait attachés à des arbres; ils les montèrent, et partirent aussi vite que l'obscurité de la nuit et la difficulté des chemins le leur permirent.

Sur ma vie! s'écria Saint-Clair, dans un moment où ils étaient forcés d'aller au pas, je ne sais encore si ce n'est pas un songe; je tremble de m'éveiller et de me retrouver dans

mon horrible tour; en être sorti si promptement, avec si peu de forces, me trouver entre mon cher Randolphe et mon ami du Bourg, me paraît une féerie. Mais ne savez-vous rien de Ross? est-il retourné à Barra?

Non, répondit du Bourg, il n'y était pas quand nous avons quitté l'île il y a quelques semaines; peut-être y est-il venu depuis, et tu m'as ôté un grand poids de dessus le cœur, en me faisant espérer qu'il vivait encore.

Eh bien! cher du Bourg, achève d'alléger le mien; tu m'as dit que mon Ambroisine vivait, mais ce n'est pas assez; comment est-elle? et nos chers enfans?

Ta femme et tes enfans, Zina et James du moins (car Saint-Clair ne connaît pas encore son père), étaient plongés dans la douleur

quand je les ai quittés, mais tu vas la changer en joie. Ambroisine a quitté Barra, et s'est retirée à Kintail avec ses enfans; ainsi nous avons doublement senti ta perte.

Allons donc à Kintail, dit Monteith; mon premier instant de liberté doit être pour Ambroisine; le second sera pour Barra.

— Ne crains-tu point, dit le Chevalier, d'être poursuivi par les Roskelin? Il vaudrait mieux peut-être aller d'abord te réfugier dans ton île, et je serai le messager de bonnes nouvelles à Kintail.

— Il n'y a rien à craindre, cher du Bourg; ton ami Saint-Clair, que vous vous amusiez à surnommer *l'invincible*, qui riait des attaques de ses ennemis et des soldats de Jacques, a été attiré dans un piége, et vaincu par les artifices d'une femme; tous

les Roskelin, à l'exception d'Eléonore, ont ignoré mon emprisonnement, et ils ignoreront ma fuite.

Eh bien, nouveau Samson, contenous comment tu tombas au pouvoir de Dalila Roskelin; tu lui as échappé cependant sans perdre ce me semble, ni tes cheveux, ni ta force.

—C'est une trop longue histoire pour la raconter chemin faisant, répondit Saint-Clair; d'ailleurs mon impatience et ma curiosité sont au moins égales à la tienne. Tu m'as dit que je devais tout à Randolphe, je ne puis le comprendre, mais j'aime à le croire, et à lui devoir beaucoup; j'espère que j'acquitterai ma dette.

Mon cher père, répondit le jeune homme, elle est déjà plus que payée par votre présence et par le bonheur de vous voir en sûreté. Je n'ai fait que remplir mon devoir de fils,

et d'un fils qui chérit celui qui lui donna la vie ; c'est moi que je servais, car je ne voulais pas survivre à mon père.

Saint-Clair soupira, et sentit combien il serait affreux de lui ôter la douce illusion d'être son fils, et de le faire rougir de ses parens ; et pour le moment il détourna la conversation.

Ils voyagèrent jusqu'au jour avec une extrême diligence, puis ils entrèrent dans la demeure d'un paysan, où ils trouvèrent du pain pour eux, et de l'avoine pour leurs chevaux. Pendant ce simple repas, du Bourg, à la prière de Monteith, lui raconta en détail tout ce qui s'était passé à Barra, leur détresse à tous en ne les voyant pas revenir et n'en ayant aucune nouvelle, et son propre voyage à Edimbourg, et la fuite de Randolphe et ses heureuses suites ; il adoucit

seulement le désespoir d'Ambroisine.

Mon cher Randolphe, dit Monteith, tu as réalisé mes plus tendres vœux par ton excellente conduite. Je vois par le récit du chevalier que c'est à toi que je dois ma liberté, et je puis à peine regretter un malheur qui m'a prouvé ton affection, ta valeur et ta prudence.

Mon père, dit Randolphe, à présent que vous savez l'histoire de ma désobéissance et de mes petits mérites, faites-nous celle de votre malheur ; dites-nous comment vous êtes tombé au pouvoir de vos ennemis, et si nous pouvons espérer de revoir notre ami James Ross, sans quoi notre bonheur ne peut être complet.

Ce souvenir m'est encore trop pénible, cher Randolphe, donne-moi quelques jours, laisse-moi retrouver

mon Ambroisine ; jusqu'alors je ne puis m'occuper que d'elle seule ; je satisferai votre curiosité en même tems que la sienne dans les moindres détails. S'il plaît à Dieu, sir James Ross nous reviendra bientôt, il est sans doute encore en Danemarck ; mais sois tranquille, il n'est pas facile, tu le vois, de rompre une phalange d'amis tels que nous ; ce n'est pas les artifices d'une femme et les trahisons de ses complices qui pourront nous séparer ; nous sommes des parties d'un même tout. James nous reviendra, ou nous irons le chercher.

Lorsque les hommes et les chevaux furent reposés, et nourris aussi bien qu'on peut l'être dans une chaumière, ils se remirent en route, et voyagèrent tout le jour et toute la nuit suivante. Sur le matin on s'arrêta quelques instans encore, et avant midi, le troisième

jour, ils furent dans le voisinage de Kintail. Du Bourg et Randolphe qui tremblaient pour la vie d'Ambroisine, supplièrent Monteith de ne pas la surprendre par son apparition soudaine, et de permettre qu'ils allassent la préparer à ce bonheur, de la manière la plus propre à calmer une émotion qui pourrait lui être funeste.

Monteith pâlit et tous ses traits exprimèrent la plus cruelle angoisse, — Vous m'avez trompé, dit-il, sur l'état de mon Ambroisine, et sans doute elle ne vit plus; elle est si supérieure aux faiblesses de son sexe, que la vue de Saint-Clair, même en la surprenant, ne pourrait lui être fatale. Grand dieu! si elle n'est plus, qui osera me dire de lui survivre? Ce coup serait trop fort pour le supporter.

Saint-Clair, dit du Bourg, je ne te

tromperai jamais. Quoique le chagrin d'Ambroisine, quand elle crut t'avoir perdu, fut tel qu'il nous fit craindre pour sa vie, cependant il était dans la nature de son caractère sublime. Toi, qui possède la première des femmes, veux-tu donc être indigne d'elle; si elle pouvait t'entendre elle rougirait de son choix! Il me semble la voir au moment où elle vint nous dire adieu, elle possédait encore toute la force de son esprit et de sa raison, et cependant elle penchait vers la terre, accablée par la douleur, comme un roseau battu par l'orage; mais il plie et ne se rompt pas. Au milieu de son profond chagrin elle se rappela qu'il y avait d'autres droits sur son cœur et sur sa vie que ceux de Monteith, et serrant ses enfans sur son sein, elle leur disait, *pour vous j'tâcherai de vivre.*

Femme angélique ! s'écria Monteith dans une espèce d'extase ! Ne condamne pas ma faiblesse, mon ami, mais aie pitié de mon incertitude, de mon impatience ; fais ce que tu voudras, mais pense à ce que je souffre.

Du Bourg l'assura qu'il ne l'oublierait pas, et qu'il reviendrait bientôt le chercher, et partant au galop avec Randolphe, ils parcoururent les avenues du château de Kintail. Monteith promit de les attendre ; Frazer resta avec lui ; du Bourg et Randolphe concertèrent ensemble comment ils apprendraient la plus heureuse nouvelle à la plus tendre des épouses.

CHAPITRE XLV.

Chevalier, dit Randolphe, un sinistre présage me tourmente, mon cœur palpite avec violence, je tremble et n'ose avancer; j'étais trop heureux d'avoir retrouvé mon père, au premier moment il me semblait qu'aucun mal ne pouvait m'atteindre; mais ma mère, ô dieu! si le chagrin a terminé sa vie, je suis trop sûr que mon père ne lui survivra pas, et que je serai alors doublement orphelin.

— Je ne puis me défendre de la même crainte, dit du Bourg, et c'est pour lui comme pour elle que j'ai redouté ce premier moment.

Ils arrivèrent à la grille, où ils rencontrèrent le vieux intendant; ils demandèrent à parler à lady Kin-

tail; les yeux du vieux serviteur se remplirent de larmes, et jetant sur eux un regard de désespoir il leur dit : Hélas ! vous ne pouvez la voir ; elle n'a plus rien à faire ici bas.

Morte ! s'écria du Bourg en pâlissant, et joignant les mains, tandis que Randolphe se sentant prêt à défaillir, cherchait à s'appuyer contre le portail.

Non pas encore morte, dit le vieillard, mais sans aucun espoir ; ses enfans pleurent jour et nuit, et ses domestiques emploient les heures qu'ils pourraient donner au sommeil à adresser leurs vœux au ciel, à lui demander un miracle pour la rendre à la vie ; mais nos prières seront vaines, elle n'est plus que comme la faible clarté d'une lampe qui s'éteint, dont l'huile est consumée. Calme et résignée, aucune plainte ne lui échappe ; mais si

par hasard elle a un instant de sommeil, ce n'est pas du repos qu'elle y trouve, elle appelle alors son époux avec un accent déchirant, et lui parle comme s'il était encore vivant.

—Je vous en prie, mon bon vieux ami, allez chercher Brigite, dites-lui que du Bourg et Randolphe veulent la voir.

L'intendant obéit, et Brigite vint à l'instant; en les voyant elle sanglota en se tordant les mains, mais enfin elle se calma par degrés assez pour pouvoir répondre à leurs questions. Elle leur dit qu'Ambroisine avait su le voyage du chevalier à Edimbourg, et la fuite de Randolphe, par sir Alexandre Mac-Grégor, et par le messager qu'on avait envoyé de Barra à la poursuite du jeune homme; que tous deux avaient passé quelques jours à Kintail, d'où

ils étaient retournés à l'île, au désespoir de la situation de lady Monteith, et de leur incertitude sur le chevalier et sur Randolphe.

Ecoutant à peine ce qu'elle leur racontait, ils lui demandèrent de les annoncer à sa maîtresse, et ils la suivirent jusqu'à la porte de l'appartement. Brigite vint leur dire d'entrer, hélas! ajouta-t-elle, vous n'allez voir que l'ombre d'Ambroisine.

Ils entrèrent, et quoique préparés, ils reculèrent de surprise et de douleur! Sur une couche, appuyée sur des coussins, était celle qu'on appelait encore *la belle Ambroisine* avant que le malheur vint la frapper; à présent ses grands yeux bleus presque éteints ne s'ouvraient qu'à demi; ses lèvres étaient entièrement décolorées; sa peau blanche encore comme l'albâtre, mais sans aucune

teinte, couvrait seule la belle forme de ses traits que la mort seulement pouvait changer; mais tout annonçait qu'elle n'était pas éloignée. D'un côté du lit, James soutenait la tête penchée de sa mère; de l'autre, Zina à genoux, tenait une de ses mains qu'elle couvrait de larmes et de baisers; et le petit Saint-Clair, assis à ses pieds, pleurait aussi, parce qu'il voyait pleurer.

Ambroisine jeta ses yeux mourans sur ses amis : combien vous êtes bons, leur dit-elle, de venir dans ce moment de détresse auprès de votre amie expirante; mon cœur ne formait plus d'autres vœux que de vous revoir encore. J'ai eu sur vous deux les plus vives inquiétudes.

Du Bourg ne pouvant plus se soutenir, prit une chaise, et s'assit en silence à côté du lit; Randolphe

tomba à genoux à côté de Zina, et ne pouvant retenir ses sanglots, il baissa la tête et cacha son visage.

Le généreux motif qui a dirigé votre voyage, cher du Bourg, continua-t-elle, et le sentiment filial qui engagea Randolphe à fuir, ont fait sur mon cœur une impression que la mort seule peut effacer ; mais, hélas ! j'étais trop convaincue de l'inutilité de vos recherches pour entretenir le moindre espoir.

Chère Milady, dit le Chevalier, rappelez votre courage, tout espoir n'est pas perdu.

Non, répondit-elle en souriant, car bientôt nous serons réunis ; je vais retrouver Monteith, l'époux de mon choix, le seul homme que j'aie aimé, le seul pour qui j'ai désiré de vivre. — Ah ! chevalier, ne me blâmez pas, j'ai fait tout ce qui a dé-

pendu de moi pour surmonter ma douleur et supporter la vie ; mais c'était impossible ! le chêne est tombé, et le faible lière qui l'entourait doit naturellement périr.... Tu ne me dis rien, cher Randolphe, ajouta-t-elle après une pause ; cher enfant, approche-toi ; elle posa sa main amaigrie sur la tête du jeune homme ; reçois ma bénédiction et mes remercîmens pour ton zèle à chercher Monteith.

— O ma tendre mère, dit-il, en portant la main d'Ambroisine à ses lèvres, c'est le ciel qui m'inspira de chercher mon père.

— Oui, mon fils, car un cœur sensible et reconnaissant est un don du ciel.

Du Bourg et Randolphe, se regardèrent, ils ne savaient comment apprendre à lady Monteith l'heureuse

nouvelle qui devait lui rendre la vie, et pouvait la lui ôter dans l'état de faiblesse où elle était réduite; il semblait à la voir que son ame ne tenait plus qu'à un souffle, et que la moindre émotion devait la séparer de son corps.

Madame, lui dit du Bourg, oui bénissez, remerciez Randolphe, il a sur notre reconnaissance des droits tels que nous ne pourrons jamais nous acquitter envers lui. Ses recherches ont été plus fortunées que les miennes, il a trouvé.....

Ambroisine frissonna, sa physionomie se ranima au point d'effrayer le chevalier; il crut que c'était le dernier effort de la nature, et qu'elle allait expirer; il s'arrêta en la regardant avec effroi.

Parlez, je vous en conjure, dit-elle; je le devine, Randolphe a trouvé le corps de Saint-Clair; les vagues

l'auront rendu à mes prières. Graces t'en soient rendues, cher Randolphe, nos dépouilles mortelles reposeront ensemble ; au jour du jugement, nos esprits immortels s'éleveront ensemble au ciel! En disant ces mots, sa tête se souleva, ses yeux brillèrent d'un éclat extraordinaire, une légère rougeur ranima son teint ; quelque chose d'aérien, de céleste se répandit sur toute sa personne ; elle paraissait un ange prêt à prendre son essor vers les cieux. Tous la regardaient avec étonnement sans oser proférer une parole. Après un instant de silence, elle joignit ses mains, et du ton de la supplication, elle ajouta : Oh! s'il est vrai, si vous me rapportez, chers amis, tout ce qui me reste de mon Saint-Clair, laissez-moi le voir? Ni le tems, ni l'empreinte cruelle de la mort ne m'em-

pêcheront pas de reconnaître Monteith, l'ami de mon cœur, le père de mes enfans; que je le voie encore une fois!

Chère amie, lui dit du Bourg, calmez cette agitation, elle peut vous être funeste; vous avez besoin de toutes vos forces. Oui, vous verrez votre époux, et vous le verrez plein de vie.

—Il vit! s'écria-t-elle en regardant avec égarement autour d'elle; Monteith vit! du Bourg ne peut me tromper, mon époux vit encore. Loin de moi, ce deuil funèbre, dit-elle, rejetant un crêpe dont elle était enveloppée: apportez mes plus beaux ornemens, Monteith vit, je veux courir au-devant de lui; elle fit un effort pour se lever, mais il fut inutile, et elle retomba sans connaissance sur ses oreillers.

Pendant quelques momens le plus affreux désespoir s'empara de tous

les assistans, ils crurent qu'elle venait d'expirer; mais au bout de quelques minutes elle reprit doucement ses sens. On lui donna des secours, elle revint à la vie : Je suis étrangement faible, dit-elle, oh ! pourquoi me réveillez-vous ? j'ai songé ce me semble que Monteith vivait encore.

—O ma tendre mère, lui dit Randolphe, ce songe est une réalité.

— Une réalité, répéta-t-elle en fixant ses yeux sur lui, une réalité dites-vous ! répondez-moi, Randolphe, comme vous répondrez au jour du jugement à Dieu lui-même; ne me dites-vous pas ce mot pour adoucir les angoisses du moment qui s'approche?

Non, ma mère, non sur ma vie, sur la vôtre, qui m'est bien plus précieuse, mon père vit.

—Votre père, dit Ambroisine. De

qui me parlez-vous? votre père, dites-vous....

Chère Lady, rappelez vos idées, lui dit du Bourg. Sur mon ame, sur mon honneur, votre époux, mon ami, Saint-Clair Monteith vit encore.

Ambroisine passa la main sur son front, comme cherchant à recueillir ses idées. Ah! s'il est vrai qu'il vit, dit-elle, sans doute il est captif, enchaîné loin de son Ambroisine, n'importe, s'il vit je veux vivre aussi, j'irai partager sa captivité.

— Monteith n'est pas captif. Si vous voulez être calme et rappeler vos forces, vous allez le voir, dit du Bourg.

Ambroisine le regarda avec l'air du doute et du reproche, elle voulut parler, ne le put pas, et retomba dans un état d'insensibilité.

— Il faut que Monteith paraisse,

présence de l'ange souffrant que vous allez voir. La balance entre la vie et la mort est telle qu'un souffle peut en décider.

Je ferai ce qui dépendra de moi, dit Monteith d'une voix altérée. Mais vous arrêteriez le cours du soleil, plutôt que d'obtenir de moi de survivre à mon Ambroisine.

Un triste silence suivit ce peu de mots : ils se hâtèrent d'arriver ; le chevalier entra le premier, et trouva Ambroisine plus calme, soutenue dans les bras de Randolphe. — Il ne vient pas, s'écria-t-elle en ne voyant que du Bourg. Oh ! Monteith ! Monteith ! si tu vivais encore, qui oserait me tromper, me traiter comme un faible enfant.

Epouse adorée ! chère Ambroisine ! s'écria-t-il en se précipitant auprès d'elle, non tu n'es pas trompée, ton Saint-Clair vit, il vit pour toi, et ne

veut plus te quitter. Il allait se jeter dans ses bras, mais frappé à l'excès de son changement, de sa maigreur, d'une pâleur augmentée par la nouvelle faiblesse à laquelle elle venait de succomber en voyant entrer son époux, il crut qu'elle était morte, et il se laissa aller à un accès de désespoir que ses amis tâchèrent en vain de calmer. Il la serrait avec force dans ses bras. « Jamais, disait-il, je ne me séparerai d'elle: Oh! mon Ambroisine! vivons ensemble, ou mourons tous les deux à la fois.

La violence de son désespoir et ses sanglots rappelèrent les sens d'Ambroisine. Qui peindra la joie de son époux quand ses yeux se rouvrirent et se fixèrent sur lui; quand cette bouche prononça faiblement le nom de Saint-Clair: continuant de l'entourer de ses bras, il craignait de parler, d'ajouter la moindre chose à son

émotion, et la fixait avec ravissement, mais en silence.

—Tu m'es donc rendu, lui disait-elle, ce n'est plus un songe ; je suis dans tes bras, et tu ne veux plus me quitter. Oh ! mes enfans, venez tous, que je sois encore un jour la plus heureuse des femmes et des mères.

Quoique les enfans de Monteith fussent dans la joie la plus vive de revoir leur père, aucun n'avait encore osé la lui témoigner de crainte d'augmenter l'émotion de leur mère ; mais demandés par elle, ils s'approchèrent, et formèrent le groupe le plus touchant. James prit son petit frère Saint-Clair des bras de Brigite, le posa sur les genoux de Monteith, et passant ses bras autour du cou de son père, il l'embrassa en pleurant de joie. Zina appuyée sur Randolphe, attendait que son frère James lui cédât la place, et bientôt

elle fut à genoux devant Monteith, remerciant le Dieu qui lui rendait son bon père, et le frère chéri qui le lui ramenait.

A l'agitation d'Ambroisine, avait succédé la sérénité et le calme qui suit un parfait bonheur, mais en même tems une faiblesse qui ne lui permettait pas de prononcer une parole ; Brigite emmena James et le petit Saint-Clair ; du Bourg et Randolphe sortirent aussi ; il ne resta auprès d'Ambroisine que Zina et Monteith qui la soutenait encore : insensiblement sa tête tomba sur le sein de son époux, ses yeux se fermèrent, et elle s'endormit bientôt.

Le ciel soit béni, dit Zina à voix basse, ma mère n'a pas dormi depuis deux jours, et son sommeil paraît plus tranquille qu'il ne l'a été depuis plusieurs semaines. Quoique

Monteith eût lui-même grand besoin de repos, qu'il fût affaibli par sa détention, par la fatigue de son voyage, par tout ce qu'il avait éprouvé, il laissa Ambroisine dormir doucement dans ses bras, sans changer de position pendant trois heures, de crainte de l'éveiller. Enfin elle ouvrit les yeux, vit son cher Saint-Clair auprès d'elle, le conjura de prendre du repos, et l'assura qu'elle se sentait mieux; mais son extrême faiblesse laissait à ses amis peu d'espoir de guérison.

Du Bourg désirant de faire partager à ses compagnons restés à Barra, le bonheur d'avoir retrouvé Monteith, pria Frazer de se charger de cette commission, ne pouvant se résoudre à quitter Kintail avant d'être plus rassuré sur l'état d'Ambroisine.

CHAPITRE XV.

DANS le tems que Monteith et ses amis poursuivaient leur route vers Kintail, le château de la belle comtesse était une scène de confusion et de terreur. Le scélérat que Randolphe avait blessé sous la voûte, revint par degrés de l'évanouissement causé par la perte de son sang ; il se traîna comme il put jusqu'à la tour, comme à l'endroit le plus près pour avoir du secours. De la fenêtre grillée où ses clameurs attirèrent ses camarades, il apprit ce qui s'était passé, et reçut l'ordre de tâcher d'ouvrir la porte pour que ceux qui vivaient encore pussent sortir. Malgré sa blessure et sa faiblesse, Barnaby s'efforça d'obéir, mais trouva la tâche au-dessus de ses

forces ; du Bourg avant de partir avait remis les barres, les verrous, les cadenas, et emporté les clefs ; il ne restait donc d'autre moyen que d'alarmer les habitans du château, et la faiblesse de Barnaby rendait la chose presque impossible ; obligé cependant de la tenter, il essaya de se mettre en chemin, et avec la plus grande difficulté il arriva à la première porte habitée ; mais après beaucoup de tems et les douleurs les plus cruelles. Aussitôt que l'alarme fut donnée elle parvint à la comtesse ; tous ses gens savaient qu'il y avait un prisonnier dans la tour, mais on ignorait son nom, sa qualité et la cause de sa détention ; c'était ce qu'il lui importait de cacher, et de peur que Saint-Clair ne fût reconnu, elle ne le laissait voir à personne.

La comtesse furieuse, parcourait les

appartemens de son château, ne pouvant croire ce qu'on lui racontait, menaçant ceux même qui osaient supposer cet événement, et jurant la mort des traîtres qui y auraient contribué. A peine habillée, elle courut elle-même à la tour pour savoir la vérité, fit briser les portes, et le corps de Mac-Lellan, et le triste état de ses compagnons lui confirmèrent bientôt son malheur. L'humanité n'était jamais le premier sentiment chez elle; elle ordonna enfin que la blessure de Barnaby fût pansée, et qu'on le lui amenât avec les autres pour les interroger tous ensemble. — Il y a de la trahison, dit-elle, d'une voix étouffée par la colère; comment aurait-on pu forcer les portes de la tour, qu'il a fallu faire briser pour que je puisse y entrer? Comment même aurait-on pu péné-

trer dans l'enceinte du château si on n'avait pas des complices. En quel nombre étaient les ravisseurs, et comment sont-ils entrés?

Je n'en ai vu que trois, dit un des gardes, dont l'un est ce jeune homme que vous gardiez au château, et qui a prétexté un ordre de vous pour se faire ouvrir; alors il est entré avec deux camarades, ils se sont battus comme des diables qui n'auraient jamais fait autre chose.

Trois seulement, répéta la comtesse, trois, dont l'un est à peine adolescent. Si vous n'êtes pas des traîtres, vous êtes au moins des lâches! vous vous laissez vaincre par trois hommes!

Des lâches, dit cet homme avec colère, est-ce que le corps mort de notre chef Mac-Lellan et nos blessures sont des preuves de lâcheté.

On perd sa vie, ou on risque de la perdre pour vous servir, et l'on est encore maltraité.

La comtesse était seule avec ces scélérats, elle eut peur et baissa le ton : êtes-vous sûr, dit-elle, que Randolphe était du nombre?

Randolphe, dit Barnaby, est-ce le nom du fils de Monteith.

— Du fils de Monteith ; que voulez-vous dire?

— Que ce jeune homme que vous avez retenu chez vous, qui m'a blessé dans la seconde cour (et il était seul alors, j'en suis sûr) m'a dit en me frappant, *que le fils de Monteith plongeait son poignard dans mon cœur.*

— Son fils, reprit la comtesse ; impossible, c'est une fausseté ! Il n'a point de fils de cet âge ; vous vous êtes trompé ; et se levant elle alla à la porte dire à un de ses agens qui

attendaient au dehors, qu'on amenât Randolphe devant elle.

Ils revinrent bientôt lui apprendre que les recherches avaient été vaines, que Randolphe s'était sans doute enfui, et qu'ils avaient vu qu'il ne s'était point couché cette nuit.

La comtesse frappa du pied avec fureur, et grinça les dents de rage. Insensée que j'étais, s'écria-t-elle, me laisser duper par un enfant! C'était sans doute un espion qui s'est introduit sous prétexte d'une feinte blessure.

Elle voulut savoir tous les détails de la conduite et des paroles des libérateurs de Monteith; et quoique l'homme qui les avait accompagnés dans la prison lui répétât que Randolphe l'appelait son père, elle crut que c'était un subterfuge, une suite des stratagèmes employés pour la

tromper « Je voudrais, disait-elle, qu'il fût son fils et celui de l'odieuse Ambroisine, pour les confondre tous les trois dans ma haine et dans ma vengeance ! Je ne sais à présent lequel je déteste le plus, du perfide Saint-Clair, ou de cet audacieux jeune homme qu'il appelle son fils, parce qu'il s'en est servi pour obtenir sa liberté.... Cependant..... il lui ressemblait, je l'ai trouvé moi-même .... il peut être le fils de Saint-Clair sans être celui d'Ambroisine ; mais il n'en est que plus un objet d'horreur à mes yeux. Saint-Clair aurait donc été infidèle, même avant que de connaître Ambroisine, et dans le tems où je croyais qu'il n'aimait que moi! .... O rage! O vengeance ! que ne puis-je me baigner dans leur sang !... Et je l'ai pu, et tous deux ce matin encore étaient en

mon pouvoir ». Elle sortit, et courut égarée autour du château ; elle arriva à la brèche de la muraille, et comprit qu'ils s'étaient sauvés par cette ouverture. L'empreinte des pas des chevaux le lui confirma, et sa fureur s'accrut encore par cette découverte. Comme Randolphe l'avait imaginé, elle tomba sur l'innocente Mary, elle l'accusa d'avoir su tout ce qui s'était passé, d'en être complice, et d'avoir introduit Randolphe dans le château, en fabriquant l'histoire de sa blessure. Mary se défendit avec plus de force et de courage qu'on ne l'aurait attendu ; le talisman qui le lui donnait, la lettre de son ami Randolphe était sur son cœur. Au premier mot de sa fuite, elle avait ouvert le paquet, et si l'éloignement de son ami fit couler ses larmes, son beau présent et ses

douces expressions d'amitié la consolèrent. Sûre de pouvoir quitter la méchante comtesse, elle supporta ses invectives, ses accusations, et se justifia avec fermeté; elle appela en témoignage le domestique qui avait pansé la tête de Randolphe, et plusieurs autres qui l'avaient vu, et qui certifièrent que sa blessure était réelle. Elle avoua qu'il lui avait raconté qu'il était à la recherche de son père, disparu depuis quelque tems, et qu'il avait reconnu Mac-Lellan, chez lequel il avait passé une nuit avant son accident.

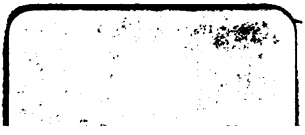
La comtesse ne pouvant obtenir rien de plus de ses interrogatoires, les cessa, renvoya tout le monde, et laissée seule elle donna un libre cours à la frénésie de sa passion, prononça mille malédictions sur Monteith, sur Ambroisine, sur ce fils inconnu,

fruit d'une première infidélité ; elle jura de les poursuivre jusqu'au tombeau ; et déjà elle aurait envoyé tous ses gens courir après eux, mais deux motifs la retinrent ; l'un qu'ayant autant d'avance, ils auraient déjà gagné les côtes, et se seraient embarqués pour Barra ; l'autre, le peu de confiance qu'elle avait en ceux qu'elle était forcée d'employer. L'association avec les méchans est la première punition du crime. Eléonore n'osait ni éloigner ses gens, et rester exposée aux insultes des bandits, ni se fier à ceux-ci, dont un seul était en état de marcher ; elle ignorait d'ailleurs la force de ses ennemis ; trois seulement avaient paru, mais ils pouvaient être plus nombreux ; elle fut donc forcée d'abandonner pour le moment tout espoir de retrouver sa proie et de satisfaire sa vengeance.

Mais quel était son supplice ! sans cesse elle se représentait Monteith arrivant à Barra, tombant dans les bras de son heureuse compagne, lui racontant les crimes de la coupable Eléonore, riant avec Ambroisine de la fureur impuissante de leur ennemie, parlant d'elle avec l'horreur et le mépris qu'elle sentait en sa conscience lui être dû à si juste titre. Insensée que j'étais, répétait-elle en déchirant ses vêtemens, il était en mon pouvoir et au premier signe de ce mépris, de cette haine, je ne lui ai pas ôté cette vie qu'il refusait de me consacrer, qui appartient à une autre ; pour lui, j'ai oublié les lois imposées à mon sexe et à mon rang ; pour lui, je me suis abaissée à employer un Mac-Lellan .... et sa horde de scélérats .... S'il n'était pas mort, je croirais qu'il m'a trahie, cet

indigne Mac-Lellan.... Mais non, non, c'est ce Randolphe, c'est ce fils de je ne sais quelle odieuse mère. Ce fils, image vivante de son père, né pour ma honte et pour mon malheur.

Ainsi s'exhalait sa rage impuissante : sa conscience, ses remords et ses fureurs étaient ses bourreaux, et Monteith n'était que trop vengé.

FIN DU SECOND VOLUME.

70713238